

UNIVERSITE PAUL SABATIER – TOULOUSE
FACULTES DE MEDECINE

Année 1998

98 – TOU3 – 1533

THESE
POUR LE DIPLOME D'ETAT DE DOCTEUR EN MEDECINE
MEDECINE SPECIALISEE CLINIQUE
présentée et soutenue publiquement
le 20 mai 1998

Par

Cécile LESTRADE

Interne des Hôpitaux

UN MÉDECIN ET SON ÉPOQUE :
VIE ET ŒUVRE DU DOCTEUR
PAUL VOIVENEL
(1880-1975)

JURY

Monsieur le Professeur P. MORON	Président
Monsieur le Professeur M. ESCANDE	Assesseur
Monsieur le Professeur L. SCHMITT	Assesseur
Monsieur le Professeur D. ADOUE	Assesseur
Monsieur le Docteur F. GRANIER	Assesseur
Monsieur le Docteur F. OLIVIER	Suppléant
Monsieur le Docteur J.-M. BOUCHARD	Membre invité

A la mémoire de mon père.

A la mémoire de mes grands pères et grands mères.

A ma mère,

A Claire, Didier et la petite Clémence,

A toute ma famille,

A la "great medical family": où que vous soyez, vous avez toujours une place dans mon cœur.

A tous mes amis,

A celui qui ne devrait pas avoir de dédicace ...

A notre Président de Thèse

Monsieur le Professeur Pierre MORON

Professeur des Universités

Praticien hospitalier

(Psychiatrie et Psychologie Médicale)

Officier de l'Ordre des Palmes Académiques

Président de la Société de Psychologie Médicale de Langue Française.

Vous nous faites l'honneur de présider notre jury de thèse. Nous avons pu apprécier au cours de notre internat votre intuition clinique, votre sens des responsabilités et la pertinence de votre jugement.

Veillez trouver ici l'assurance de notre respect et de notre profonde considération.

A Monsieur le Professeur Michel ESCANDE
Professeur des Universités
Praticien hospitalier
(Psychiatrie de l'adulte)

Vous nous faites l'honneur de juger ce travail. La qualité de votre enseignement a contribué pour beaucoup à notre orientation. Nous avons pu ensuite mesurer l'ampleur de votre savoir clinique et théorique que vous avez toujours souci de faire partager avec clarté et simplicité .

Veillez trouver ici l'expression de notre sincère reconnaissance et de notre profond respect.

A notre directeur de thèse

Monsieur le Professeur Laurent SCHMITT

Professeur des Universités

Praticien Hospitalier.

(Psychiatrie)

Nous vous remercions d'avoir accepté l'idée de ce travail en y devinant toute sa portée symbolique. Nous avons bénéficié de votre attention et de votre bienveillance tout au long de nos années d'étude. Votre rigueur clinique reste pour nous un exemple.

Veillez trouver ici le témoignage de notre gratitude et de notre plus profond respect.

A Monsieur le Professeur Daniel ADOUE
Professeur des Universités
Praticien Hospitalier
(Médecine interne-Gériatrie)

Vous nous faites l'honneur d'avoir accepté de juger ce travail. Externe dans votre service, nous gardons le souvenir de votre enseignement mais plus encore de votre humanité. Nous tenons à vous remercier pour vos encouragements, vos conseils, votre disponibilité au cours des mois difficiles précédant le concours de l'Internat.

Veillez trouver ici l'expression de notre plus sincère reconnaissance et admiration.

A Monsieur le Docteur François GRANIER
Praticien Hospitalier

Vous nous faites le plaisir d'avoir accepté de juger ce travail. Nous avons pu apprécier au cours de nos stages vos qualités de clinicien, votre approche globale de l'homme malade et votre respect des individualités. Nous vous remercions de nous avoir initié à l'art-thérapie et de nous avoir permis de renouer avec la peinture.....

A Monsieur le Docteur François OLIVIER
Chargé de cours à la Faculté

Je te remercie d'avoir accepté de siéger à ce jury de thèse. Tes encouragements et tes conseils ont été précieux dans l'aboutissement de certains de mes travaux. Tu sais toujours allier compétence, rigueur et gentillesse. Merci pour ta bonne humeur et ton enthousiasme communicatif.

A Monsieur le Docteur Jean Michel BOUCHARD

Vous avez guidé nos premiers pas d'interne. Ca ne s'oublie pas. Nous vous remercions pour tout le savoir que vous avez su nous transmettre, pour la confiance que vous nous avez témoigné, pour votre présence rassurante et discrète dans certains moments difficiles.

Trouvez ici le témoignage de notre plus profonde admiration et de notre plus grande estime.

Je tiens tout particulièrement à saluer le Professeur L.F GAYRAL sans qui ce travail n'aurait pu voir le jour. Merci pour ses conseils, pour sa gentillesse, pour sa générosité et sa compréhension, pour ses souvenirs mais aussi pour sa liberté d'esprit et sa culture hors du commun. Merci de tout coeur.

Je tiens à remercier :

- Le service du fond ancien de la Bibliothèque des allées Jules Guesde pour leur gentillesse et leur disponibilité.
- le Service de Santé des Armées à Limoges pour leur accueil et leur mise à disposition des archives.
- le service interprète de la Bibliothèque de Ranguel pour certaines recherches bibliographiques et pour avoir eu accès à la véritable mine d'or que constitue leur sous sol (cependant un peu trop poussiéreux à mon goût: merci Zyrtec!).
- les Archives Municipales de Toulouse. Leur aide et leur connaissance des documents m'ont évités de m'égarer dans le dédale de recherches aussi inutiles que coûteuses en temps ...
- Le musée Paul Voivenel de Capoulet Junac notamment Monsieur Aynié et Madame Lacassin pour leur passion, leur disponibilité et leur enthousiasme malgré leur peu de moyens.

Je tiens également à remercier:

- toutes les personnes avec lesquelles j'ai eu la chance de travailler au cours de mes années d'internat
- tout le personnel de la clinique d'Aufrery
- les docteurs Cazalot, Soubirac et Giachetti qui m'honorent de leur confiance.
- mes amis internes
- les "chroniques": Cathy, Sabine et Hélène
- Sylvie et Jacques qui ont eu la gentillesse de relire ce travail

PLAN

INTRODUCTION	17
L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE DE PAUL VOIVENEL : TENTATIVE DE RECONSTRUCTION	18
Avant propos : Une période secrète	18
Un début de vie difficile	18
L'enfance et l'adolescence à Tarbes	19
Des liens familiaux qui se font et se défont...	21
Remarques et interrogations...	22
LES ANNÉES 1899-1907 : LA DÉCOUVERTE DE LA VIE TOULOUSAIN E ET LES ÉTUDES DE MÉDECINE	23
La Faculté de Médecine de Toulouse	23
Le début des études médicales et la vie toulousaine	24
Le carabin	24
Marie Louise Teulière	25
Le Stade Olympien des Étudiants de Toulouse	26
Externe et Interne des hôpitaux	27
L'Externat	27
L'Internat: un attrait évident pour la chirurgie	28
Une orientation inattendue vers les maladies mentales	28
La clinique des maladies mentales à l'Hospice de La Grave	30
Petit historique de la psychiatrie hospitalière toulousaine	30
Le service du Professeur Rémond	31
Les premiers contacts de Voivenel avec la pathologie mentale: des concepts en pleine évolution	32
LA THESE: "LITTÉRATURE ET FOLIE" (1908)	34
Une thèse rédigée en trois mois...	34
Un sujet qui fait beaucoup écrire...	35
"Littérature et folie": des idées novatrices	36
La critique de la "dégénérescence": création du concept de "progénérescence" organique	37
Le rôle de "l'affectivité" et des émotions dans la création littéraire	39
Conclusion	42
LA PÉRIODE D'AVANT-GUERRE : 1908-1914	44
Chef de clinique du Professeur Rémond (1908-1912)	44
Maladie mentale et médecine légale	44

Des préoccupations plus personnelles : la poursuite des travaux sur la psychopathologie littéraire	45
Une notoriété naissante et de multiples activités	48
L'installation du cabinet libéral	49
Rémy de Gourmont. Les débuts de journaliste au Mercure de France	49
Sans oublier le Rugby...	51
La fin de l'exercice hospitalier: les désillusions et la naissance d'autres intérêts	52
Les désillusions	52
Les premières conférences	53
L'affaire von Winterfeld	54
LA GRANDE GUERRE (1914-1918)	56
Une présence constante auprès des combattants	56
Le front: un observatoire privilégié pour une analyse sociologique, psychopathologique et médicale	57
Les réflexions sur la guerre et l'analyse sociologique	58
L'apport de Voivenel : création du concept "Peur morbide acquise" par "hémorragie de la sensibilité" et ses conséquences médico-légales	60
Des troubles du comportements induits par la guerre : le questionnement des médecins	60
La position de Voivenel	61
La "Peur morbide acquise" par "hémorragie de la sensibilité" et ses conséquences médico-légales	63
Une préoccupation plus médicale: la question des gazés	65
De l'ampleur du phénomène sur un plan sanitaire et médical	65
L'implication de Voivenel sur le plan diagnostique et thérapeutique	66
"La Guerre des Gaz : journal d'une ambulance Z"	67
Un témoignage exceptionnel: les quatre tomes de "Avec la 67° division de Réserve", Prix Montyon de l'Académie Française 1939	68
La fin de la guerre: une difficile réadaptation à la vie civile	69
LA PÉRIODE D'ENTRE DEUX GUERRES: 1919-1939	72
Le médecin	72
Une pratique médicale hétéroclite	72
Une analyse existentielle basée sur une attitude empathique	73
Une pensée médicale originale : "l'hydrodynamisme du système nerveux" et "l'incompressibilité de la sensibilité"	74
L'écrivain	76
L'étude des rapports entre maladie et production littéraire	77
Les faits de société revus sous l'angle psychopathologique	80
Le conférencier	83
Un talent reconnu	83
Un exercice d'acteur	85
Le journaliste, l'Ami des Lettres et des Arts	86

Le journaliste	86
Ami des Lettres et des Arts	87
Conclusion : Homo multiplex	88
LES ANNÉES DE GUERRE: 1939-1945	90
Le centre de neuropsychiatrie et le centre médico-légal interrégional	90
Médecin colonel "bénévole"	90
Le C.N.P: "une Grande Famille"	91
Voivenel dans cette époque troublée	92
La mort de Marie Louise	93
L'APRÈS GUERRE ET LE RETOUR À CAPOULET-JUNAC	95
Le retrait progressif de la vie publique	95
Sagesse de la vie	96
La Petite Maison	97
"Résoudre son équation"	98
CONCLUSION	100
BIBLIOGRAPHIE	101
ENFANCE ADOLESCENCE	101
LES ÉTUDES DE MÉDECINE	101
LITTÉRATURE ET FOLIE	103
LES ANNÉES D'AVANT GUERRE	104
LA GRANDE GUERRE 1914-1918	106
LES ANNÉES D'APRÈS GUERRE	107
LA GUERRE 1939-1945	109
L'APRÈS GUERRE ET LE RETOUR À CAPOULET-JUNAC	110
LISTE DES OUVRAGES DE VOIVENEL	111
ANNEXES	113
ANNEXE N° 2	113
ANNEXE N° 1	115
ANNEXE N° 3	115
ANNEXE N° 4	115

INTRODUCTION

Pourquoi une thèse sur le docteur Voivenel? Nombreux sont ceux qui ont déjà écrit à son sujet. Quelques "fidèles" perpétuent son souvenir sous la forme du Club Paul Voivenel. Beaucoup de vieux Toulousains se souviennent de lui, chacun à leurs manières: les rugbymen louent l'historien, le chantre du rugby, d'autres voient en lui le conférencier, une des personnalités notables de l'entre deux guerres. Certains l'admirent sans réserve, d'autres lèvent les yeux au ciel rien qu'à l'évocation de son nom. Voivenel, on aime ou on déteste.

Comme nous avons pu le constater au cours de notre enquête, il est une personnalité fort critiquée au sujet de qui pèse certains soupçons, certains sous entendus qui font penser à une sorte de "légende" posthume souvent assez péjorative. Qui se cache derrière cet homme aux multiples facettes: médecin à orientation neuropsychiatrique, conférencier, écrivain, journaliste? Notre but est d'évoquer avec le plus d'objectivité et de vérité possible la vie tumultueuse, contestée de cet homme et de réhabiliter, si possible, la valeur de certains de ses travaux peut être trop souvent oubliés.

Nous avons choisi cette évocation sous la forme d'une biographie, nous attachant à distinguer certaines périodes. Le choix n'est pas dicté par la facilité de ce type d'approche mais parce que Voivenel nous apparaît avant tout comme un témoin de son temps qui écrit et réagit avec ses émotions face aux événements de la société qui l'entoure. Cela nous semble aussi le meilleur moyen de défaire quelques "clichés" faciles le concernant et d'expliquer certaines de ses positions parfois polémiques.

Le travail d'un médecin et surtout d'un psychiatre incorpore le travail de mémoire. En un sens, la médecine est mémoire et le choix de ce sujet on ne peut plus personnel puisqu'il fait revivre pour moi des gens qui l'ont côtoyé, que j'ai admirés et beaucoup aimés. Cette thèse leur est dédiée.

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE DE PAUL VOIVENEL : TENTATIVE DE RECONSTRUCTION

Avant propos : Une période secrète

Il est difficile de se faire une idée précise de l'enfance et de l'adolescence de Voivenel. D'une part, parce que les témoins potentiels ont depuis longtemps disparus; d'autre part, parce que lui même n'a laissé aucune descendance, aucune famille et reste très avare de renseignements sur cette période de sa vie. Nous avons pu le constater lors du recueil de témoignage auprès de ses amis. Ces derniers n'ont pu nous fournir que peu de renseignements et étaient fort étonnés des éléments que nous leur apportions, issus de nos recherches sur archives.

C'est, comme nous allons le voir, une époque émaillée de nombreux traumatismes, de ruptures, de deuils, sur laquelle Voivenel préfère rester discret. Il tient avant tout - et il le dit dans une jolie comparaison - à "*garder sa bogue*" c'est à dire, faisant référence à la châtaigne, à garder son enveloppe pleine de piquants: en d'autres termes, garder l'image qu'il s'est construite d'homme solide, bagarreur, un peu gouaillieur et bon vivant.

Ainsi, si Voivenel a beaucoup écrit, il ne s'est que très peu livré. Ce n'est qu'en 1955 - il a 75 ans - que paraît son premier livre de souvenirs intitulé "*La courbe*", regroupant la période de son enfance, de son adolescence et de ses débuts de médecin. Suivront bientôt "*Le Toubib*" (1956) qui correspond aux années de guerre 14-18 puis "*In Hoc Signo*" (1959) qui retrace son parcours médical et littéraire. Voivenel définit cette trilogie autobiographique comme la description de la vie d'un homme "*qui a résolu son équation*": *La Courbe est la montée, Le Toubib le plateau, "In Hoc Signo" la descente ou la véritable ascension*. Ces trois ouvrages sont écrits sous la forme de romans, à la troisième personne, mettant en scène un personnage, "Campa", qui n'est autre que Voivenel lui même. La présence de cette sorte de "double" témoigne bien de la pudeur de l'auteur à parler de lui même. Et cette pudeur est d'autant plus marquée dans la période qui nous intéresse maintenant.

Les faits relatifs à son enfance et à son adolescence constituent à peine les vingt premières pages de "*La Courbe*": deux chapitres succincts sur près de 200 pages au total. Aussi, afin de compléter nos renseignements, nous avons fait appel à des documents d'archives, essentiellement pour certaines dates. Voivenel gardera donc - et ce malgré nos recherches - une partie de son mystère. Il conservera une partie de "sa bogue". Nous tenterons simplement, en restant les plus objectifs possible, d'y enlever quelques piquants.....

Un début de vie difficile

Paul Louis Joseph Marie Voivenel naît le 24 Septembre 1880 à Séméac (Hautes Pyrénées) dans une maison modeste appelée Maison Sentubéry, au 32, route de Toulouse. Il est le premier enfant du couple Voivenel installé depuis peu dans la région.(NB: Le lieu est encore visible aujourd'hui, signalé par une plaque commémorative apposée en Juillet 1971 par la municipalité).

Son père, Louis Voivenel, est capitaine de gendarmerie à Tarbes. Fils d'agriculteur normand, il a embrassé très tôt la carrière militaire et participé à toutes les grandes campagnes du Second Empire: Campagne d'Italie où il obtient la médaille militaire et le grade de sous officier, Guerre de 1870 qui lui vaut la Légion d'Honneur et le grade de sous-lieutenant. Après l'arrêt des hostilités et près de vingt ans passés aux armées, il est nommé capitaine de gendarmerie à Castellane, dans les Alpes de Haute Provence. Il y rencontre celle qui va devenir sa deuxième femme (Il était veuf et sans enfant d'un premier mariage).

Zélie Elisabeth Liautaud est une fille du pays, originaire de Colmars. Son père est le maire de la petite commune. Zélie Elisabeth épouse le capitaine Voivenel en 1875. Sa famille, de milieu respectable, voit d'un mauvais oeil ce mariage: elle n'a que vingt un, lui plus de quarante.

Le couple s'installe pendant quelques années à Castellane puis déménage pour Tarbes où Louis Voivenel, en fin de carrière, vient d'être promu capitaine de gendarmerie.

Le 24 Septembre 1880, Zélie Elisabeth donne naissance à Paul, enfant longtemps attendu et appelé par de multiples prières à Lourdes. Mais le bonheur ne va être que de courte durée. Quelques mois après l'accouchement, la mère et l'enfant contractent une grave infection pulmonaire faisant redouter une issue fatale. Alors que l'état de santé de l'enfant s'améliore, celui de sa mère s'aggrave. Zélie Elisabeth Voivenel s'éteint quelques semaines plus tard, le 19 Février 1882, à l'âge de vingt huit ans. Paul Voivenel n'a que 18 mois.

Son père se retrouve seul. Il quitte très vite la Maison Sentubéry pour prendre un petit trois pièces dans l'enceinte même de la caserne de gendarmerie. Il confie Paul aux bons soins d'une "vieille fille" sans enfant, Anna.

Trois ans plus tard, Louis Voivenel se remarie. Le 30 Septembre 1885, il épouse en troisième noce Catherine Dupont, rentière, âgée de 48 ans, elle même veuve et sans enfant. Le nouveau couple s'installe alors dans une grande maison, propriété de la mariée. Le malheur va de nouveau frapper cette famille à peine constituée. Un peu plus d'un an après son mariage, Louis Voivenel est emporté par une probable tuberculose pulmonaire. Il meurt le 31 Décembre 1886, à la veille d'une nouvelle année.

Paul Voivenel n'a que six ans mais garde un souvenir intact de son père malade. Il relate l'événement au tout début de son livre "*La Courbe*":

"Ramasse tes soldats et viens avec nous. Deux femmes prirent l'enfant par la main et l'emmenèrent. Depuis quelques jours, son père ne sortait plus de la chambre qui donnait sur la rue. Il le voyait, le soir, enfoui dans les coussins d'un fauteuil, la tête tournée vers la fenêtre entrouverte malgré le froid de décembre. Le malade lui souriait, mais ne parlait pas; sa poitrine haletait, l'air sifflait dans les poumons. Des parents de sa marâtre le gardèrent une semaine. Il ne mangea jamais autant de friandises. A son retour, la grande pièce était vide. On parla d'un voyage. Et la vie continua ...".

L'enfance et l'adolescence à Tarbes

Paul Voivenel va grandir à Tarbes, au 69 rue des Pyrénées, dans la maison qui a vu la mort de son père et où pèse encore son ombre. Il est élevé par sa belle mère qui lui prodigue une éducation plutôt sévère et austère. Cette enfance mal commencée va apporter son lot de bons souvenirs: les repas de "famille" pantagruéliques avec ses deux "oncles" pâtisseries à Tarbes et à Bagnères de Bigorre, les jeux avec les "cousins" C'est en tout cas ce que Voivenel veut bien nous en dire, dans le peu de renseignements dont nous disposons dans ses écrits (5)....

Tarbes, en cette fin de siècle, est une ville en pleine expansion économique qui compte près de 30000 habitants avec les banlieues adjacentes. Traditionnellement ville de garnison - elle abrite plusieurs régiments et le Haras National - elle devient aussi, après le désastre de 1870, un des nouveaux centres d'industries de l'armement. L'Arsenal, implanté dans les années 1871, ne compte pas moins de 1000 employés. Cité vivante et à la population hétérocyte, voici telle qu'elle nous est décrite dans les années 1890: "*Des maisons basses, un étage ou deux et trois rarement, peu d'automobiles et un bon nombre de fiacres qui stationnent place Maubourguet. Beaucoup de soldats dans les cafés spécialisés que cela suppose. Un Arsenal, quelques entreprises petites et moyennes, de meubles, de métallurgie, de tannerie. Un nombre important de commerçants, de grands cafés aux terrasses accueillantes avec des salles où se retrouvent tous les soirs les mêmes joueurs de cartes et de billard. La ville de Tarbes est surtout vivante l'été, alors qu'un théâtre de plein air fonctionne aux Allées Nationales. Deux orphéons: la Lyre Tarbaise et la Philharmonique attirent beaucoup de monde autour du kiosque à musique...*" (3).

Tarbes est surtout un lieu de passage pour personnel administratif ou militaire. Nombreux sont les habitants qui proposent des locations de chambre, à la semaine ou au mois. Mme veuve Voivenel loue des appartements dans sa grande maison qui devient ainsi zone d'échanges et de rencontres multiples pour le petit garçon.

Paul Voivenel débute sa scolarité dans cette ville en pleine effervescence. Il entre à l'école primaire, place de la Préfecture, où officie l'instituteur Camps qui, par sa personnalité, semble avoir beaucoup marqué l'enfant.

Il intègre ensuite le lycée de Tarbes comme externe. Elève très moyen, peu intéressé par les études, il passe beaucoup plus de temps dans l'atelier de l'artisan sellier, situé en face de la maison, que sur ses devoirs. Ses résultats et bulletins scolaires sont là pour en témoigner. "*Une carrière d'ouvrier manquée*", dira-t-il plus tard, sous forme de boutade. Pour pallier à cette tendance fâcheuse et après avis du "conseil de famille", il est placé au lycée comme interne. A l'âge de 15 ans, il tombe gravement malade et est obligé d'interrompre les études pendant plusieurs mois. On parle de tuberculose pulmonaire. Son état de santé est des plus alarmants. "*Il n'échappera pas à son hérédité tuberculeuse*", lâche le médecin appelé à son chevet. Malgré ce pronostic pessimiste, l'adolescent se rétablit peu à peu. "*Condamné par la médecine*" et cependant guéri, Voivenel fait de cet événement l'acte fondateur de sa vocation médicale.

De retour au lycée, il se lance dans une pratique assidue du sport pour, dit-il, "*lutter contre son jansénisme physiologique*": athlétisme, haltères, lutte, barre fixe. Il découvre surtout, auprès de l'abbé Tisé - aumônier du lycée mais aussi athlète fervent! - un sport nouveau tout juste importé d'Angleterre, le rugby, que l'on appelle alors "la barrette". Il tient le poste de "pilier de mêlée" dans l'équipe du lycée, "la Pyrénéenne", et participe aux compétitions. L'adolescent se découvre aussi un goût nouveau pour les études, notamment pour la littérature, la philosophie et l'histoire. L'élève paresseux devient studieux et lecteur assidu, avide de connaissance. Cet intérêt semble venir moins des matières que des hommes qui les enseignent: Canet, son professeur d'histoire et surtout Franck Alengry, son professeur de philosophie dont il gardera les cours manuscrits, allant même jusqu'à les faire relier pour les garder "*en bonne place dans sa bibliothèque*". Ces hommes, il les appellera ses "*modeleurs d'âme*". Il leur conservera toujours reconnaissance, admiration et une amitié sans faille.

Voivenel relate avec une certaine nostalgie cette période privilégiée d'insouciance: les promenades dans le parc Massey, les baignades dans la rivière du Léchez avec "*sa troupe*", les enfants du quartier, les entraînements à la société de gymnastique "La Bigourdane", les jeux ou les empoignades avec ses camarades de classe. Ce qu'il retient de son adolescence, c'est la vie d'internat avec ses amis et ses "maîtres" qui "*ont composé toute sa famille et à qui il garde la reconnaissance du cœur*".

En 1898, il passe les deux baccalauréats avec succès et est proposé au Concours Général. Cette même année, il s'inscrit à la faculté des Sciences de Toulouse pour y faire "sa médecine".

Des liens familiaux qui se font et se défont...

Dans ses écrits, Voivenel ne parle que très peu de sa famille et surtout très peu de sa belle mère qui est pourtant celle qui l'a élevée. Nous n'avons pu retrouver son nom que grâce à nos recherches sur archives. Voivenel ne lui octroie qu'un seul vocable: celui de "marâtre", terme peut-être juste mais péjoratif s'il en est..... Même s'il s'en défend en disant lui "vouer une grande reconnaissance", on ne peut s'empêcher de penser à une certaine ambiguïté de sentiments....

Mme Catherine Voivenel est une femme déjà âgée et qui, après la mort de Louis, ne se remarie pas. Elle garde l'enfant auprès d'elle, l'entoure de sa propre famille mais, semble-t-il, lui cache longtemps ses véritables origines. *"Elle le considéra dès le début comme son propre fils et se tut toujours sur "L'autre", n'y fit jamais aucune allusion par un sentiment de jalousie dont on comprend la logique....."* nous dit Voivenel dans son livre *"La Courbe"*. Il ne semble apprendre l'existence de sa famille maternelle, la branche Liautaud, que fort tardivement, vers l'âge de 16-17 ans et un peu par hasard. Il s'efforce alors de reprendre contact avec ce qu'il appelle "la famille retrouvée".

Les Liautaud habitent dans les Alpes de Haute Provence. Voivenel y est invité pour les vacances d'été. C'est toute une famille qu'il découvre: son grand père maternel, homme rude, maire de Colmars et éleveur de mouton en retraite; la soeur de sa mère, Mme Castellani, qui tient une librairie-imprimerie à Nice; et surtout son oncle, Julien Liautaud. Ce dernier, de tout juste 5 ans son aîné, demi-frère de sa mère - issu d'un second mariage du grand père - termine ses études de médecine à Paris. Externe des Hôpitaux, il passe en 1898 sa thèse intitulée "Du délire des actes dans la paralysie générale" (4) et s'installe peu après dans un petit village proche de Barcelonnette, Entrevaux. On peut se demander, à juste titre, s'il ne servit pas de "modèle" à Voivenel, lui donnant l'envie de se lancer dans une carrière médicale et littéraire. Homme érudit, collectionneur et bibliophile, Julien Liautaud est à ses heures perdues écrivain. Il publiera en 1920 des livres à tonalité métaphysique et philosophique que son neveu tiendra à préfacer.

Voivenel voue à son oncle une grande admiration. Il sera logé chez lui lors de ses séjours ultérieurs en Provence. Plus tard, il tentera de faire connaître ses écrits et adoptera bon nombre de ses préceptes philosophiques.

Au cours de ces quelques voyages, l'adolescent, part en quête d'images maternelles et paternelles en recueillant les témoignages des "vieux" de Colmars. Ce père, *"luron du Calvados, qui se disait soldat et non militaire, méprisait l'argent et ne punissait pas ses subordonnés qui l'aimaient"*; ce père dont il s'attribue les caractères physiques: *le front haut, barré d'une longue ligne transversale, la bouche et les oreilles petites, les yeux gris verts .."*; ce père dont il garde précieusement l'épée et les décorations militaires Cette mère surtout, dont il se constitue une image mythifiée à partir de quelques photos jaunies, gardées précieusement sur son bureau: *"vrai modèle de jeune fille, dont la physionomie exprimait la bonté: l'ovale à la fois doux et ferme, le nez droit, les lèvres parfaites, le regard intelligent et rêveur qui, sous une lourde chevelure ramenée en couronne, lui conférait une noblesse toute en mesure ..."* Cette mère, enfin, qui *"était morte à l'âge de vingt huit ans, morte pour lui car elle avait lutté dix jours durant sans un instant de repos contre la fluxion de poitrine qui menaçait de lui enlever cet enfant longuement désiré, qui s'alita lorsque tout danger eut disparu et ne se releva pas ..."* (5).

Dans ses origines retrouvées, Voivenel aimera à se décrire comme le fils *d'un corsaire* (origine normande) *et d'un contrebandier* (Alpes de Haute Provence à la frontière de l'Italie). Il entretiendra des relations suivies avec son oncle Julien, sera son remplaçant

attitré pendant ses années d'internat jusqu'à ce que ses multiples occupations rendent les rencontres moins fréquentes et les échanges essentiellement épistolaires.

Voivenel reste discret quant aux autres membres de sa famille, nous disant, de façon laconique, que les "*vaisseaux du placenta ne se sont pas développés....*". C'est dire que "la famille retrouvée" ne le sera seulement que pour quelques années....

Quant à sa famille tarbaise, ce sera là aussi la rupture après le décès de sa belle-mère en 1899. Voivenel alors a 19 ans et vient tout juste d'entamer ses études médicales à Toulouse. De sombres histoires d'héritage viennent à bout des liens tissés pendant près de vingt ans. Si Mme Voivenel avait prévu de mettre son fils d'adoption à l'abri du besoin en lui octroyant une rente, le reste de la famille n'est pas de cet avis et la rente se transforme bientôt en une somme fixe, entérinant bien le rejet dont l'adolescent fait l'objet. Voivenel, rendu indésirable, quitte définitivement Tarbes avec comme seuls souvenirs l'épée et des décorations de son père qu'on lui a permis d'emporter....

Ainsi, Tarbes et les Alpes de Haute Provence deviendront plus des lieux de souvenirs que des lieux d'attaches familiales. Tarbes restera la ville des amis d'enfance, un "lieu de pèlerinage" sur la tombe de ses parents . Son père est enterré à La Sède, le cimetière de Tarbes , sa mère dans celui de Séméac "*dans lequel il marchait pieds nus car, de n'avoir pas eu de concession à perpétuité, sa mère dont nul caveau ne porte le nom, lui a rendu sacré le sol entier ..* " .

Les Alpes de Haute Provence seront avant tout le pays maternel... mais pas le sien.

Remarques et interrogations...

Toute l'adolescence de Voivenel apparaît donc comme une recherche d'identité, une série de pérégrinations à la recherche d'une famille qui sont autant d'échecs. Dans cette suite de ruptures, de liens qui se font et se défont, il est intéressant de noter l'isolement affectif dans lequel il semble se trouver au début de sa vie d'adulte. Et il est peut-être symptomatique que nous n'ayons pu lui trouver un parent - ou même une parenté lointaine - encore en vie car lui même ne semble jamais s'être reconnu comme membre d'une quelconque famille. Remarquons d'ailleurs que si nous avons quelques éléments concernant sa famille maternelle Liautaud, nous n'en avons aucun concernant sa famille paternelle.

Son enfance, voici ce qu'il en retient dans une dédicace personnelle de son livre "*La Courbe*": "*Orphelin de mère à 18 mois, de père à cinq ans, condamné à mort par un médecin à quinze ans. On ne meurt que quand on veut* ". Carte de visite laconique, partiellement inexacte, marquée par l'ombre de la mort....

La mort semble hanter Voivenel tout comme le hante les fantômes de son père et de sa mère. Il la côtoiera encore plusieurs fois de près, notamment lors de la Grande Guerre, ce qui lui fera dire qu'il est un "*rescapé de la vie* ". "*L'anxieux constitutionnel qui a eu très tôt à lutter contre ses obsessions* " cachera longtemps son vrai visage, aidé en cela par un caractère bien trempé et une forte stature de rugbyman..... La complexité du personnage est bien visible dans le goût qu'il a pour les pseudonymes, sortes de masques ou d'identités interchangeable à volonté qu'il utilise comme signatures dans sa carrière journalistique: c'est *Campagnou*, le paysan rustique, qui épanche ses états d'âme dans les colonnes de la Dépêche du Midi; c'est *Quassia d'Amara*, *Le Gui* ou *La Sélouze* qui relate les matches de rugby dans les articles du Midi Olympique etc ...

Tout au long de sa vie, Voivenel cultivera le thème du double, thème tellement fascinant qu'il deviendra le titre d'un de ses derniers livres: "*Un homme: étais-je lui? était-il moi?* ".

LES ANNÉES 1899-1907 : LA DÉCOUVERTE DE LA VIE TOULOUSAINNE ET LES ÉTUDES DE MÉDECINE

La Faculté de Médecine de Toulouse

Lorsque Voivenel arrive à Toulouse en 1898, la Faculté de Médecine des allées Jules Guesde est toute récente et n'existe que depuis sept ans.

La Révolution Française avait démantelé tout le système éducatif supérieur et l'École de médecine et de Chirurgie avait fermé ses portes en 1793. Toulouse devra attendre l'année 1891, soit près de 100 ans, avant de voir renaître sa Faculté de médecine.

L'après Révolution est une époque troublée. Si les anciennes institutions ont disparu, rien n'est venu les remplacer. L'enseignement des sciences médicales a perdu toute légitimité. De nombreux projets sur "l'art de guérir" sont proposés mais aucun n'aboutit. La profession est infiltrée de charlatans et d'empiriques de tout bord. Pour lutter contre cet état de fait, chaque région tente de trouver des solutions ponctuelles. A Toulouse, quelques médecins et chirurgiens, inquiets de leur devenir, créent la "*Société de médecine*". Ils proposent un "cours élémentaire de médecine et d'accouchement" public et gratuit. Cet enseignement est sanctionné par un diplôme obtenu après passage devant un Jury Médical. Quelques 250 étudiants y sont inscrits en 1802.

Il faut attendre 1803 pour que renaisse une réglementation univoque en France: c'est la "*Loi sur l'exercice de la médecine*", orchestrée par Fourcroy. L'Empire remet en place le système des Universités. Si six villes (Paris, Montpellier, Strasbourg, Bordeaux, Lyon, Lille) obtiennent le rétablissement de leur Faculté de médecine, Toulouse ne fait pas partie du lot. Tout au plus a-t-elle le droit d'ouvrir, en 1806, grâce aux efforts de Dominique Larrey, neveu du chirurgien de Napoléon, une "École spéciale de Médecine et de Chirurgie" destinée à former des "officiers de santé"- l'obtention du titre de docteur en médecine restant le privilège des seules Facultés.

Forte de cette avancée, la municipalité de Toulouse demande dès 1811 la création d'une Faculté de médecine. Le projet ne verra le jour que quelques... soixante dix ans plus tard (7).

Si le décret présidentiel du 28 Novembre 1878 autorise l'établissement d'une "Faculté mixte de médecine et de pharmacie" à Toulouse, dix ans seront encore nécessaires avant que ne débutent les travaux de construction proprement dits....En effet, le lieu d'établissement de la nouvelle faculté fait l'objet de nombreuses controverses. Les premiers plans, déposés en 1879, prévoient son installation dans le quartier des Blanchets. L'opposition des habitants de la Daurade ("*qui ne veulent pas voir de salle de dissection sous leur fenêtre*") obligent à revoir totalement l'emplacement. Durant cinq ans, les projets les plus fantaisistes sont proposés. En 1886, après moultes péripéties et moultes négociations, un accord est enfin trouvé : "*La Faculté mixte de médecine et de pharmacie sera construite en façade des Allées Saint Michel, à la suite de la Faculté des Sciences, sur le terrain délimité par les propriétés privées attenantes au jardin des plantes...*"(Traité du 25 Février 1886 entre le Recteur, le Maire et le Ministre de l'Instruction publique).

La Faculté est inaugurée en grande pompe le 20 mai 1891 en présence du Président Sadi Carnot, du nouveau doyen le Professeur Caubet. C'est toute une ville qui marque sa joie

et sa fierté. Le discours est prononcé par l'adjoint au maire, délégué à l'Instruction Publique et enseignant à la Faculté des Lettres, un certain Jean Jaurès (7)...

Après une attente de près d'un siècle, Toulouse retrouve donc sa Faculté de Médecine. Dès sa création, elle est choisie pour expérimenter un projet de réorganisation des études médicales, désiré depuis longtemps par le gouvernement: il s'agit d'instituer une "année préparatoire" où seront étudiées les sciences dites "accessoires": chimie, physique, sciences naturelles. Les cours seront assurés par la Faculté des Sciences.

La Faculté de Médecine de Toulouse voit réduit le cadre de son enseignement puisque, dès le début, elle perd tous ses étudiants de première année. Elle assiste au spectacle peu banal de voir les professeurs de la Faculté des Sciences enseigner les sciences physiques et naturelles "médicales" et les étudiants de première année passer leur examen d'entrée ailleurs qu'à la Faculté de Médecine

L'expérience toulousaine semble des plus concluantes et le principe d'une "année préparatoire" à la Faculté des Sciences est entériné par le décret du 31 Juillet 1893, devenant le P.C.N (Physique , chimie , Sciences Naturelles) sanctionné en fin d'année par un concours qui donne accès à la Faculté de Médecine (12).

Les études médicales proprement dites durent cinq ans avec dès la première année l'obligation de stages hospitaliers. Les stages se font le matin à l'Hôtel Dieu ou à La Grave , selon la répartition. La Faculté des Allées Jules Guesde est le lieu où on assiste aux cours de l'après midi et aux travaux pratiques: anatomie et physiologie, pathologie interne et externe, thérapeutique, médecine opératoire, médecine légale , pharmacologie et toxicologie etc ... Un nouvel enseignement est annexé en 1896, celui des maladies mentales . Au cours des études , les futurs médecins ont la possibilité de passer deux concours qui donnent accès à la médecine hospitalière : le concours de l'Externat et le concours de l'Internat .

Le début des études médicales et la vie toulousaine

Le carabin

Au début du siècle, la Faculté de Médecine de Toulouse jouit d'une certaine notoriété. Elle ne compte pas moins de 2191 étudiants, ce qui la place en troisième place après Paris et Lyon. Ce nombre inclut médecins, pharmaciens, herboristes , sage femmes (7).

Paul Voivenel s'installe à Toulouse en Septembre 1898. Il s'inscrit en "P.C.N" à la Faculté des Sciences. Il prend une petite chambre rue Vélane, dans une pension de famille tenue par un prêtre. Ses frais d'étudiant sont pris en charge par sa belle mère mais, en plein milieu d'année, le 26 Avril 1899, cette dernière meurt brutalement d'un coma diabétique. Voivenel perd celle qui, depuis son enfance, a veillé sur lui et a constitué pendant longtemps sa seule famille. Par testament, il lui est alloué une rente annuelle de 1000 Francs pour lui permettre de poursuivre ses études. Malgré cet événement dramatique, il est reçu brillamment au P.C.N avec le premier prix de zoologie et l'accessit de physique-chimie (6).

Pour l'année 1899-1900, il s'inscrit en première année de médecine. Le coût de telles études est élevé, en moyenne 50 Francs par trimestre rien que pour la Faculté (7). Il faut y ajouter les frais de logement, de nourriture, les ouvrages indispensables à acheter. L'étudiant, avec sa maigre rente, n'a que peu de ressources. Pour se faire quelque ar-

gent, il commence à donner des cours particuliers de philosophie et à préparer des jeunes gens au Baccalauréat. Franck Alengry, son professeur de philosophie de Tarbes, le recommande à l'éditeur Édouard Privat qui lui fournit ses tout premiers élèves. La librairie Privat, fondée en 1839, était alors le rendez-vous culturel de l'élite littéraire et scientifique toulousaine. Aussi, la rémunération apportée par les cours - 30 sous de l'heure - est peut-être moins importante que les relations entretenues avec certains milieux intellectuels.

Dès cette première année de médecine, Voivenel marque sa préférence pour les cours d'anatomie et de physiologie. Il est surtout très impressionné par les séances de dissection, ce qu'il appelle le "*choc du cadavre*". Travailleur assidu, il n'en oublie pas moins les loisirs et s'applique à découvrir, avec quelques amis plus fortunés, la vie toulousaine: les représentations au théâtre du Capitole, la grande institution florissante de l'époque où, dans les places bon marché du "poulailler", on peut écouter opéras et opérettes en vogue; les soirées dans les cafés où des meetings passionnés sont organisés à l'occasion de la révision du procès Dreyfus; le canotage du dimanche après midi sur la Garonne.

En 1901, il interrompt ses études médicales pour effectuer son service national. Il en fait la moitié à Toulouse au 57^e régiment d'artillerie, l'autre moitié au 61^e régiment d'infanterie à Marseille, ce qui lui permet probablement d'entretenir des relations plus proches avec sa famille maternelle Liautaud. Pris par ses obligations militaires, Voivenel délaisse un peu Tarbes. L'éloignement géographique, certaines jalousies ont tôt fait de rompre les liens tenus qui subsistaient après la mort de sa belle mère. A la demande de la famille Dupont, la rente annuelle de 1000 Francs est bientôt transformée en un capital unique de 15000 Francs, marquant bien leur désir de ne plus rien avoir à faire avec le jeune homme. Les Hautes Pyrénées ne seront plus qu'un souvenir...

De retour à Toulouse pour l'année universitaire 1902-1903, il s'inscrit en troisième année de médecine. Après un an d'armée, il ne reste plus grand chose de la somme coquette dont il a hérité. Il trouve une petite chambre place de la Trinité et commence à préparer l'Externat avec acharnement. Stagiaire à l'Hôtel Dieu le matin, les travaux pratiques à la Faculté l'après midi, les conférences d'Externat, les cours particuliers de philosophie, la pratique de la gymnastique, "*être heureux*", dit-il, "*c'est n'avoir pas le temps...*".

Marie Louise Teulière

Son service militaire achevé, Paul Voivenel reprend donc sa vie d'étudiant. Les années 1902-1903 marquent un tournant dans son existence puisqu'il rencontre celle qui va partager sa vie pendant plus de quarante ans: Marie Louise Teulière.

La famille Teulière est installée à Toulouse depuis peu. Originaires de Capoulet, en Ariège, les parents et leurs quatre enfants - 2 filles, 2 garçons - ont été obligés de quitter le village natal après de lourds revers financiers. Le père, qui possédait une certaine fortune, avait fait quelques mauvaises affaires et les impayés avaient mis la famille Teulière en difficulté. Peu à peu, tout s'était vendu et il ne restait du patrimoine que la maison familiale, la "Petite maison", qui devenait un lieu de villégiature pour les vacances.

A Toulouse, les deux grandes filles avaient trouvé du travail et subvenaient aux besoins. Marie Louise, l'aînée, âgée de dix-huit ans, travaillait comme couturière dans une maison de mode.

Voivenel est présenté à la famille Teulière par l'intermédiaire de sa logeuse et commence à fréquenter Marie Louise. Bientôt, il est invité à passer les vacances en Ariège, à Ca-

poulet. Il garde de ce séjour un souvenir impérissable et est séduit par la vie paysanne, simple et tranquille, qui semble régner dans cette petite vallée: *"les cris d'un chien de berger dans la prairie, l'angélus de Junac, les clochettes et le trotinement des chevaux sur la route....Les petits ânes chargés de provisions , les foires de Tarascon et de Vicdessos qui déplacent des hommes maigres, dont les visages âprement sculptés portent le petit béret , des femmes coiffées de voiles sombres"* (5)

Le 11 août 1903 , Voivenel épouse Marie Louise Teulière à Capoulet. Ce faisant, il "épouse" aussi le village et la maison familiale. Voivenel évoque souvent Capoulet-Junac en parlant de son "village renatal". Plus tard, il s'attachera à restaurer la vieille bâtisse et y séjournera toutes les fins de semaine et vacances. Il assumera également les fonctions de maire de la petite commune dans les années 30.

"La Petite Maison" est peut-être le lieu où Voivenel trouve, enfin, quelques racines et la famille tant désirée, entouré de sa femme et de quelques amis. Voici ce qu'il écrit dans son journal: *"J'ai fini d'être seul. J'ai donné mon nom à celle que j'aime. Il me reste désormais à lui offrir ma vie. Il me reste à lutter pour elle. Je veux la voir heureuse, je veux la voir fière. Mon coeur éclate. J'épouse le plus profond des bonheurs que j'ai jamais éprouvé. J'étais assoupi. L'existence grisailleuse s'est désormais colorée pour moi.... Viennent les malheurs. Je pourrai mieux leur tenir tête...."*

Le Stade Olympien des Étudiants de Toulouse

Si Voivenel trouve un soutien affectif auprès de sa jeune femme, il le trouve aussi, dans un registre tout à fait différent, dans la petite famille du rugby: l'équipe du Stade Olympien des Étudiants de Toulouse.

Le rugby, importé d'Angleterre dans les années 1880, remporte un franc succès dans les établissements scolaires et auprès des jeunes. Initiée à Paris ou Bordeaux -sièges d'importantes colonies britanniques-, la passion pour le ballon ovale fait tâche d'huile et gagne rapidement tout le Sud Ouest. A Toulouse, il existe dès 1890, la "Ligue Athlétique du lycée de Toulouse". Bientôt, les élèves devenant étudiants, les équipes se multiplient au niveau universitaire: Stade olympien des Étudiants de Toulouse qui recrute en Faculté de médecine et en Faculté de Droit, Véto-Sport qui recrute à l'École Vétérinaire etc... Des rencontres interclubs ont lieu dès 1894 (9).

Voivenel a déjà découvert ce sport à Tarbes avec son équipe "La Pyrénéenne". De carrure athlétique, il a tôt fait d'être remarqué par ses amis carabins et rugbymen. Il faut dire qu'à l'époque il fallait être "costaud" pour faire un bon joueur: en moyenne 1m80 et 90 Kg!! Il est enrôlé comme "pilier de mêlée" dans l'équipe du "Stade Olympien des Étudiants de Toulouse" par l'intermédiaire de son capitaine Lagaillarde, "gaillard" étudiant en droit et futur finaliste du championnat de France 1903.

Les entraînements ont lieu à la prairie des Filtres et demandent une longue préparation car il n'existe pas de terrain: on trace à la main les lignes de touche, on plante les poteaux et après la partie, on démonte le tout que l'on stocke dans l'arrière boutique d'une épicerie rue Laganne. Les badauds du Cours Dillon regardent avec curiosité ces jeunes gens, affublés de vieux pantalons coupés et de croquenots à crampons, courir après un étrange ballon ovale qu'ils tiennent sous le bras. La seule uniformité dans cet apparent désordre (et la seule obligation pour pouvoir jouer) est le port du fameux maillot rouge à bande diagonale noire..... Le rugby est un sport marginal qui ne fait pas encore la une de "La Dépêche de Toulouse", juste quelques entrefilets discrets.

Voivenel joue en équipe première puis devient capitaine de l'équipe seconde pendant ses années d'internat. Il deviendra plus tard, en 1908, un des représentants du "Stade" au niveau régional et surtout sera le reporter attitré du "Midi Olympique". Nous y revien-

drons ultérieurement. Signalons seulement que le rugby lui apporte déjà une notoriété dans le milieu sportif toulousain. Cependant, si le rugby est une passion, Voivenel n'en délaisse pas pour autant ses études de médecine.....

Externe et Interne des hôpitaux

Dés son retour sur Toulouse après son service militaire, Paul Voivenel s'inscrit au Concours de l'Externat. Il y est reçu second dès sa première présentation en Juin 1903.

L'Externat

Les stages hospitaliers duraient six mois. Les services accueillant les étudiants, internes et externes étaient appelés des "cliniques" et avaient chacun à leur tête un professeur chef de service. Ils étaient répartis entre l'Hôtel Dieu et l'Hospice de La Grave - qui avait bénéficié de nombreux aménagements après la création de la Faculté, ceci mettant un terme à sa réputation d'insalubrité, à sa traditionnelle image d'hôpital des miséreux et des indigents: 2 cliniques médicales de chacune 60 lits, 2 cliniques chirurgicales de chacune 60 lits, une clinique obstétricale de 20 lits, une clinique spéciale d'ophtalmologie de 12 lits, une clinique spéciale des maladies cutanées et syphilitiques de 40 lits et une clinique spéciale de maladies des enfants de 30 lits.

Ci dessous un récapitulatif des lieux de stages proposés dans les années 1900-1905:

Hôtel Dieu :	Clinique médicale du Pr Mossé
	Clinique médicale du Pr Caubet
	Clinique chirurgicale du Pr Étienne Cestan
	Clinique chirurgicale du Pr Jeannel
	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques du Pr
Audry	
	Clinique ophtalmologique du Pr Frenkel
	Clinique des enfants du Pr Bassal
Hospice de La Grave:	Service des idiots et des épileptiques du Pr Basset
du Pr Dupin	Service des vieillards et des infirmes du Pr Morel et
	Service des vénériens du Pr Tapie
	Clinique obstétricale (1)
	Clinique des maladies mentales du Pr Remond (2)

Pour (1), installation après travaux de 1893, la maternité étant auparavant située à l'Hôtel Dieu.

Pour (2), création en 1896.

Paul Voivenel intègre en premier semestre la clinique médicale du Professeur Caubet, doyen de la Faculté, puis la clinique ophtalmologique du Professeur Frenkel. C'est un étudiant ambitieux et un travailleur acharné. Au cours de l'année 1903-1904, il multiplie ses activités et ses présentations à divers prix et concours. Il faut bien dire que sa situation financière l'y oblige: il est marié et les maigres revenus de couturière de Marie Louise ne suffisent pas à assurer le quotidien du jeune couple.

Conciliant désir pédagogique et source de revenus, il ouvre dès 1903 une conférence de préparation à l'Externat. Élève brillant, il reçoit la même année une véritable avalanche de prix: le prix Bascou-Lhuillier (prix de 2000 Francs décerné chaque année à un élève de troisième année "*laborieux, méritant et sans fortune*"), le prix Jesse (prix annuel de 600 Francs récompensant l'étudiant le plus méritant), le premier prix de Travaux Pratiques et le Prix du Concours de Fin de Troisième Année.

Le travail effectué sur archives nous permet d'avoir une idée encore plus juste de l'âpreté et de la détermination de l'étudiant. Pour l'attribution de ce dernier prix, deux candidats sont en lice. L'épreuve écrite et orale n'ont pas réussi à les départager. Chose inhabituelle et rarissime, les deux protagonistes demandent eux mêmes au Jury une troisième épreuve non prévue pour se voir attribuer le Prix (6).

L'énergie, l'ambition et la capacité de travail de Voivenel peuvent paraître sans limites puisque, tout en passant ces divers prix, il n'en oublie pas moins le plus important: la préparation de l'Internat.

Il est reçu second dès sa première présentation au Concours en Octobre 1904.

L'Internat: un attrait évident pour la chirurgie

Comme interne, Voivenel effectue trois stages successifs dans le service du Docteur Basset, à l'Hospice de La Grave, service regroupant le pavillon des "vieillards et infirmes" et le pavillon des "idiots et épileptiques". Le choix peut paraître paradoxal puisque, bien classé, il aurait pu choisir les services plus prestigieux de l'Hôtel-Dieu. Mais peut-être s'explique-t-il par la présence du Professeur Rispal. A ses côtés, l'étudiant passionné de physiologie s'initie à la chirurgie et assiste le maître dans ses séances de dissection au laboratoire d'anatomie pathologique et d'histologie. Ces travaux font l'objet des premières publications dès 1904 dans la Revue *Toulouse Médical* (19).

Voivenel semble se destiner à la chirurgie. Il passe en fin d'année le concours d'adjuvat d'anatomie. La fonction d'aide d'anatomie, d'un traitement annuel de 1200 Francs, consiste à préparer les cours des professeurs agrégés et à seconder le chef de travaux dans la préparation soigneuse des pièces. Un an après, en 1905, il est nommé moniteur de médecine opératoire sous la direction du Pr Bauby et est membre de la Société Anatomico-Clinique. C'est tout naturellement que, pour son quatrième semestre d'internat, il choisit la clinique chirurgicale du Pr Étienne Cestan, à l'Hôtel-Dieu, "*se croyant une vocation de chirurgien et se sentant agréé comme futur chef de clinique*".

Cependant, après ce stage, Voivenel s'oriente curieusement vers la clinique des maladies mentales du Pr Rémond et en 1907, au cours de sa dernière année d'Internat, oscille entre les services de chirurgie et le service des maladies mentales.

C'est finalement à la clinique des maladies mentales qu'il prend un poste de chef de clinique, en 1908, après avoir passé sa thèse. Il a alors 28 ans.

Une orientation inattendue vers les maladies mentales

Ainsi , au vu des différents choix , il semble que Voivenel aie beaucoup hésité entre la chirurgie et la neuropsychiatrie .

La chirurgie semble être sa vocation première. Outre ses fonctions de moniteur de médecine opératoire, il s'implique beaucoup auprès de son maître le Professeur Étienne Cestan , faisant fonction d'aide ou d'anesthésiste pour sa clientèle privée. Entre 1906 et 1907 , il multiplie les publications sur des sujets médico-chirurgicaux : pas moins de 18 paraissant pour la plupart dans le "*Toulouse médical* ", souvent en collaboration avec un certain Docteur Grimoud. Il ouvre également des conférences de préparation à l'Internat où il enseigne la chirurgie et l'obstétrique.

Dans cette débauche d'énergie et de travaux en tout genre, l'orientation vers les maladies mentales ne nous en apparaît que plus paradoxale. Mauvais hasard dans la distribution des postes de chef de clinique pour ce jeune homme ambitieux? Curiosité personnelle? Influence de son oncle le docteur Liautaud intéressé par le sujet?

Voivenel, dans son recueil de souvenirs "*La Courbe* ", nous livre son explication sous le couvert de son "double", le Docteur Campa . Il s'agit de tout un chapitre ayant pour titre "*L'obsession . L'acceptation* ". Au cours d'un remplacement dans les Alpes de Haute Provence chez son oncle, Voivenel contracte la fièvre typhoïde. Après une convalescence de quelques semaines, il reprend ses activités intensives d'Interne en chirurgie chez le Professeur Étienne Cestan . Mais..."*une découverte angoissante , goutte d'absinthe dans l'eau claire , tomba sur son bonheur et le troubla. L'abus des lectures avait fatigué ses yeux. Sur le champ du microscope, au laboratoire, et au dehors par temps gris, des mouches volantes offusquèrent sa vision (p 76)....Le surmenage aggrava ce choc émotionnel. Un étudiant en médecine imaginatif et nerveux ressent fréquemment les symptômes des maladies qu'il observe et se croit successivement atteint de plusieurs affections....*

Le défilé funèbre de la pathologie oculaire commença . Tous les spécialistes de Toulouse y passèrent . En vain lui répétait-on : votre fond d'oeil est normal, vous avez un léger strabisme de myope , aucune inquiétude ... Oscillant de la consultation rassurante des oculistes à ses propres pronostics, dans les remontées et les rechutes, l'autoconduction mentale perdait le volant et son activité s'entravait dans des phobies de plus en plus puériles. Personne ne s'apercevait de son drame. L'interne devenait en même temps plus sauvage à l'égard de ses camarades. Et comme son Moi d'écorché, d'énervé, risquait de lui infliger des réactions exagérées, l'armure de bourruisme s'épaississait sous le bouclier d'une ironie parfois cruelle ... L'anxiété se libérait dans des cahiers somptueux, au papier pur fil, hollandaise ou même japon, reliés en marocain janséniste, aux titres amoureuxment choisis ... et qui régulièrement, vers la cinquantième page, étaient rageusement déchirés tandis qu'un bistouri mutilateur sectionnait le titre ridicule. Hélas ! Hélas ! La déception n'en devenait que plus catastrophique. Les phobies s'ajoutaient aux obsessions et le polypier maudit proliférait: peur des microbes, lavage prolongé des mains; et , par deux fois, la nuit de garde, coup de téléphone au chirurgien de service pour une opération normale et facile ...

Toujours droit dehors, toujours à la fois flegmatique et maussade, le complexe d'infériorité enfonçait ses racines dans sa personnalité. Il souffrait, il oscillait, il tenait toujours, mais la lutte changea de forme: l'idée de l'Acceptation apparaissait , une idée biblique de Job ..

Il acceptait sans réserve . Ainsi , se résignant au pire , il ne pouvait lui arriver que le moindre ... Dès ce moment , il ne pourchassa plus les mouches volantes . L'aveugle consenti continuerait à travailler ; l'aveugle trouverait une place adéquate... Le microphobique cessa de se laver les mains et, par bravade, portait à ses lèvres des doigts qui avaient touché des billets de banque crasseux ... Les obsessions, certes , mouillaient encore son front, mais parce qu'elles n'étaient plus " intellectualisées ", le combattant ne s'enlisait plus dans les polders de la discussion . L'interne avait trouvé pour lui la thérapeutique qu'il appliquera à ses malades intelligents: la thérapeutique de la " capitulation sthénique " . Il avait gardé la Seigneurie de lui même . La névrose montrera souvent son mufler aux barreaux de la cage où elle était enfermée . Il lui paiera quelquefois le tribut comme au percepteur l'impôt ... Ainsi , peu à peu , l'attitude créa le sentiment . La façade raffermie paraissait plus hostile , protégeant un autisme rameuté . Les imbéciles ,

les indifférents ou les envieux ne voyaient que l'extérieur . Campa se réservait le double plaisir d'être compris par les uns et de choquer les autres ... " .

Dans cette autobiographie romancée, Voivenel nous expose son expérience de troubles anxieux et phobiques et nous explique ainsi son attrait pour les maladies mentales. Sa tentative de compréhension des symptômes et le traitement qu'il leur applique -"la capitulation sthénique"- semble augurer de ses intérêts futurs: intérêt pour les troubles anxieux et les états de stress, intérêt pour la psychopathologie littéraire lui même ayant trouvé dans l'écriture un moyen de s'arracher à ses "phobies". Ainsi , nous pourrions trouver ici les prémices de ses écrits ultérieurs .

Quoiqu'il en soit, son orientation vers les maladies mentales reste obscure. Interprétation romancée? Réalité? Un élément mérite d'être signalé, que nous avons trouvé au cours de nos recherches sur archives: c'est une publication curieuse faite par Voivenel en collaboration avec le Professeur Rémond et parue dans la revue "Médecine moderne" en Avril 1910 . Elle s' intitule "Mouches volantes physiologiques et obsessions". L'obsession est définie comme un symptôme apparaissant le plus souvent chez des sujets neurasthéniques : "*Le substratum de l'obsession est ici l'épuisement nerveux apparaissant souvent chez un surmené intellectuel , ce surmenage étant favorisé par toutes les variétés d'émotions dépressives telles que déceptions , chagrins intimes, pertes d'argent, et surtout par hérédité nerveuse.... Le neurasthénique présente plus que tout autre de l'anxiété , des phobies , des idées fixes et des obsessions Les obsessions sont ici presque toujours de nature hypochondriaque Les phénomènes visuels sont parmi les plus souvent incriminés et parmi eux l'apparition dans le champ de la vue des mouches volantes dites physiologiques ... "*

Le texte s'applique à démontrer que la cause ne relève pas d'une lésion organique comme on l'a souvent dit mais d'un phénomène "cérébral" : en est pour preuve le "*succès de la psychothérapie et du traitement nerveux "* sur deux patients : une jeune femme et ... un jeune étudiant en médecine surmené ... qui ressemble fort à Voivenel lui même ... (Cf annexe 1) .

Mais le plus important dans le passage que nous venons de citer, c'est que l'auteur nous livre peut-être un peu de lui-même ce qui est somme toute assez rare: une "façade" bourrue de provocateur sous laquelle se profile "l'anxieux" en proie à ses doutes , hésitations et à son "complexe d'infériorité".

Cette "double personnalité" fait partir intégrante du personnage Voivenel, séparant l'homme public et l'homme privé. Il fut d'ailleurs autant adulé par certains que décrié par d'autres . Tout ce que l'on peut dire - et nous y reviendrons - c'est qu'il ne laissait personne indifférent ...

La clinique des maladies mentales à l'Hospice de La Grave

Petit historique de la psychiatrie hospitalière toulousaine

Si depuis le XVI^e siècle, l'Hospice de La Grave (alors appelé Hôpital Saint Sébastien ou "Hôpital de la Peste") accueillait les "*mendiants, insensés, idiots et épileptiques "*, la loi de 1838 va venir bousculer cette tradition vieille de plus de quatre siècles, chaque département devant se doter "*d'un établissement public spécialement destiné à recevoir et à soigner les aliénés "*. L'Asile de Braqueville ouvre ses portes le 1er Juillet 1858, le médecin directeur étant Gérard Marchant. En 1909, Maurice Dide lui succédera à la tête de cette institution qui en 1927 ne compte pas moins de 1200 malades (11).

L'hospice de La Grave se trouve dépossédé de son "quartier des aliénés", de quelques 400 malades hommes et femmes qui sont transférés à Braqueville (10). Cependant, il va retrouver une partie de ses prérogatives trente ans plus tard, lors de la création de la Faculté et de la réforme des cliniques. Une lettre ministérielle du 30 Octobre 1890 décide "*de la création d'une clinique annexe affectée aux maladies mentales, constituée d'un service d'observation à l'Hospice de La Grave*". Le projet est l'objet de nombreuses discussions, personne ne souhaitant le retour des aliénés dans l'enceinte de l'hôpital. Le conseil d'administration arrête cependant le décret d'installation de la clinique des maladies mentales en Janvier 1893 (Cf annexe 2). En voici la délibération: "*...Monsieur le Professeur Remond, préposé à ce service, demande qu'il soit mis à sa disposition 28 lits alors que les prévisions de l'administration hospitalière ne parlaient que de 16 lits. Rien n'avait été spécifié quant au nombre de lits à fournir pour ce service dans la lettre en date du 30 Octobre 1890 par laquelle Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique avait arrêté l'organisation des cliniques. Après discussion, on s'arrêtera sur 20 lits à disposition avec ceux du personnel soignant.*".

Le Professeur Rémond est originaire de Metz. Après des études de médecine à Nancy puis à Paris, il est nommé le 1er Novembre 1892 agrégé pour neuf ans à Toulouse dans la section de pathologie interne et médecine légale. Dans l'attente d'un poste dans les cliniques réputées de la Faculté, les cliniques médicales, il accepte de s'occuper des maladies mentales et d'organiser le futur service. Pendant les trois ans que durent les travaux, il est chargé de cours à la Faculté puis est nommé professeur chef de service lors de l'ouverture officielle de la clinique en Avril 1896. Le poste de chef de clinique est créé en Novembre 1896 et occupé par le Docteur Americ (6).

Succéderont à Rémond le Pr Raymond Cestan avant la guerre, en Novembre 1913 (Rémond étant nommé professeur de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu), la clinique devenant la clinique des maladies mentales et nerveuses en 1919 puis le Pr Riser en 1929, la clinique changeant de nouveau de nom pour devenir le Service de Neurologie et de Psychiatrie dans les années 1940. Les années 1970 verront la séparation définitive entre les services de Neurologie et de Psychiatrie. En 1977 le Service de Psychiatrie déménage pour l'Hôpital de Purpan-Casselardit.

Le service du Professeur Rémond

La clinique des maladies mentales est située tout au fond de La Grave, côté rue Récluse (Pour donner une idée, dans le secteur correspondant actuellement à l'internat et aux pavillons dénommés Pinel et Jean de Veyer).

L'ensemble sud de l'Hôpital de La Grave regroupe les services des "vieillards", des "idiots et épileptiques" et celui des "filles soumises" (prostituées amenées par la Police pour observation et surveillées vingt quatre heures sur vingt quatre). Il est limité par un mur-enceinte qui le sépare des bâtiments de la maternité. Écoutons la description qu'en fait le Docteur Barbot dans ses "Chroniques des Hôpitaux de Toulouse": "*Vu des maisons avoisinantes, se développe un vaste réseau de constructions, quadrilatère irrégulier, divisé par d'épaisses cloisons encadrant de spacieuses cours, prolongé par des annexes, jetées au hasard semble-t-il, dans les jardins qui l'entourent. La population de tout un village vit à l'abri de ces murailles que paraît menacer éternellement l'obsédante silhouette du dôme légendaire. Nous ne pénétrons pas aujourd'hui à l'intérieur de cette masse de bâtiments où le soleil se hasarde rarement et où, sous les voûtes silencieuses, le passant ne frôle que des malheureux au terme de leur chemin....*" (7).

Pour accéder à ces services, il faut passer par la seule ouverture prévue, la "poterne", sorte de petite tour -encore visible de nos jours- qui est gardée de 9 heures du matin à six heures du soir par un vieillard valide qui contrôle entrées et sorties.

Passée la poterne, à gauche se trouvent les services des vieillards, des "idiots" et celui des "filles soumises".

À droite se trouve la clinique des maladies mentales. Elle comprend 20 lits avec des quartiers séparés d'hommes et de femmes, chacun avec cour et réfectoire distincts, des chambres d'isolement, un service balnéaire et hydrothérapique spécial. Ces deux services sont fermés et les cours exigües où peuvent se promener les malades sont limitées par de hauts murs et des portails. Le rez de chaussée du bâtiment est occupé par le laboratoire et les bureaux du chef de service et de son chef de clinique. Le laboratoire est le lieu où s'effectuent les examens biologiques courants: analyses d'urine, tests de la syphilis, mais surtout les études anatomopathologiques et autopsies qui donnent lieu à des publications dans les revues cotées que sont déjà les Annales Médico-Psychologiques ou l'Encéphale.

La clinique des maladies mentales s'organise donc autour du chef de service et de son chef de clinique. Le reste du personnel soignant est constitué par les soeurs de Saint Vincent de Paul dont la dirigeante est une certaine soeur Agnès. Elles sont chargées des soins des malades et sont secondées pour le "gardiennage" par quelques hommes musclés.

La durée d'hospitalisation dans ce "*service d'observation pour les individus suspects*" est au maximum de quarante jours. Un séjour plus long oblige au transfert sur l'Asile de Braqueville. Les malades sont hétéroclites comme nous le relate Voivenel dans ses souvenirs: "*On y reçoit en observation des sujets, le plus souvent dirigés vers l'asile, parfois sauvés de l'internement grâce à des soins dont la durée légale est de quarante jours. Ce sauvetage lui confère son utilité sociale. Des délirants aigus, des malheureux contractés, tordus ou affaiblis sur leurs douloureuses idées de culpabilité ou d'indignité, des confus perdus dans des brouillards de leurs intoxications ou de leurs infections passagères, sortent convenablement et reprennent leur activité après le repos nécessaire...*" (La Courbe p86).

Les premiers contacts de Voivenel avec la pathologie mentale: des concepts en pleine évolution

En 1907, lorsque Voivenel fait ses premiers pas "aux mentaux", la psychiatrie et la neurologie sont en pleine révolution: théories neurophysiologiques et neuro-anatomiques (découvertes de Broca, Wernicke, Babinski ou Pavlov), naissance de la psychologie et de la psychopathologie développées par des philosophes de formation* (Ribot, Janet, Jaspers), essor de la psycho-analyse du Dr Freud, courant classificatoire et nosographique allemand** (Kraepelin) etc.....

Le Professeur Rémond, issu de la pathologie interne, est surtout intéressé par la théorie neuro-anatomique. La mode est aux dissections et aux coupes d'encéphale pour rechercher les lésions susceptibles d'expliquer les troubles mentaux. Si des discussions passionnées existent sur les nouvelles tendances nosographiques (la "folie circulaire" et la "démence précoce"), l'intérêt se porte avant tout sur la fameuse paralysie générale dont on vient de découvrir l'agent pathogène -le tréponème pâle- et le moyen de dépistage -le sérodiagnostic de Wasserman (16).

Rémond règne sans partage. Les visites ou les consultations donnent lieu à de véritables leçons à la Charcot. Voivenel admire beaucoup "*cet homme qui tient de Zeus et de Bacchus. Le rayonnement de son intelligence et de son hédonisme crée en lui un "olympisme" rendu étonnant par le nombre des défauts physiques qui disparaissent dans cet effet d'ensemble. Cet homme lourd, aux jambes courtes, aux cuisses énormes, au ventre d'obèse, aux yeux bigles, aux cheveux blonds clairsemés au dessus d'un front large et bombé, possède quelque chose de supérieurement dionysiaque et, quand il cause en caressant de sa main succulente une barbe rousse à la Scaliger, il évoque un humaniste de la Renaissance...*" (La Courbe p90). Mais il préfère l'approche clinique

plus fine et plus discrète de son chef de clinique Lagriffe qu'il accompagne dans ses dissections et ses recherches neuro-anatomiques.

Lors de son premier semestre aux "mentaux", les publications de Voivenel restent très médicales. Ses articles, qui paraissaient dans les Annales Médico-Psychologiques ou dans le Progrès Médical, sont dans la droite ligne des préoccupations du Professeur Rémond, persuadé de l'existence d'une "cérébrie" dans l'aliénation, d'une lésion encore méconnue de l'encéphale faisant admettre le recours à un traitement médicamenteux identique à celui des maladies somatiques. N'a-t-on pas découvert les centres du langage dont les altérations sont responsables de l'aphasie (Broca, Wernicke), la systématisation des faisceaux de la moelle et leur rapport avec certaines paralysies (Duchenne)? Babinski (1896) n'a-t-il pas prouvé la lésion de ces mêmes faisceaux par le signe qui porte son nom? N'a-t-on pas mis en évidence des lésions cérébrales dans la syphilis et une "insuffisance cellulaire" dans la plupart des maladies mentales?

Malgré ces orientations très neuro-anatomiques, Voivenel marque, dès le second semestre, des préoccupations quelques peu différentes. De par son attirance pour toujours pour la philosophie, il explore les nouveaux horizons de la "psychologie" dans les ouvrages de Janet et de Ribot. Mais ce qui le passionne sont les études de plus en plus nombreuses qui paraissent sur la psychopathologie littéraire: la paralysie générale de Nietzsche, l'épilepsie de Flaubert ou de Dostoïevski, les tendances toxicomaniaques de Verlaine ou Baudelaire viennent alimenter les débats sur le génie-névrosé, le génie-dégénéré.

Voivenel remarque aussi les études un peu différentes du Professeur Régis de Bordeaux qui s'intéresse à l'art ou à la poésie chez les "fous". En fin d'internat, il publie déjà un article sur "*l'hérédité mentale en psychiatrie*" et surtout une étude sur "*La folie de Guy de Maupassant*" (20).

Le sujet de sa thèse semble tout trouvé: le problème de l'inspiration dans la création littéraire et ses liens potentiels avec la pathologie mentale. Le Professeur Rémond, fin lettré et qui fréquente les salons et milieux intellectuels toulousains, en accepte l'idée pour son futur chef de clinique. En effet, Voivenel doit prendre la succession de Rougean aux maladies mentales dès que ce dernier aura obtenu le "concours des Asiles".

Notes:

* La psychopathologie, en tant que branche autonome de la psychiatrie va naître à cette époque avec Ribot en France et Jaspers en Allemagne. Ribot est considéré comme " le père de la psychologie scientifique française ". Philosophe de formation, il s'était progressivement orienté vers ce qui était alors une branche de la philosophie, la psychologie et il se fixa pour but de la constituer en science indépendante.

Pierre Janet était lui aussi philosophe de formation et pour son Doctorat es lettres avait choisi comme sujet la psychologie de l'hypnose. Après sa thèse sur " L'automatisme psychologique " et malgré la mort de Charcot, il commence à élaborer sa théorie psychopathologique des névroses et est chargé de l'enseignement de la psychologie à la Sorbonne avant de succéder en 1902 à Théodule Ribot comme professeur de psychologie expérimentale.

** La psychiatrie Kraepelinienne s'imposa progressivement mais se heurta à de très fortes résistances et notamment à l'hostilité de l'École française, reprochant à Kraepelin son empirisme basé sur l'argument évolutif et son absence de concept théorique de cette classification.

LA THESE: "LITTÉRATURE ET FOLIE" (1908)

Une thèse rédigée en trois mois...

Lors de ces deux semestres à la clinique des maladies mentales, Voivenel s'est familiarisé avec tous les types de pathologie. Son intérêt médical et son penchant pour la matière philosophique vont se réunir dans l'étude qu'il veut mener pour sa thèse: une étude sur la psychopathologie littéraire. Passionné par le sujet, il s'est depuis longtemps constitué une importante bibliothèque. Il a réuni nombre de biographies d'auteurs et beaucoup de livres d'horizons très divers parus sur ce thème. Il entretient également des relations épistolaires suivies avec le Professeur Régis de Bordeaux qui, depuis quelques années, s'intéresse au problème de la créativité chez les aliénés.

Si l'idée est née très tôt dans l'esprit de Voivenel, les événements vont l'obliger à précipiter les choses. En effet, contre toute attente, Rougean, le chef de clinique de Rémond, est reçu dès sa première présentation au concours des Asiles. Le poste laissé vacant doit être mis au concours en Février 1908. Il ne reste donc que trois mois pour écrire la thèse.....

"La thèse? Une formalité: quelques cinquante pages sur "littérature et folie". Et je m'y attelais, sans maillot, dans cette course handicap. Zut! J'avais tellement lu. Des flancs de la soute la cargaison sortait, blé et charançons à la fois. Tant pis! J'écrivis, j'écrivis, ça pressait. Avec l'aide de ma femme, de mes élèves Camille Soula, Ducuing, Fontaine, on accomplit la performance. Heureusement, j'étais solide. J'écrivis, j'écrivis, j'y passais des nuits. Je jetais les feuillets à terre. Autour de moi, on ramassait, on relisait, on portait chez Lion (l'imprimeur). Et on arriva au poteau à temps. Mais les quelques cinquante pages prévues étaient devenues plus de quatre cents...."

La soutenance a lieu en Janvier 1908 et chose inhabituelle, dans le Grand Amphithéâtre de la Faculté des Allées Jules Guesde. Le public est venu nombreux car Voivenel commence à se faire un nom dans le milieu estudiantin par ses conférences d'internat et d'externat mais aussi -et surtout- par le rugby.

Alors que les thèses de l'époque sont peu consistantes et tiennent en général en quelques quarante pages, celle de Voivenel apparaît comme un véritable "pavé" de près de 560 pages.

Le jury est composé des Professeurs Rémond (Président), Étienne Cestan, Dalous et Morrel. Le titre de la thèse est "*Littérature et folie*" suivi du sous titre "*Étude psychopathologique du génie littéraire*". Fait amusant à signaler, sur le premier tirage, une erreur du typographe nous fait lire "*Étude anatomopathologique du génie littéraire*"!!!!

Sur la première page figure la devise de Voivenel qui deviendra plus tard son ex-libris: "*Ad Majorem Vitae Gloriam*" et sur la deuxième page, une unique dédicace "*A ma compagne*". Suivent les remerciements pour ses maîtres de la Faculté particulièrement pour le Professeur Audry, chargé de la clinique des maladies syphilitiques et pour le Professeur Régis. Enfin, un petit mot pour ses amis Soula, Sicre et Monestié.

Avant de nous pencher sur le contenu, laissons le soin à Voivenel de nous relater la soutenance: "*La soutenance eut lieu au grand amphithéâtre, chose jusqu'alors - peut-être depuis - unique pour une thèse. L'intérêt d'un sujet qui débordait le cadre de la médecine, avaient attiré en foule les étudiants toutes les Facultés et, anormalement, un public de profanes. Le jeune agrégé Dalous, aux prunelles ironiques, si magnifiquement bleues, esprit cultivé, demandait des explications sur la signification de certaines poésies symbolistes, s'excusait avec humour de douter des critères qui attribuaient des "photismes"*

précis aux consonnes et aux voyelles, et insistait pour qu'on lui expliquât le charme de "Rose au coeur violet, fleur de Sainte Gudule..." . Le Professeur Morel se contenta de couvrir de fleurs l'élève qu'il avait soigné. Rémond, président, fit, tout en nuance, une conférence de grande tenue dans laquelle, détachant les idées directrices de la thèse, il les sertissait avec un art d'orfèvre. Tout cela dura deux heures. " (La Courbe p120).

"*Littérature et Folie* " obtient la Médaille d'Or. L'intérêt semble tel que l'éditeur parisien Félix Alcan, responsable de la célèbre "Bibliothèque de philosophie contemporaine" accepte de l'éditer et de la diffuser.

Un sujet qui fait beaucoup écrire...

Cette thèse, dense en volume et qualité, se veut d'explorer l'inspiration littéraire et les rapports pouvant exister entre littérature et folie. Pour cela, Voivenel fait appel à des sources aussi diverses que la neuro-anatomie, la psychologie et la philosophie qu'il essaie de faire cohabiter de façon parfois un peu désordonnée et péremptoire.

"*Littérature et folie* " apparaît ainsi comme une somme de tout ce qui a été écrit sur un sujet qui, au début du siècle, intéresse beaucoup les médecins, les aliénistes, les psychologues, les philosophes, mais aussi tout un milieu littéraire.

Les médecins découvrent à la fois "l'art chez les fous" et la folie chez nombre de littérateurs. La pathologie mentale foisonne dans les deux courants récents que sont l'École Romantique et surtout l'École Symboliste qui étonne par son écriture aux tournures alambiquées et absconses.

Les "aliénistes" et "neurologistes" publient des observations cliniques détaillées sur tel ou tel écrivain et y vont de leur explication: théorie des "localisations cérébrales" pour les uns, théorie de la "dégénérescence" pour les autres, alimentée par le livre de Lombroso (1889) "L'Homme de génie" et par ses études sur les "dégénérés littéraires". Philosophes et psychologues, quant à eux, tentent de comprendre le fonctionnement, les mécanismes de la pensée, du langage.

Souvent, les deux tendances se mêlent. Ce sont ces mêmes médecins qui font paraître leurs réflexions ou leurs approches psycho-pathologiques dans des revues philosophiques ou aux éditions Alcan. C'est "*Le langage intérieur et les paraphrasies*" de Saint Paul (1904), "*Le langage intérieur*" de Gilbert Ballet (1888). C'est encore Édouard Toulouse qui, dans sa thèse "*Études médico-psychologiques sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la Névropathie* " étudie le cas de Zola (42); Cabanès qui écrit sur la folie circulaire d'Auguste Comte ou la dipsomanie d'Alfred de Musset (26); l'école du Professeur Lacassagne de Lyon qui effectue des études médicopsychologiques de Poe ou Dostoïevski (34) (36). L'école toulousaine n'est pas en reste puisqu'entre 1906 et 1907, plusieurs thèses sont consacrées à la psychopathologie littéraire (27) (31).

Une perspective un peu différente est explorée par Régis qui s'intéresse à la production littéraire ou poétique des aliénés: ses articles, "*La poésie dans les maladies mentales* " ou "*Poésie et paralysie générale* ", paraissent dans la toute nouvelle revue créée en 1906, L'Encéphale (38).

Mais les études sur le rapport entre littérature et folie sont loin d'être l'apanage des seuls médecins. C'est aussi tout le courant littéraire symboliste qui essaie d'élaborer ses propres réponses. C'est Rémy de Gourmont qui écrit sur " La création subconsciente " ou Marcel Réja " L'art chez les Fous " aux Éditions du Mercure de France. Il va sans dire que ses idées sont fortement critiquées par le groupe littéraire concurrent, celui des naturalistes: Émile Laurent publie bientôt son livre "*La Poésie décadente devant la Science psychiatrique* " (32).

Le "génie littéraire" est ainsi un enjeu pour les médecins qui essaient d'y intégrer la théorie neuro-anatomique, théorie de l'hérédité et de la dégénérescence; un enjeu pour les psychologues et philosophes qui étudient ce qu'ils appellent le "langage intérieur"; un enjeu pour les milieux littéraires symbolistes qui essaient de faire reconnaître un style nouveau d'écriture.

Nombre d'hypothèses ont déjà été élaborées dans le milieu médical pour faire la part de ce qui revient, dans la création littéraire, au "génie", et à la "névrose": les troubles névropathiques comme cause de la supériorité intellectuelle, (Lombroso), les troubles névropathiques comme conséquence de la supériorité intellectuelle (Reveillée-Parise), une relation indirecte entre les deux par l'existence de conditions communes telles que "disposition d'esprit", "disposition organique", "sensibilité anormale" (Toulouse, Moreau de Tours). Enfin, Grasset, au début du siècle, adopte une position moins tranchée: "*Le génie et la maladie sont des aboutissements parallèles d'une même construction mentale. Le génie est la manifestation d'un tempérament spécial qui, au point de vue psychologique, se caractérise par la supériorité intellectuelle et, au point de vue pathologique, par la prédisposition aux maladies nerveuses. Ces dernières ne sont pas la cause du génie, elles sont, au contraire, un obstacle...*" (29).

La thèse de Voivenel aura donc pour objet de faire la part entre les diverses hypothèses: "*Pour Lombroso, le génie est une névrose. Pour Grasset, au contraire, la névrose est un obstacle au génie. Chacun d'eux a raison. S'il est des cas où la névrose nuit au génie, il en est d'autres où certaines oeuvres remarquables sont dues à une névrose. La névrose, le déséquilibre, sont quelquefois, en effet, indispensables, pour produire une grande oeuvre littéraire...*", dit-il dans son introduction.

"Littérature et folie": des idées novatrices

La trame de cette thèse s'organise autour d'une question centrale: *quelle part revient dans le succès littéraire à la belle santé physique, à l'hérédité et à la dégénérescence, à la folie déclarée?*

La thèse se décompose en huit chapitres: 1°- Anatomie du langage, 2°-Physiologie du langage, 3°- Ressemblances et relations entre littérature et folie, 4°- Les littérateurs malades, 5°- Les malades littérateurs, 6°- Hypertrophie de la sexualité chez les littérateurs, 7°- Associations sensorielles chez les littérateurs, 8°- Races littéraires et malléabilité du cerveau.

Dans les deux premiers, il s'agit d'étudier l'anatomie et la physiologie du langage "*pour saisir la formation des mots et surprendre la création et l'extériorisation de la pensée...*". Le postulat est l'existence de centres spécifiques du langage en connexion étroite avec les centres dits supérieurs de l'intelligence et les centres sensoriels dont l'intégrité est nécessaire à toute production littéraire. Chez l'homme de génie, ces centres sont même hypertrophiés au détriment des autres et Voivenel introduit le terme de "déséquilibre".

Le troisième chapitre est très différent et très loin des préoccupations neuro-anatomiques précédentes. Il traite des relations entre littérature et folie. Voivenel voit des "ressemblances" dans le rôle joué par "l'affectivité" dans la production des oeuvres littéraires et dans les maladies mentales. Une des clés de l'inspiration littéraire semble être une affectivité exacerbée dont l'écrivain se sert pour créer. En ce sens, tout écrivain doit être considéré comme un original voire un anormal, un "déséquilibré".

La frontière tenue qui semble exister entre normalité et folie dans la création littéraire - de par le rôle de l'affectivité- amène les deux chapitres suivants. Dans une perspective nosographique, Voivenel essaie de s'appuyer sur la classification de Rémond (Polioencéphalites: mélancolie, manie, délires aigus et mêmes névroses constitutionnelles: hystérie, neurasthénie, folie des dégénérés, qui traduisent un état d'insuffisance de la cellule cérébrale; Leuco-encéphalites: délires chroniques systématisés, qui traduisent une lésion

de la substance blanche; Encéphalites diffuses par atteinte globale dont le meilleur exemple est celui de la paralysie générale) pour montrer les liens existant entre production littéraire et état psycho-pathologique.

Le chapitre IV s'intéresse aux malades littérateurs, le chapitre V aux littérateurs malades. Une grande part est donnée à ce que nous appellerions aujourd'hui les troubles de l'humeur: dépression et "états d'exaltations".

Revenant à la théorie neuro-anatomique, les sixième et septième chapitres s'occupent de démontrer "l'hypertrophie des centres du langage et des centres sensoriels" par l'existence "d'associations": fréquence des "anomalies de l'instinct génital" chez les écrivains (les "pervers génitaux") par association du centre des idées génitales à celui du langage, fréquence des associations sensorielles avec l'étude de phénomènes tels que l'audition colorée, de la vision colorée "*suffisamment développée pour avoir crée une toute nouvelle école littéraire*". Ces associations ainsi favorisées donnent accès au "subconscient", moteur de la création par excellence.

Le chapitre VIII s'occupe de démontrer la malléabilité du cerveau et la différence de style entre les races.

La conclusion est que, chez l'écrivain, il existe un "*déséquilibre cérébral dû à l'extrême développement de la zone du langage et de la région pré-frontale. Le génie littéraire, caractérisé par l'exagération anatomique et fonctionnelle du centre le plus noble est une progénérescence*".

Dans cette thèse, Voivenel tient donc à combattre l'idée la plus communément répandue de la "dégénérescence" et du "génie-névrose" en la remplaçant par celle d'une "progénérescence" c'est à dire une évolution dans le sens d'un progrès, vers une perfection intellectuelle. Il le fait en utilisant deux grands thèmes, très différents. Si dans une première partie est développée la notion de "progénérescence" et de "déséquilibre" organique par l'hypertrophie des centres du langage, il se départit de cette approche pour s'intéresser aux émotions, sensations, ce qu'il appelle "l'affectivité". Il montre que l'écrivain présente une "progénérescence" ou un "déséquilibre" affectif par l'exacerbation des émotions, le recours au "subconscient" ce qui le rapproche de la maladie mentale.

Témoin de son temps, Voivenel ne peut se départir de ces deux approches, organique et psychologique. Leur superposition donne à cette thèse à la fois sa richesse et son aspect désordonné.

La critique de la "dégénérescence": création du concept de "progénérescence" organique

Dès la première page de l'introduction, Voivenel s'insurge contre le livre de Max Nordau, "*Dégénérescence*" qui tend à prouver que le génie est une forme de folie (35). Dans cet ouvrage, Pascal, Rousseau, Comte, Baudelaire ou Maupassant se trouvent affublés du qualificatif de "*dégénérés littéraires*". "*Quelle angoisse!* écrit Voivenel, *nous sommes commandés, éduqués, séduits par des fous! Le génie est une névrose. Le criminel né de Lombroso se dresse à côté du dégénéré littéraire...*".

Lombroso, dans "L'Homme de génie" paru en 1877, développe la notion du génie-névrose dans l'image emblématique de l'épileptique Dostoewski. Le "morbus sacer", dégénérescence s'il en est, devient une des causes essentielles du génie. En ce début du XX^e siècle, la doctrine de la "dégénérescence" élaborée par Morel, reprise par Magnan dans la notion de "predisposition" et de "déséquilibre" connaît encore une grande vogue auprès des aliénistes. Et il est assez courant de considérer les littérateurs contemporains comme des "dégénérés" c'est à dire des "*individus qui, de près ou de loin, que ce soit physiquement ou intellectuellement ou moralement, s'écartent du type normal de l'humanité*" ou selon la définition de Morel "*atteints d'une déviation malade du type primitif*". On leur adjoint le terme de "*supérieur*" pour désigner la conservation des facultés

intellectuelles et physiques mais l'atteinte prédominante "*du jugement et du sens moral*": impulsivité, excès de violences, d'excentricité (44). Même si cette position est controversée par certains (Grasset), il faut bien dire que les troubles psychopathologiques de beaucoup d'écrivains dits symbolistes sont bien là pour alimenter les débats.....

Les deux premiers chapitres de la thèse s'occupent de démanteler l'idée de "dégénérescence" organique en utilisant les données neuro-anatomiques récentes et la théorie des "localisations cérébrales". Voivenel semble adopter les conclusions du Professeur Grasset, parues dans la Revue de Philosophie en 1907: plusieurs centres cérébraux du langage avec des fonctions sensori-motrices connectés eux mêmes à des centres psychiques supérieurs cortico-frontaux (mémoire, articulation, écriture) et aux centres sensoriels (olfaction, gustation, audition) ou, plus curieux, celui des idées génitales. Ceci est doté d'une importante bibliographie et de nombreux schémas.

La "Physiologie du langage". Première étape de la création littéraire: adapter le mot à l'idée, nécessité de l'intégrité des centres du langage et des centres dits supérieurs

Si Voivenel s'intéresse à l'anatomie et à la physiologie du langage, c'est pour essayer de comprendre le cheminement de la pensée, les mécanismes de transformation de l'idée en mot. Ceci est discuté à partir de ces notions neuro-anatomiques et de notions beaucoup plus philosophiques qu'il essaie de se faire recouper tant bien que mal... En voici l'introduction: "*le langage se compose d'idées et de mots et les aphasies ou troubles du langage sont définies soit par l'impossibilité d'adapter l'idée au mot (aphasie de réception) ou le mot à l'idée (aphasie d'expression). L'union des deux est si intime que les philosophes se sont longuement évertués à savoir si l'idée crée le mot ou si le mot déclenche l'idée... (Ch. II p97). Il s'agit d'étudier la physiologie du langage pour saisir la formation des mots et surprendre la création et l'extériorisation de la pensée*". En s'appuyant sur les données physiologiques, Voivenel tente d'établir un lien entre mot et idée pour authentifier le fondement de toute production littéraire: *l'idée se façonne dans les centres intellectuels supérieurs. Le mot, qui se prononce, s'écrit, s'entend ou se lit, a surtout besoin des centres spéciaux du langage... (p103).... Cependant, le langage n'est pas nécessaire pour penser.... (p 105). L'idée n'est pas entièrement contenue dans le mot. Tout ce qu'on peut dire, c'est que tout mot, s'il veut être compris, doit exprimer une idée... (p107)...*

Et les préoccupations deviennent beaucoup plus philosophiques: *Le langage est d'abord une cause de clarté parce qu'il impose sa forme analytique à la pensée. Le langage est encore une cause de clarté parce qu'il impose à la pensée sa forme synthétique.... (p 107) Le langage facilite le maniement des idées, non en substituant le mot à l'image, car sans image pas de pensée, mais en substituant, dans une certaine mesure, le mot à l'idée, comme par exemple dans les opérations mathématiques, opérations qui seraient impossibles si on ne remplaçait l'idée par la lettre... (p108)*

Ainsi se trouve énoncée la première étape de la création littéraire: adapter le mot à l'idée en cherchant par tâtonnements successifs le mot le plus juste. *En résumé, c'est grâce au mot que les opérations de la pensée sont rapides et que l'on peut se débarrasser d'images parfois encombrantes que l'on retrouve à l'occasion, tracées sur le papier. C'est ainsi qu'un auteur, avant de composer un livre, réfléchit, pense, et comme ses idées sont trop nombreuses pour qu'il les retiennent toutes, s'empresse de les écrire pour les retrouver plus tard et pouvoir les ordonner à sa fantaisie... (p109)*

Le "langage intérieur": le jeu des perceptions et sensations dans l'inspiration littéraire

Cependant, l'idée - qui donne naissance au mot - semble fortement sous la dépendance des "sensations" et des éléments perceptifs. Ces derniers ne peuvent être pris en compte que par référence à des schémas ou à des "images" déjà enregistrées, intégrées par expérience antérieure et mises en mémoire. C'est de cette "*évocation*", de ce "*langage intérieur*" que naît le mot ou la phrase.

Ces perceptions sont variables selon les individus. Elles créent des productions littéraires différentes selon que l'on donne la part belle aux sensations visuelles, auditives, olfactives etc...

Reprenant l'idée de Dejerine qui différencie les individus selon leurs modes de mémorisation en auditifs ou visuels (en faisant référence aux images d'objets), Voivenel adapte cette notion au mode de pensée en introduisant l'hypothèse d'"*image de mots*". Suivant les publications sur le *langage intérieur* de Ballet et Saint Paul, il distingue ainsi des "monodéiques": le verbo auditif qui "*entend en dedans de lui même, intérieurement, mentalement, tous les mots de ses pensées*", le verbo-visuel qui "*lit les mots de ses pensées comme s'ils étaient écrits devant lui*", le verbo-moteur qui "*parle mentalement le mot de ses pensées*", l'auditivo-moteur qui "*s'entend parler mentalement*". Puis des combinaisons sur un mode "dueidétique" avec les auditivo-moteurs (*s'entend parler mentalement*), les visuelo-moteurs (*Je vois les mots et je les prononce mentalement*) et les auditivo-visuels (*Je chuchote et je vois écrit*) (p139). Voivenel conclut à l'indispensable association des centres sensoriels, de mémoire et du langage dans la création littéraire.

L'explication de la création littéraire : l'hypertrophie de certains centres et la notion de "déséquilibre"

La création littéraire n'est donc possible que s'il existe une intégrité des centres du langage, des centres supérieurs et des centres sensoriels et que si ces centres sont connectés entre eux. Ce qui est postulé, c'est que les écrivains ont "*une hypertrophie de ces centres qui peuvent ainsi entrer en contact les uns avec les autres*". On retrouve là toute la théorie fonctionnaliste (un hyperfonctionnement crée une hypertrophie). La "loi des associations" donne ainsi à l'écriture toute sa richesse.

Ce qui est sensé donner consistance à l'exposé est le cas de certains auteurs qui ont pour particularité d'utiliser ce qu'on appelle l'audition colorée, la vision colorée ou le goût auditif, ce que Voivenel appelle pompeusement les "pseudo-esthésies"(Chapitre VII). La théorie de la "progénescence" organique se veut aussi validée par l'existence de "l'hérédité du génie littéraire" (famille d'écrivains étudiées par Robonovitch), par les autopsies qui retrouvent chez les gens intelligents un poids cérébral supérieur et chez les littérateurs une hypertrophie de certaines zones (!!!!) ...

Cet effroyable mélange qui se veut démonstration vise à démanteler le concept de "dégénérescence". Et si cette vision est fortement contestable, elle a au moins le mérite de nous montrer la prégnance de l'explication organiciste en ce début de siècle et de faire une synthèse assez juste et posée des diverses théories qui naissent à cette époque.

Le rôle de "l'affectivité" et des émotions dans la création littéraire

Plus intéressant et moins sujet à caution est l'analyse que fait Voivenel sur le rôle de l'affectivité dans la production littéraire qui constitue trois chapitres mais les trois quarts de la thèse.

Après ces tentatives d'explications neuro-anatomiques et physiologiques, c'est dans une perspective et une problématique toute différente que se situe le troisième chapitre consacré aux "*Ressemblances et relations entre littérature et Folie*".

L'auteur, son humeur et ses émotions.

Le postulat de départ est que le langage est un "travail affectivo-intellectuel". Ce que l'on appelle "l'inspiration" ne peut alors se concevoir sans un état psychique ou affectif particulier, un état de "déséquilibre" émotionnel qui rapproche ainsi génie littéraire et folie: "*Si, comme dans les maladies mentales, en littérature, les états affectifs, les émotions, les sentiments tiennent un très grand rôle - plus grand même que le rôle de l'intelligence et de la raison - il nous sera facile de comprendre que l'anomalie mentale, la folie, ne*

s'oppose pas au talent littéraire, et que ce dernier coïncide souvent avec les mélancolies, les manies. Un auteur gai, un auteur triste expriment leurs sensations. Nous verrons que, sur certains états émotifs particuliers ou sur des réactions sensorielles spéciales se sont créés des écoles littéraires comme le Romantisme, l'École dite Décadente, l'impressionnisme etc... "

Toute production littéraire serait donc dictée par l'état émotionnel ou l'humeur de l'auteur. Les troubles de l'affectivité, essentiellement dépression ou état d'excitation, seraient le moteur de l'oeuvre. L'humeur "hypotonique", dépressive d'un Pascal ou d'un Léopardi donne une coloration pessimiste à leurs écrits. La tristesse morbide des poètes dits Décadents (Rimbaud, Verlaine, *ces fleurs pâlottes et souffreteuses*) donnent à leurs productions "*je ne sais quel parfum exquis et particulier*" et "*leur arrache leurs plus beaux cris*"...L'humeur "hypertonique" d'Hugo ou de Barbier serait responsable des sentiments contrastés de colère, joie, orgueil ou révolte contenus dans leurs écrits. La peur inspire Edgar Poe, Dostoewski ou Guy de Maupassant: *ces peurs, ces phobies, si fréquentes chez les littérateurs, non seulement les rapprochent des fous mais encore montrent le rôle de l'affectivité en littérature.*

L'exacerbation des émotions et des perceptions. "La quête de sensations"

En allant plus loin, Voivenel montre comment ce qu'il appelle "l'affectivité" joue un rôle considérable dans certaines écoles littéraires et en devient une de leurs caractéristiques: le débordement de sensibilité, de désir, de passion de l'École Romantique, la sensibilité "hyperesthésiée et morbide" de l'École Poétique contemporaine (Mallarmé, René Ghil) dont *le mot frappe à la fois et l'intelligence par l'idée qu'il représente et la sensibilité par les impressions sensorielles qui nous donne sa prononciation et sa lecture...*

Tout un chapitre est consacré à l'écriture des "Décadents" où "*la phrase perd son sens pour ne se fier qu'aux sensations et impressions dictées par le rythme ou la sonorité des mots*". C'est aussi là que Voivenel trouve la justification de sa théorie des associations sensorielles avec les phénomènes de "chromesthésie" et d'audition colorée chère aux symbolistes (p218)

A partir de là, si toute création littéraire est tributaire de "l'affectivité", Voivenel émet l'hypothèse d'un "déséquilibre" émotionnel chez les littérateurs, déséquilibre qui les rapproche de la maladie mentale: tristesse des états mélancoliques, excitation des états maniaques où *le monde extérieur est habillé de couleurs plus vives, où tout y devient intéressant, où le malade perçoit un plus grand nombre de sensations et les perçoit mieux qu'à l'état normal. Cette suractivité cérébrale permet souvent aux malades de parler et d'écrire avec une certaine distinction*.

Voivenel montre que l'accès dépressif ou l'accès maniaque entraîne parfois une production artistique et littéraire remarquable qui s'efface lors de la guérison. En extrapolant, il en vient à développer l'idée selon laquelle c'est la recherche de ces états d'excitations, d'affectivité exacerbée, de perte de contact avec la réalité qui explique l'appétence des poètes pour les drogues: l'alcool (Hoffman et Poe), l'opium (Coleridge ou Quincey), le haschisch (Baudelaire). Provoquant un état entre rêve et délire, les toxiques seraient un stimulant de "l'inspiration" par le biais de la production de sensations ou d'émotions anormales, accentuant d'autant plus le "déséquilibre indispensable".

Apparaît alors la notion d'inconscient ou de subconscient à la base même de la création ou de l'inspiration: "*Chez le rêveur aussi bien que chez le poète, l'imagination s'exercera en dehors du contrôle actuel de la raison, avec le relâchement de l'attention, suivant des associations d'idées spontanément transformées en images et d'après les états émotifs et affectifs initiaux et concomitants...* Si la poésie et le rêve ont de tels rapports, le rêve et le délire sont souvent identiques... ". Tout littérateur doit être considéré par certains côtés comme un original, comme un "déséquilibré" puisqu'il travaille sur ses sensations, se sert de son affectivité pour écrire.

Voivenel considère l'imagination, l'association libre comme le fondement même du "génie littéraire". C'est cette capacité imaginative parfois étrange et incompréhensible corrélée à un état de "déséquilibre" qui a pu faire parler de "dégénérés". Voivenel s'insurge contre cette dénomination préférant parler de "déséquilibration avec perturbations de la sensibi-

lité": *"Les dégénérés supérieurs sont avant tout des émotifs: Leur raison ne contrôlant pas leur imagination, ils doutent perpétuellement, sont torturés par des scrupules. Leur mysticisme grisailleux leur fait se poser des questions destinées à rester sans réponse... (p248) Ce sont ceux que Raymond a souligné dans la psychasthénie: les douteurs, les scrupuleux, les toxicomanes mais aussi les pervers génitaux...*

D'où la conclusion: *"Le talent littéraire -la poésie surtout- demandant une sensibilité délicate, une facilité d'émotion particulière, et, d'autre part, la folie étant en grosse partie constituée par une affectivité désordonnée, nous comprenons que les littérateurs soient souvent des déséquilibrés ou des délirants. Ce déséquilibre, à l'avantage de leur affectivité, leur a inspiré leurs plus beaux cris, généralement cris de souffrance. La folie n'est pas seulement la démence, mais comprenant toute anomalie mentale, ils se rapprochent des fous... Et si un individu pondéré et vulgaire devient un fou, un déprimé ou un excité, si chez un homme du peuple, grâce à la psychose, l'affectivité s'hypertrophie, nous pouvons voir se développer chez cet humble, un talent littéraire relatif, tant il est vrai que le génie littéraire coïncide avec le déséquilibre cérébral... (p285) Nous sommes donc amenés, pour parfaire notre démonstration de la coexistence du talent littéraire et de la déséquilibration mentale à donner les observations de malades littérateurs et de littérateurs malades...."*

Les preuves: malades littérateurs et littérateurs malades

C'est ainsi que Voivenel consacre le quatrième chapitre de sa thèse à la production littéraire chez les malades. Il reprend surtout les observations de Régis, résumées dans un article "Poésie et folie" paru dans la revue Philomatique de Bordeaux en 1906: *les productions d'art émanées de ce milieu sont aussi nombreuses et variées et, chose à peine croyable, mais cependant vraie, il est des établissements qui possèdent leur journal, crée et rédigé entièrement par les malades. Les asiles anglais ont eu de la sorte...*

Ainsi, en ce début de siècle, l'aliéné peut devenir un créateur et un artiste et on commence à s'intéresser à "l'art chez les fous". L'École Symboliste multiplie les publications sur ce thème dans les journaux de référence que sont le Mercure de France ou la Revue des Idées. Rémy de Gourmont, chef de file et critique de ce groupe littéraire, peut ainsi écrire: *le fou se distingue du non fou en ce qu'il subit le mouvement des idées au lieu de la diriger... (p290) Le fou est le dompteur impuissant au milieu d'une ménagerie révoltée: il est piétiné, déchiré, parfois dévoré. C'est parfois le cas du poète...*

Voivenel, lui aussi, tend à rapprocher poésie et folie en prenant l'exemple de Gérard de Nerval: *"La poésie est un rêve dû à l'exagération de l'imagination et de la sensibilité non contrôlées par la raison. Il y a là une succession d'images que nous trouvons chez les fous... Les idées des poètes nous paraissent originales parce qu'elles sont inattendues, parce qu'elles proviennent du défaut de délimitation de la pensée... (p293). Voivenel défend l'idée que la réflexion tue souvent l'élan créateur, marquant ainsi sa préférence et son parti pris pour l'École Symboliste. Folie et production poétique peuvent ainsi se rapprocher: *"Les fous rêvent et du rêve à la poésie, il n'y a qu'un pas... (p300) La folie peut transformer en poète des pauvres d'esprits... et voici toute une floraison d'écrits poétiques jaillie des asiles d'aliénés...* Pour appuyer cette affirmation, Voivenel donne de nombreux exemples de production littéraire chez des patients atteints de troubles mentaux. Les écrits de mélancoliques, persécutés, délirants, maniaques, paralytiques généraux côtoient de façon audacieuse les vers célèbres d'un Nerval, d'un Musset ou même d'un Hugo pour en souligner les qualités et parfois les ressemblances.*

Dans une suite logique, le chapitre V, de plus de 100 pages, est consacré aux troubles psychopathologiques des écrivains célèbres. Si la démarche se veut classificatoire à la méthode de Rémond (polio-encéphalites, leuco-encéphalites, encéphalites totales), l'idée maîtresse, énoncée dès la première page est toute différente : *Les littérateurs, nous l'avons dit dès le début, peuvent présenter toutes les variétés d'anomalies mentales. Mais sur toutes ces anomalies plane le déséquilibre. Les écrivains de talent sont des désharmonisés. Le fond général du génie littéraire est donc le déséquilibre.*

Si au départ est étudiée la "mélancolie" d'Alfred de Musset, d'Eugène Sue ou de Barbey d'Aurevilly, la "neurasthénie" de Nodier, la "folie circulaire" de Goethe ou d'Auguste

Comte, l' "épilepsie" de Dostoewski ou de Flaubert, bientôt toute tentative de classification s'efface pour laisser place à des biographies raisonnées de ces littérateurs "désharmonisés". Les observations les plus intéressantes et les mieux documentées sont celles de Zola "*hanté par l'idée du doute, la superstition et la peur*", de Tolstoï "*psychasthénique chez lequel les impulsions, les manies, les phobies apparaissent à chaque instant*", de Rousseau "*dont le cas relève du psychiatre autant que du critique littéraire*" , de Gérard de Nerval mais surtout de Guy de Maupassant. Dans un article écrit avec Rémond, Voivenel s'insurgeait contre le diagnostic de paralysie générale mais posait plutôt celui de "délire systématisé progressif": persécution et peur de la mort bien visibles dans *La peur, Lui* ou *La faim*, les hallucinations visuelles dont est témoin sa nouvelle "*Le Horla*".

Ces études sont remarquables par la recherche clinique minutieuse effectuée à partir d'éléments biographiques et confrontée à l'évolution de l'oeuvre.

Conclusion

On se rend compte que cette thèse touche des domaines aussi divers que la neuro-anatomie et la physiologie, la psychologie, la philosophie. Ainsi, on peut en faire autant de lectures différentes que l'on s'intéresse à ces divers sujets.

Si l'approche neuro-anatomique (hypertrophie des centres du langage et loi des associations) nous paraît dépassée, l'approche psychopathologique en terme de "troubles de l'affectivité" nous apparaît très moderne. Les travaux récents soulignent l'importance des relations entre troubles de l'humeur et création artistique ou littéraire (24).

D'autre part, la démarche qui consiste à évaluer les troubles psycho-pathologiques d'un écrivain en confrontant éléments biographiques et production littéraire est elle aussi remarquable, témoignant d'une lecture approfondie et d'un grand sens clinique. Leur richesse et leur finesse en font une analyse encore d'actualité. Particulièrement intéressantes sont les études menées sur la littérature et la poésie contemporaine de Rimbaud, Verlaine ou Baudelaire avec les phénomènes dits de "visions ou d'auditions colorées". Si la tentative d'explication physiologique apparaît des plus oiseuses, l'importance attribuée aux sensations et émotions, leur recherche par des conduites toxicomaniaques est une analyse pertinente, de même que l'introduction de l'idée de "subconscient" et de "rêve éveillé".

La grande originalité de la thèse de Voivenel consiste dans le renversement de la notion de "déséquilibre", terme péjoratif issu de la théorie de la "dégénérescence", en processus évolutif positif: *le déséquilibre cérébral tient à l'évolution normale du cerveau et dans cette évolution, la conscience de la pensée doit disparaître . Les hommes de génie sont plus avancés que nous au point de vue cérébral car dans leurs travaux, le subconscient et l'inconscient tiennent une place énorme. On a même dit que le génie n'était qu'un instinct créateur. L'inconscient travaille pour eux et c'est là leur puissance* (p535-536). *L'homme de génie est donc en avance sur son époque. Le génie est une progénérescence.*

Si Voivenel admet l'existence d'une "prédisposition" au génie avec la recherche des antécédents familiaux, ce n'est pas pour entrer dans le cadre de la "dégénérescence" mais plutôt pour montrer la présence d'un "tempérament" particulier issu de facteurs multiples notamment culturels et socio-environnementaux. Notons à ce propos le curieux chapitre VIII intitulé "Races littéraires et malléabilité du cerveau" où sont étudiées les diverses tendances littéraires mondiales sous le jour, très en vogue, de la théorie évolutionniste. Ne soyons pas étonnés que la littérature et la pensée russe soit qualifiée de "*pauvre en idées, mystique, oscillant en permanence entre excitation et dépression, ce qui reflète la civilisation retardée de leur pays*", que la littérature allemande soit qualifiée comme "*un mélange de force brutale et d'esprit contemplatif où sensations et perceptions sont peu aiguës, peu fines, difficiles à provoquer chez les teutons* (Sic), que la littérature anglaise soit qualifiée de "*rigoureuse, puritaine, oscillant entre idéalisme et réalisme sans aucune originalité d'idée*". Tout cela pour mieux prouver la richesse, l'originalité de la

littérature française ouverte et à l'écoute à toutes les influences dont témoigne "*cette absence de moule rigide....*".

En glorifiant "l'imagination créatrice", la thèse de Voivenel devient un véritable manifeste pour l'Ecole Symboliste. Et si elle lui ouvre le poste de clinicien, elle lui ouvre surtout les portes du milieu littéraire parisien. En effet, par les thèmes qu'elle développe, elle a tôt fait d'intéresser Rémy de Gourmont, critique très en vogue. Ce dernier, qui écrit régulièrement ses "Causeries" dans la Dépêche de Toulouse, lui consacre sa chronique en avril 1908.

Extrait de la Dépêche de Toulouse du 3 Avril 1908:

Parmi les méfaits du Romantisme, il faut compter, je pense, le discrédit moral jeté sur les écrivains. Devant les excentricités des Alexandre Dumas, des Georges Sand, des Musset, l'idée commença à se former qu'il y a dans tout littérateur un grain, un gros grain de folie. Alors, on se mit à observer de près la vie de ces êtres soupçonnés, ce qui est facile car ils sont avides de réclamer.... Il y eut des fanfaronnades d'excentricité... On simulait des vices, on se vantait d'amours athéniennes et de fumeries asiatiques. On posait au pacha pervers et féroce... C'est alors que la science intervint. Mr Lombroso se rendit célèbre en démontrant péremptoirement l'identité du génie et de la folie.... Il inventa l'expression monstrueuse des "dégénérés supérieurs". La Science la toléra assez longtemps peut être parce qu'elle ne savait pas par quoi la remplacer.

Or, ces temps derniers, un jeune docteur de Toulouse, Mr Voivenel, à ce mot et à cette idée de dégénérescence, a proposé de substituer ce mot et cette idée contraire, "progénérescence". Nous entrons dans le bon sens.... Mon avis, qui n'est point basé sur la physiologie mais seulement sur l'étude générale des hommes, est qu'il faudrait résolument écarter l'un et l'autre terme de folie et de génie littéraire..... Il n'y a point d'homme, d'être vivant peut-être absolument normal. La vie même n'est qu'un vaste déséquilibre et il ne saurait en être différemment car l'équilibre parfait, ce serait l'arrêt de mouvement, ce serait la mort ou quelque chose qui lui ressemblerait ou quelque chose qui serait encore pire....

Cet article élogieux marque le début de liens très étroits entre les deux hommes. Un peu plus tard, Gourmont ouvrira à Voivenel les portes de sa revue "Le Mercure de France".

La thèse "Littérature et folie" semble donc être le début de toute la carrière de Voivenel: carrière médicale, carrière littéraire et journalistique.

LA PÉRIODE D'AVANT-GUERRE : 1908-1914

Chef de clinique du Professeur Rémond (1908-1912)

Le poste de chef de clinique est mis au Concours le 7 Février 1908. Voivenel, qui a passé sa thèse un mois auparavant, est le seul candidat. Pendant trois heures, il "planche" sur le Nerf Facial. Le 11 Février a lieu l'oral devant un jury de cinq professeurs: l'urémie comme question de pathologie générale, les formes du délire dans la paralysie générale comme question de pathologie spéciale. L'épreuve clinique porte sur un malade atteint de mélancolie (6).

"Le concours est jugé très satisfaisant avec une note globale de 93 points sur 100".

Dés lors et jusqu'en 1912, Voivenel sera le chef de clinique du Professeur Rémond de Metz dans le petit service de La Grave.

Maladie mentale et médecine légale

La clinique des maladies mentales reçoit tout type de patients: mélancoliques, maniaques, délirants aigus, paralytiques généraux. L'effort de recherche clinique, témoin des préoccupations organicistes du professeur Rémond, se concentre sur la mise en évidence de causes somatiques à l'origine de troubles psycho-pathologiques.

Souci nosographique et intérêt pour la pathologie générale se retrouvent dans les diverses publications de Voivenel et Rémond dans les Annales Médico-psychologiques, l'Encéphale ou le Progrès médical: *"idées de persécution chez un cardiaque"*, *"pseudo-paralysie générale chez un alcoolique tuberculeux"*, *"mélancolie délirante au cours d'un ictère par rétention"* etc...(63). Les observations médicales détaillées sont agrémentées de l'étude des antécédents familiaux, des tares physiques associées, de la mesure du périmètre crânien et des résultats anatomo-pathologiques.... issus des autopsies.

A cette richesse de description clinique fait pendant la pauvreté de la thérapeutique: isolement, balnéothérapie, régime lacté pour les syphilitiques additionné d'un peu d'arsenic, bromure pour les migraines, opium, laudanum ou chloral dans les agitations maniaques. L'École toulousaine fait des essais plus audacieux: trinitrine dans les crises anxieuses ou, plus curieux, "opothérapie cérébrale" chez les mélancoliques c'est à dire des injections intramusculaires de "suc de substance grise" dans les états supposés "d'insuffisance de la cellule nerveuse"(46) (48).

A côté de ses recherches neuro-physiologiques, Voivenel s'initie également aux problèmes juridiques et médicaux posés par la loi de 1838, à la médecine légale puisque Rémond est titulaire de la chaire et expert auprès des tribunaux. Naissent quelques publications sur la criminalité infantile, sur la législation criminelle (Projet Dubief instaurant les "quartiers de sûreté" pour les "fous moraux" dans les prisons).

Nous verrons un peu plus tard l'influence qu'a eue cette formation dans la carrière de Voivenel et dans ses fonctions d'expert aux Conseils de guerre 14-18.

Des préoccupations plus personnelles : la poursuite des travaux sur la psychopathologie littéraire

Tout en privilégiant les travaux neuro-physiologiques dirigés par son chef de service, Voivenel n'abandonne pas le sujet qui lui est cher: la psychopathologie littéraire. Encouragé par l'intérêt et le succès suscité par sa thèse, il demande à Rémond sa collaboration pour la rédaction d'un ouvrage plus synthétique, plus élaboré et mieux documenté.

En 1912, Voivenel et Rémond publient "*Le génie littéraire*" dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine des Éditions Alcan.

Deux idées maîtresses y sont développées que nous trouvons résumées dans la dernière phrase de la conclusion: *le génie littéraire est la manifestation intellectuelle de la progénérescence verbale et sexuelle chez l'homme.*

Tout comme dans la thèse, les auteurs essaient de démanteler la théorie de la "dégénérescence" appliquée aux littérateurs par Lombroso. Le génie littéraire est au contraire une "progénérescence" cérébrale avec une hypertrophie des centres du langage et des centres sensoriels, ce qui marque "un progrès dans l'évolution humaine".

Partant de la définition de Larousse: "*le génie est le plus haut degré auquel puisse arriver les facultés humaines*", Voivenel et Rémond tente de démontrer la nature exceptionnelle mais saine du génie. L'étude est volontairement limitée aux écrivains et poètes car "*le génie littéraire se sépare du génie en général par l'expression du perfectionnement fonctionnel des organes du langage, le génie scientifique reposant plus sur les facultés d'analyse ou de synthèse que sur la fonction du langage*".

Une fois établie la démonstration d'une "hypertrophie des centres spécialisés du langage" sur des données anatomiques et physiologiques, l'ouvrage se penche sur le problème de l'inspiration dans le troisième chapitre intitulé "*Attention, rêve et inspiration*". De là découle un long exposé qui vise à critiquer "*toute la série des causes qui ont pu être à un certain moment et par certains profanes considérées comme jouant un rôle adjuvant dans la genèse des oeuvres littéraires*": les drogues, ces "*poisons de l'intelligence dont l'abus ou la prolongation de l'usage se termine toujours par une stérilisation du génie créateur*"; les maladies générales, la tuberculose, *thème élégiaque d'exploitation facile, qui peut affiner la mentalité de l'artiste, exagérer sa sensibilité*, la syphilis dans sa phase prodromique où *l'irritation cérébrale fait que le moi s'amplifie avant de se dissocier, où le verbe résonne mieux donnant une récolte surabondante avant la déchéance*, les névroses et la folie qui, lorsqu'elles apparaissent, est *l'heure fatale où le génie commence à s'obscurcir et la production à décroître.*

Si les auteurs marquent leur opposition à la théorie de la dégénérescence, ils constatent cependant *la coexistence de deux éléments: supériorité intellectuelle et déséquilibre.* D'où l'élaboration d'une "physiologie de la progénérescence": hypertrophie des centres du langage et des centres sexuels au détriment des autres, créant *des connections essentielles dans une synergie fonctionnelle.* Rémond et Voivenel voient dans cette "progénérescence de l'instinct sexuel" une explication possible du génie littéraire puisque "*l'amour joue chez les poètes un rôle primordial; il est le point de départ des oeuvres littéraires les plus immortelles; c'est à sa description et à son affirmation que nous devons les oeuvres les plus fortes....*"

Ce livre est remarqué par la critique. Ribot, dans la Revue Philosophique, fait le résumé de cet ouvrage "*intéressant et ingénieux qui contient deux affirmations principales. L'une est la nature normale du génie: des conditions morbides, générales et particulières sont des accidents, des effets, souvent des entraves. L'autre est l'explication du génie littéraire par l'instinct sexuel; elle ne nous a semblé que partiellement acceptable*". Nous convenons avec Ribot du caractère douteux, simpliste et un peu naïf de la deuxième affirmation, quoiqu'elle ne soit pas dénuée d'originalité!

Mais cette conclusion hasardeuse ne doit pas faire oublier la qualité de certaines analyses, notamment celles se rapportant aux conduites toxicomaniaques. Quatre gros chapitres

tres sont consacrés aux "excitants": café, alcool, éther/tabac/haschisch/cocaïne et opium. L'intérêt vient de l'étude multidimensionnelle qui y est faite. Les auteurs se placent à la fois en médecin et en critique littéraire avec une connaissance approfondie des oeuvres mais parfois un inévitable parti pris. A partir d'une substance donnée, sont étudiées la personnalité de l'auteur, le rapport que ce dernier entretient avec la drogue pour ensuite expliquer le pourquoi du recours et l'effet de ce toxique sur sa production littéraire;

Le café pour Balzac: *"excitant qui lui permettait d'écrire de une heure du matin à une heure de l'après midi sans s'interrompre, qui a pu compenser toutes les causes déprimantes qui l'assaillaient, qui a pu diminuer la durée de son existence mais n'a pas affaibli la puissance de son génie dans une oeuvre considérable.*

L'alcool pour Edgar Poe: *"déséquilibré qui présentait des alternances de dépression et d'excitation d'allure circulaire... Cet auteur n'était pas un buveur d'habitude mais présentait au contraire des accès dipsomaniaques séparés par un temps plus ou moins longIl est juste de dire que son génie a la même origine que sa dipsomanie (folie circulaire) mais n'en résulte pas. La production correspond aux périodes où la présence du poison dans l'organisme est réduite au minimum. Ses oeuvres présentent, il est vrai, comme contenu, une richesse d'associations d'idées fantastiques. Cela ressemble à des rêves écrits mais à des rêves tout à fait logiques beaucoup plus qu'aux productions incertaines et illogiques qui résulteraient de l'action directe, paralysante, de l'alcool sur le cerveau.*

En opposition est décrit l'alcoolisme d'Hoffman: *"buveur par habitude, laissant une oeuvre fantastique dans laquelle, à côté des produits de l'imagination ordinaire, se trouve manifestement le résultat de cette intoxication habituelle. Poe écrivait à côté de son alcoolisme, Hoffman vivait avec lui et en subissait constamment l'influence soit à distance quand il chantait les joies du punch, soit de très près quand l'alcool le faisait taire. Hoffman resta constamment sous l'influence de l'alcoolisation, il n'a pu penser qu'avec un cerveau d'alcoolique. Il a donc écrit sous un mode tel que l'on pourrait reconstituer avec les phrases de ses personnages la description qu'a fait Lasègue du délire alcoolique chronique. Ou celui de Verlaine lui aussi "buveur par habitude": "triste de constitution, conscient de sa valeur littéraire mais s'étonnant du peu de reconnaissance, il buvait par dégoût, par haine et mépris de la société ambiante. De naturel doux, il devenait violent et il sortait ainsi de lui des productions littéraires de nature à scandaliser c'est à dire à faire souffrir l'esprit des bourgeois. Le blasphème voulu...."*

Baudelaire et sa poly-intoxication: *"Terrain névropathique qui l'a amené à rechercher les fêtes du hachisch, de l'alcool, de l'éther, du tabac, du café et qui s'est laissé dominer par les poisons de l'opium.... Il a eu le malheur d'être entraîné par cet ennui à rechercher des dérivatifs dans tous les mondes et dans tous les flacons. Il a eu le mérite de raconter les diverses impressions résultant de ses fréquentations et de ses mélanges dans des vers qui n'en resteront pas moins immortels. Son oeuvre ne porte pas la trace successive de plusieurs intoxications distinctes; elle est l'expression douloureuse d'un état d'esprit sous l'influence duquel il demandait à chaque excitation un secours qu'il n'y trouvait pas... C'est son rêve qui mena Baudelaire à la recherche artificielle de la joie ou de l'oubli.*

L'opium pour Coleridge: *"remarquablement doué, génie précoce, malheureusement affecté d'un état psychopathique qu'on peut considérer comme une forme atténuée de folie circulaire, il n'a dû à l'opium que la ruine prématurée de sa santé et de son génie; ou pour Thomas de Quincey: "poète de l'opium assez adroit pour s'en abstenir tout en en tirant d'assez jolis bénéfices littéraires; vraisemblablement un hystérique avec tendance à la fabulation et à la mythomanie. Malgré sa névrose, son désordre, un estomac très mauvais, il a pu produire toute sa vie des oeuvres estimées. Tous ces faits permettent de penser et même d'affirmer que Quincey n'a que rarement pris de très petites doses d'opium, ce qui lui a permis d'en parler longtemps et fort à son aise. Il est le seul exemple de fécondité littéraire chez un intoxiqué.*

Ce long développement qui présente des auteurs "névrosés", "psychopathes" est critiqué à la fin de l'exposé. Car *"c'est précisément la supériorité intellectuelle qu'ils ont présentée qui a provoqué à leur sujet et sur leur entourage une enquête minutieuse. On relève*

avec un soin jaloux tout ce qui peut paraître un peu extraordinaire, il y a presque rivalité entre ces "chercheurs de tares". Or, les petites tares d'un grand homme ne méritent pas qu'on leur attribue une valeur proportionnelle à celle de son génie car il n'y a pas d'homme tout à fait "normal". Ensuite, il ne faut considérer les états psychiques dus à ce qu'on a appelé les poisons de l'intelligence, que comme des états morbides plus ou moins transitoires dont le génie peut retirer parfois une excitation mais qui se traduisent la plupart du temps par une inhibition intellectuelle plus ou moins complète.

Par rapport à la thèse, ce livre gagne certes en clarté et en documentation mais perd en richesse. L'approche psychologique disparaît ainsi que l'étude fort intéressante de la production poétique ou littéraire chez les aliénés. Il faut, nous pensons, y voir l'influence du Professeur Rémond qui, dans son introduction, souligne que *"la notion psychologique pure a perdu du terrain et qu'elle tend à s'effacer devant les résultats des recherches d'autopsies et de laboratoire même si certaines écoles, celle de Kraepelin, lui laisse encore jouer un rôle trop important dans nombre de chapitres...."*

Ce parti pris neurophysiologique s'efface cependant dans chapitres III et IV intitulés *"Attention, rêve et inspiration"* et *"Anomalies de l'inspiration"* sur lesquels nous allons nous attarder. S'ils dénotent avec l'ensemble de l'ouvrage par l'introduction de notions "psychologiques", ils sont certainement attribuables à Voivenel seul puisqu'ils constituent le résumé d'une série d'articles parus en son nom propre dans le *Mercure de France* ou dans la *Revue des Idées* (64).

L'idée principale est le rapprochement entre le rêve, le "subconscient" et la production poétique: *"En opposition avec l'attention, acte volontaire, se trouve le rêve; alors que dans le premier cas toutes les forces de l'individu tendent à obtenir d'un sens le plus de renseignements, dans le rêve, au contraire, nous laissons pour ainsi dire chaque sens apporter à sa guise des idées qui s'enchaînent et des images qui se superposent. L'oeil, l'oreille, pour ce qui est du monde extérieur, les richesses du subconscient c'est à dire le propre de nos acquisitions anciennes, notre moi, viennent tour à tour affleurer aux limites du champ de la conscience, s'enchaîner, s'appeler, s'associer sans que le contrôle volontaire intervienne d'une façon active pour rien diriger (p 78)..... Le rêve dans ses différentes formes et les diverses qualités de son extériorisation représente donc une des parties les plus importantes, sinon la plus importante dans la genèse des oeuvres poétiques. Son extériorisation se produisant dans des conditions qu'il est difficile de faire naître et plus difficile encore de prévoir; le fait que ce processus d'idéation est, comme tout ce qui se rapproche de l'automatisme, défloré par l'action volontaire; l'état particulier dans lequel il semble à l'auteur qu'il se trouve physiquement et moralement lorsqu'il laisse sa fantaisie errer dans les limites assez vastes que lui imposent seules l'harmonie et la correction du style, tout cet ensemble de faits a donné naissance à cette idée que la manifestation poétique dépendait d'une force presque extérieure à l'individu, que les anciens appelaient la Muse et que quelques modernes appellent l'inspiration (p 92)*

De là découle la définition de l'inspiration:

Nous définirons l'inspiration comme un processus d'association d'idées qui évolue en dehors du champ de la conscience pour n'y laisser apparaître que la synthèse pour ainsi dire du travail ainsi élaboré en silence. L'inspiration sera le résultat des acquisitions antérieures élaborées par le moi; sa richesse, l'abondance de ses composantes et leur harmonie dépendront de ce moi, et lorsque ce travail obscur révélera sa production à la conscience de l'écrivain, celui-ci en acquerra la notion comme il le ferait de quelque chose venant du monde extérieur. De là à personnifier ce phénomène dans l'idée de Muse, il n'y a qu'un pas. Mais cette conception, qui nous fait voir dans l'inspiration le résultat d'un travail indépendant des contingences habituelles de la vie, nous permet de comprendre comment on croira pouvoir dire qu'elles résultent d'une inspiration due à la maladie; en réalité, la maladie ne crée rien, elle rend seulement confuses les productions habituelles de l'esprit, pour laisser la place à celles qui, s'ignorant davantage, sont aussi celles dont l'auteur normal garantit mieux l'intégrité.(p 94)

Encore plus intéressant est le chapitre consacré aux "anomalies de l'inspiration", ce que Voivenel appelle *"l'inhibition"* (Nous dirions aujourd'hui le "syndrome de la page blanche", cher aux écrivains) . L'étude est originale dans le repérage de processus de "mise

en train" de l'inspiration chez certains auteurs, processus qu'il analyse comme "une sorte d'automatisme", parfois "un véritable état de superstition fétichiste":

"Le poète travaille avec aisance quand le rêve, suivant les indications que lui fournissent tantôt les sensations immédiates, tantôt celles d'origine plus ancienne qu'apporte l'inspiration, se déroule selon un rythme à la fois agréable et harmonieux. Cet état peut être brutalement interrompu et la pauvreté de l'idéation succéder tout d'un coup à la production facile de tout à l'heure..... Le plus souvent, l'inhibition ne représente chez le littérateur qu'un phénomène désagréable et passager; ce phénomène a pu apparaître la première fois à la suite d'un fait extérieur quelconque: odeur, bruit, parole, nous pourrions multiplier indéfiniment le nombre des hypothèses relatives aux causes qui semblent au sujet avoir été le point de départ de cet accident. Il en résultera que l'individu, pour protéger son rêve et défendre son inspiration finira par se placer dans des conditions de lieu, de costume et d'entourage qui lui sembleront les plus idoines à écarter toute intervention fâcheuse. Nous constatons d'ailleurs que, chez un certain nombre de littérateurs, on relève, préalablement au travail productif, l'habitude d'une sorte de mise en scène protectrice. de croire que certaines choses sont susceptibles de nous empêcher de produire, il n'y a pas loin à admettre l'action favorisante d'un certain nombre d'autres circonstances; il se constitue ainsi, dans la mentalité d'un très grand nombre d'hommes de génie, un véritable état de superstition fétichiste. Mais avant de donner des exemples, nous tenons à insister sur ce fait que la création, par l'auteur du fétiche hostile ou du fétiche favorable ne représente jamais autre chose que la recherche, volontaire d'abord, instinctive ensuite, d'un point de départ, d'où se déroule le mécanisme de l'association d'idée dans le sens empiriquement reconnu comme le plus favorable. (p 97). L'association d'idées fétichistes est le plus souvent représentée par la recherche, pour sa mise en train, soit d'un excitant particulier, soit d'un milieu spécial, particulier. Suivent de nombreux exemples sur ces situations particulières recherchées, facteurs stimulant les sensations et donnant un sentiment de sécurité nécessaire à l'écriture: Schiller qui respirait l'odeur de pommes pourries conservées dans son tiroir ou se mettait les pieds dans de la glace, Bossuet qui se plaçait dans une chambre froide, la tête couverte de linges chauds, Buffon qui s'habillait de cérémonie pour écrire, Goethe grand phobique qui ne pouvait travailler que dans un espace confiné toutes portes et fenêtres fermées.

"Tous les procédés que nous venons de décrire, pour être artificiels, n'en restent pas moins inoffensifs et leur usage prolongé, pour enchaîner l'esprit dans les limites un peu étroites où il s'était d'abord volontairement confiné, ne risque en rien d'altérer le mécanisme dans ses conditions essentielles. Il n'en est plus de même lorsque les littérateurs recherchent dans l'usage de certaines substances l'excitation, agréable d'abord, plus tard nécessaire et, finalement, à la fois indispensable et destructrice." De là le développement sur les substances toxicomaniaques qui apportent elles aussi parfois une excitation passagère favorable à l'inspiration mais d'autant plus destructrice

La rédaction de cet ouvrage marque l'acmé des relations entre Rémond et Voivenel, relations qui vont peu à peu se dégrader probablement par le chemin cavalier seul que poursuit Voivenel tant sur le plan médical que sur le plan littéraire

Une notoriété naissante et de multiples activités

En marge de ses fonctions de chef de clinique, Voivenel multiplie les activités: activité médicale avec l'ouverture de son cabinet libéral, activité littéraire avec ses débuts de journaliste au Mercure de France, activité de dirigeant sportif comme président du Comité des Pyrénées de rugby. Il acquiert ainsi une certaine notoriété.

L'installation du cabinet libéral

Avec ses fonctions de chef de clinique, ses enseignements à la Faculté, Voivenel commence à se faire connaître à Toulouse sur le plan professionnel. Il est introduit par le Professeur Rémond auprès des milieux littéraires et aristocratiques toulousains où il vient parler de la psychopathologie littéraire. Il devient aussi le remplaçant de ce dernier pour sa clientèle privée.

Voivenel ouvre en Février 1909 un cabinet libéral au 21, rue de la Fonderie, endroit qui fait également fonction d'appartement: *une plaque de cuivre sur la rue, une autre sur la porte de l'appartement: " ex-interne des Hôpitaux, chef de clinique à la Faculté " ; un petit bureau donnant sur une cour tapissée de lierre; des meubles modestes; une seule richesse: la bibliothèque; un stéthoscope, un marteau à réflexes, une trousse, des ciseaux, un forceps, deux seringues de Luer et quelques aiguilles, une dizaine de tubes à essai, de l'acide acétique pour l'albumine, de la liqueur de Fehling pour le sucre...* (La Courbe, p124).

A l'époque, une telle pratique est des plus courantes, beaucoup de praticiens ayant parallèlement à leurs fonctions hospitalières un exercice libéral (Réglementation et premier conseil de l'Ordre en 1940).

La succès de Voivenel s'affirme vite. Ses anciens élèves des conférences d'Internat ou d'Externat lui adressent leurs patients pour un avis spécialisé.

Si l'activité libérale se veut orientée vers la neuropsychiatrie, elle n'en reste pas moins une pratique de médecine générale: typhoïde, broncho-pneumonies, tuberculose, maladies cardio-vasculaires. Les consultations alternent avec les visites à domicile effectuées alors en fiacre ou en calèche.

Dans son cabinet médical, Voivenel ausculte, rédige les ordonnances, reconforte. A l'hôpital, il initie stagiaires, internes et externes à la pathologie mentale. Il travaille sans relâche, multiplie les publications dans L'Encéphale ou dans les Annales Médico-Psychologiques, communique dans les Congrès des Aliénistes et Neurologistes. On parle de lui comme du futur agrégé des maladies mentales.

Mais cette notoriété médicale toulousaine est peut-être moins importante que celle qu'il s'occupe de développer dans la monde parisien des lettres. Voivenel effectue de nombreux voyages dans la capitale pour sa nouvelle fonction: celle de journaliste au Mercure de France.

Rémy de Gourmont. Les débuts de journaliste au Mercure de France

Nous avons vu précédemment comment sa thèse, "Littérature et folie", éditée aux éditions Alcan avait attiré l'attention de Remy de Gourmont, critique parisien renommé et directeur de plusieurs revues dont le prestigieux Mercure de France.

Peu de monde aujourd'hui se souvient de cette figure éminente de l'école symboliste française. Écrivain lui-même, Gourmont en est à la fois le contemporain et le porte-parole. Dans les années 1880, il fait partie du petit nombre qui assiste aux "soirées du Mardi" chez Mallarmé, rue de Rome, où "*le cri des locomotives vient se mêler aux effusions esthétiques...*". Il fréquente Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam, Lafforgue ou Moreas. Il côtoie Baudelaire, Verlaine.

"Analogie", "symbole", "vers libres", "association d'idée" sont le credo de cette nouvelle école qui, dès 1885, prend le nom de "symboliste". Ce mouvement littéraire, difficile à définir car très hétéroclite, est avant tout le reflet d'une époque: refus du matérialisme, du positivisme, du "progrès" qui enlaidit et dégrade. Il va s'étendre rapidement à tout le

monde des Arts et ce dans toute l'Europe. Si l'on doit en tirer quelques traits, c'est l'attirance pour l'étrange, la fascination pour l'ésotérisme, le tout-pouvoir donné au rêve, à l'imagination, au "subconscient" ou au "Moi créateur".

De multiples revues fleurissent à cette époque pour faire "sécession" avec le courant artistique classique: "La Vogue" qui révèle Rimbaud, "l'Ermitage" qui publie Claudel ou Gide. En 1889, Gourmont assisté d'Alfred Valette, de Louis Dumur et de Jules Renard crée "le Mercure de France", revue puis maison d'édition qui imprimera des textes devenus désormais classiques. Gourmont y publiera toute son oeuvre et développera une conception à la fois idéaliste, individualiste et anarchiste de l'Art dans plusieurs essais (L'Idéalisme, 1893, La culture des idées, 1900, Le problème du style, 1902), une conception métaphysique et mystique de l'Amour ("Les Histoires Magiques", "Les chevaux de Diomède").

Gourmont devient à la fois l'âme et le critique de l'École Symboliste. Dans le " Livre des masques " (1896) et le " Deuxième livre des masques ", cet anti-naturaliste militant dresse l'inventaire de sa famille spirituelle et littéraire qui comprend toutes les figures illustres et méconnues du symbolisme jusqu'à Gide, Fénéon ou Schwob.

Dans les années 1908-1909, Gourmont, littérairement parlant, est au sommet de sa gloire. Paradoxalement, c'est aussi un homme diminué physiquement, qui ne sort quasiment plus de chez lui à cause d'un lupus tuberculeux qui lui dévore le visage. Sa notoriété lui vient de sa production journalistique et non de la fréquentation des salons. Ses sorties sont rares, tout au plus pour les bureaux du Mercure ou parfois pour le Café de Flore où l'accompagne son ami Apollinaire.

Par ce repliement forcé et laborieux, Gourmont a pris une certaine distance avec le mouvement symboliste. Ses romans (" Physique de l'amour: essai sur l'instinct sexuel " (1903), " Une nuit au Luxembourg " (1905), " Un coeur virginal " (1907)) font la part belle aux instincts et à la physiologie, ouvert qu'il est aux usages et idéologies d'une époque nouvelle: "*Il ne faut jamais hésiter à faire entrer la science dans la littérature ou la littérature dans la science*", dit-il. Ce nouvel état d'esprit explique certainement la curiosité éveillée par la thèse de Voivenel, thèse qui essaie d'apporter les lumières de la physiologie et de la neuro-anatomie à la création littéraire et emprunte ses exemples à des textes ou des auteurs que Gourmont connaît bien. Comment ce dernier ne pourrait-il pas être intéressé, lui qui s'est initié à la psychologie naissante aux côtés de Théodule Ribot?

Voivenel admire beaucoup Gourmont. Il le cite d'ailleurs plusieurs fois dans sa thèse. Après l'article paru en Avril 1908 dans la Dépêche sur "Littérature et folie", il décide de le rencontrer. Dès son premier voyage à Paris, il se présente au 71, rue des Saints pères. Gourmont y vit en reclus. Les visites sont rares, contrôlées et filtrées par son entourage: sa compagne, Madame de Courrières, et son frère Jean . Il obtient le privilège d'être reçu par cet homme au visage déformé et qui, par pudeur, a réduit au minimum sa vie sociale: "*Quasi claustré, le critique était d'un abord très difficile. La conversation finit par s'engager, conduisant immédiatement sur les rapports de la libido et de l'inspiration.... Le médecin passionné de littérature, ces littérateurs passionnés de sciences s'attiraient et s'entendaient.... La laideur, cette laideur qui lui interdisait d'entrer dans un restaurant, s'effaçait pour son disciple. La beauté des yeux clairs au regard mélancolique dominait le bouleversement de la face*(La Courbe, p148)

Sur la demande de Gourmont, Voivenel va faire paraître dès 1910 quelques articles en son nom propre dans Le Mercure de France ou La Revue des Idées: "*Du rôle de la maladie dans l'inspiration littéraire*" ou "*Des résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démence*". Quelques mois plus tard, Gourmont lui fait confier la rubrique " Sciences médicales " au Mercure de France. Voivenel entre dans la rédaction de la prestigieuse revue parisienne du 26, rue de Condé. Il côtoie Alfred Valette, Jules Renard, de nombreux écrivains et surtout Paul Léautaud. C'est la naissance d'une collaboration journalistique régulière qui durera jusqu'en 1947.

Voivenel va devenir un de ses proches de Gourmont. A la relation amicale vient bientôt s'adjoindre une relation beaucoup plus personnelle. Gourmont est malade: diabétique,

victime de plusieurs "attaques apoplectiformes", diminué physiquement, envahi par une grande fatigue et du "découragement". Il demande à Voivenel de devenir son médecin, a en lui pleine confiance, allant jusqu'à lui confier son "journal médical", observations prises de sa main dès 1908. Voivenel fait de fréquents voyages à Paris sur sa demande ou celle de son frère. En 1914, mobilisé, il consacre ses courtes permissions à son ami, le soignant à la fois "physiquement et moralement". Le 10 septembre 1915, Gourmont s'éteint, emporté par une hémorragie cérébrale.

Voivenel n'oubliera jamais l'homme et entretiendra des liens d'amitié avec ses frères Jean et Henri par l'intermédiaire du Mercure de France.

Dans les années 1920, on redécouvre la littérature d'avant-guerre. Nombres d'écrivains (Gide, Claudel, Valéry) qui s'étaient éveillés à la vie littéraire au début du siècle, devenus hommes murs, conservent de ces années de discussion sur le symbole, le vers libre, un souvenir émerveillé: culte généreux de la littérature, vénération de la poésie. Les nouvelles écoles littéraires et artistiques (Surréalistes, Cubistes, Existentialistes) se reconnaissent comme les descendantes du mouvement symboliste.

Voivenel profite de ce renouveau pour rendre un dernier hommage à Gourmont en lui consacrant un de ces livres: " *Rémy de Gourmont vu par son médecin* " sous titré " Essai de physiologie littéraire ", publié aux Éditions du Siècle en 1924.

Sans oublier le Rugby...

Si Voivenel acquiert une notoriété dans les milieux fermés du monde médical et littéraire, sa notoriété toulousaine lui vient de sa troisième grande passion après la médecine et la littérature: sa passion pour le rugby, sans laquelle cette évocation ne serait pas complète.

A cette époque, si les Toulousains entendent parler de Voivenel, c'est dans ses fonctions de dirigeant sportif. Dans les années d'avant guerre, le rugby s'est considérablement développé dans la ville rose. Le Stade Toulousain - fusion du S.O.E.T et du Vêto-Sport - est né en 1907. La Prairie des filtres, devenue trop exiguë pour accueillir le public nombreux venu assister aux matches de championnat, a été abandonnée au profit d'un vrai stade situé aux Ponts-Jumeaux. Voivenel, pilier de mêlée et capitaine de l'équipe seconde pendant ses années d'internat, se transforme bientôt en dirigeant sportif. De simple joueur, il devient représentant du club puis président du Comité des Pyrénées qu'il crée après dissolution du Comité du Sud en 1909. Chargé de l'organisation des matches, fervent supporter, suivant le Stade et autres équipes dans tous leurs déplacements, il devient aussi journaliste sportif. Il retranscrit ses "émotions" et les comptes-rendus dans les colonnes de la Dépêche, du Cri de Toulouse ou dans celles du premier journal spécialisé: Les Sports du Midi. Aux entrefilets de la décennie 1890-1900 font suite de longues chroniques que Voivenel signe sous les pseudonymes de "Phusis", "Le Gui" ou "Quassia d'Amara".

Le rugby commence à déchaîner les passions. Voivenel est au centre de l'effervescence qui anime Toulouse lors de la deuxième finale du championnat de France disputée contre le Stade Bordelais en 1909: "*Depuis une semaine, c'est la principale discussion au café, au restaurant, au cercle et jusqu'à la table familiale ...*", nous dit la Dépêche de Toulouse. *Des affiches ont été placardées sur tous les murs de la ville: "Le public est supplié dans l'intérêt du Sport, de ne se livrer à aucune manifestation bruyante même justifiée."* Malgré la défaite, le match et la fête qui s'en suivent sont exceptionnelles. "*Du jamais vu, une recette de 15784 francs*" souligne la Dépêche qui consacre une pleine page à l'événement. L'enthousiasme monte encore d'un cran lorsque le Stade Toulousain remporte la finale du championnat de France en 1912 avec une équipe restée mythique, surnommée "La Vierge Rouge".

Voivenel restera encore longtemps président du Comité des Pyrénées et fera encore beaucoup pour le rugby. Après la guerre, il en deviendra un des "chantres" dans ses arti-

cles du Midi Olympique sous un nouveau pseudonyme, hérité de la guerre: La Selouze. Il rendra hommage aux rugbymen tombés au combat par la construction du "Monument aux Sports", l'Héraklès de Bourdelle. Enfin, mémoire vivante du "Stade", il consacra un de ces livres "Mon beau rugby"(1942) à l'historique du club toulousain et au "Sport-Roi".

La fin de l'exercice hospitalier: les désillusions et la naissance d'autres intérêts

Les désillusions

Voivenel est un personnage ambitieux. Il multiplie apparitions dans les congrès, publications dans son désir de pouvoir accéder à de plus hautes fonctions hospitalières.

Dès sa première année de clinicat, le Professeur Rémond lui aurait laissé entrevoir la possibilité de se voir un jour proposé pour un poste d'Agrégation aux Maladies Mentales. Dès 1909, Voivenel dépose une demande et est admis à prendre part au prochain Concours National d'Agrégation . Il a lieu en 1910 mais aucune place n'a été demandée à Toulouse. Voivenel en ressent une grande déception et une profonde amertume.

Cet événement va marquer un tournant dans les relations entre les deux hommes. S'installe une certaine froideur, même si tous deux collaborent à la rédaction du "Génie littéraire". Tout en assurant ses fonctions de chef de clinique, Voivenel délaisse un peu Toulouse, fait de nombreux voyages à Paris. Grâce à ses fonctions de journaliste au Mercure, il infiltre certains salons, celui de Rachilde (la femme de Valette) où il rencontre Henri de Régnier. Il côtoie l'élite médicale et mondaine de la capitale dans les dîners littéraires à la mode: le Professeur Robin et les frères Goncourt au cours des dîners chez Magny, Gustave Le Bon qui réunit rue Royale politiciens et aristocrates pour parler de la psychologie des foules, le Professeur Fiessinger qui invite à ses soirées Paul Bourget, Emile Male.

Des liens amicaux se nouent. Les portes s'ouvrent. Le professeur Fiessinger, qu'il rencontre aussi aux congrès de Neurologistes et d'Aliénistes, lui confie bientôt la chronique littéraire de la revue médicale dont il est le directeur: "Le journal des Praticiens". Voivenel est chargé des comptes rendus d'ouvrages ou de colloques. Par auto-dérision, il crée pour cet hebdomadaire le personnage "Campagnou", médecin de province, bourru, direct, qui exprime sa critique et son incompréhension face à certaines théories nouvelles dans un langage vert et sans détour.

"Campagnou" va devenir à la fois le pseudonyme et le personnage fétiche de Voivenel journaliste. Transformé plus tard en paysan de logique terrienne, Voivenel le fera parler et écrire dans les colonnes de la Dépêche du Midi, du Figaro pour s'insurger contre certains faits de société et pousser "ses coups de gueule".

Voivenel fait de ses liens avec le milieu parisien une des raisons principales de son désaccord avec Rémond. "*Des relations de jalousie et de concurrence* ", nous dit-il. Voivenel jouit d'une certaine renommée et augmente sa clientèle. Il est celui à qui on adresse personnellement les patients aux Maladies Mentales, celui de qui on parle comme du futur agrégé.

Les relations avec Rémond s'enveniment: "*Sous la tendresse apparente pour son "carrissimus puer", une lutte sournoise se manifestait par des rectifications dédaigneuses de diagnostic et de traitement ... La mine se chargeait. Elle éclata le lendemain du jour où le chef de clinique venait d'apprendre une de ces rectifications vraiment trop astucieuses. Au moment où le maître majestueux et souriant, l'air cajoleur, lui tendait la main, devant l'état-major et les stagiaires suffoqués, le chef de clinique, dans une de ces im-*

pulsions qu'il ne pourra jamais réfréner, le regarda sans un mot et fourra brutalement la sienne dans sa poche...

Voivenel termine son clinicat et est démis de ses fonctions en Février 1912, après quatre ans passés à La Grave. Mais toujours acharné pour un poste d'Agrégation, il se présente en Juin 1913 au concours dans la section Médecine Générale. Sans aucun appui, disparu de la carrière hospitalière depuis plus d'un an, il n'a aucune chance et il le sait. Il ne fait pas partie des trois reçus. C'en est fini des illusions et de la carrière hospitalière.... D'autres occupations l'attendent...

Les premières conférences

Voivenel aime incontestablement parler et enseigner. En sont pour témoin les conférences de préparation aux concours médicaux qu'il organise dès le début de son internat. La clarté de ses exposés et ses talents d'orateur en font un lieu très prisé par les étudiants.

Jusque là réservés à un public restreint de spécialistes, ses talents de conférencier vont bientôt drainer un public plus large.

Au début du siècle, Toulouse est une ville en pleine effervescence culturelle, artistique et scientifique. Sabatier ne vient-il pas d'obtenir le prix Nobel de Chimie 1912 ? Le public se rend nombreux aux divers colloques qui s'organisent de toute part, aux représentations musicales et théâtrales.

Le Théâtre des Variétés organise les "Jeudi Littéraires": au premier entracte de la pièce de théâtre, un intervenant connu vient traiter pendant trois quarts d'heures environ, d'un sujet s'y rapportant. Un jour d'automne 1913, Voivenel est appelé en "dépannage" par les responsables pour remplacer le docteur Philippou, le conférencier au programme, cloué au lit par une mauvaise grippe: ce dernier a donné le nom de Voivenel pour le remplacer. La pièce est "Le duel" de Lavedan, drame psychologique et passionnel. Après de nombreuses hésitations, Voivenel fait le 21 Novembre 1913 sa première conférence tout public intitulée "*Le duel de chacun: l'éternelle lutte entre l'instinct et le devoir*". Le lendemain, c'est une critique élogieuse que fait paraître Louis Braud, chroniqueur à La dépêche de Toulouse: "*Enfin, nous avons eu hier une vraie conférence, et c'est à un nouveau venu, le docteur Voivenel, que nous devons cette aubaine. Il n'est pas un monsieur qui lit un papier ou qui pourrait en confier la lecture à un acteur de bonne volonté. Assis seulement quand il doit consulter ses notes ou faire quelques citations, il parle debout, se promenant avec aisance, sans pose ni fracas; il vit, enfin! Et les spectateurs, doublement intéressés par l'élégance de sa parole, la logique de son argumentation - littérature et science savamment dosées et mêlées avec beaucoup d'adresse - par son attitude, lui en savent doublement gré.... Humour, précision... Il a charmé son auditoire qui l'a fort applaudi....*".

Première conférence, premières éloges. Il n'en faut pas moins à Voivenel pour se lancer dans cette nouvelle carrière. Les présentations vont ensuite se succéder devant les publics les plus divers: oeuvres caritatives, grandes écoles en Province et à Paris. Le succès que remporte Voivenel tient semble-t-il à deux choses: d'abord, une incontestable présence de par une stature vigoureuse doublée d'une voix rauque, profonde et rocailleuse dont il module les intonations; ensuite, un langage simple, des phrases courtes et lapidaires. Voivenel ne mâche pas ses mots, mots parfois très crus qui pourraient choquer si la parole colorée et imagée ne venait les adoucir. Ceux qui l'ont entendu s'en souviennent....

La guerre viendra interrompre ce bel élan mais qui reprendra avec plus de vigueur par la suite. Voivenel, en homme de son temps, sait remarquablement utiliser les médias et les divers pôles de l'information. Après le journalisme et les conférences, ce seront ses émissions à la radio dans les années 1930, la R.T.F de Toulouse et ce pendant plus de trente ans.

L'affaire von Winterfeld

Si 1913 est l'année où Voivenel commence ses conférences mais voit disparaître toute illusion de carrière hospitalière, c'est aussi l'année qui va lui apporter une notoriété toute particulière par un événement inattendu.

La période d'avant guerre est une période troublée, marquée par de nombreuses tensions internationales elles mêmes sous tendues par de sourdes luttes économiques et politiques.

Depuis 1900 environ, des incidents graves et des guerres localisées entretiennent un climat d'inquiétude qui font déjà entrevoir la Grande Guerre de 1914. Les crises marocaines (1911) et de la région des Balkans (1912) développent un climat passionnel en Allemagne et en France plus particulièrement. Cette fièvre et la sensation d'un conflit imminent déclenche une course aux armements qui s'exaspère en 1913. En Juillet 1913, l'armée du temps de paix allemande est portée à 820 000 hommes. En Août, la France élève aussi la sienne à 750 000 hommes grâce au service militaire de trois ans.

Dans ce contexte, chaque nation essaie de témoigner de la puissance de ses armées.

La France, en Septembre 1913, organise dans le Sud Ouest et pour une période d'un mois les "Grandes Manoeuvres", à la fois entraînement des troupes mais surtout démonstration de force militaire destinés aux éventuels belligérants dont certains ambassadeurs ont été aimablement invités. Le président Poincaré, les généraux Joffre et De Castelnau, viennent marquer de leur présence cette grande manifestation: visite du camps d'aviation de Saint Cyprien, de la grosse artillerie à l'Isle-Jourdain où on expérimente le nouveau système de batterie à tracteurs automobile pour faciliter le déplacement et résoudre le problème des chevaux d'artillerie, simulations de combats grandeur nature.

Voivenel, aide-major réserviste, est naturellement mobilisé pour cette période de vingt-huit jours et affecté au Service Médical de l'État Major du Général Joffre.

Dans la matinée du 16 Septembre 1913, un peu après 9 heures du matin, une note tombe: un accident de voiture vient d'avoir lieu près de Grisolles. Voivenel est dépêché sur les lieux avec un infirmier (62).

Une puissante limousine ayant à son bord un groupe d'officiers étrangers invités aux grandes manoeuvres vient de se renverser sur un talus. Si les représentants danois, grecs et russes en sortent indemnes, l'attaché allemand, le lieutenant-colonel von Winterfeld, est grièvement blessé. Venant tout juste d'être dégagé de sous la carrosserie, il gît inconscient sur le bord de la route. Voivenel effectue les premiers soins. Vu la gravité de la situation, un "médecin cinq galons" est rapidement dépêché en renfort sur les lieux et décide d'une évacuation sur l'hôpital militaire Larrey. L'état du patient est critique malgré les injections itératives de caféine et d'huile camphrée. Voivenel, resté seul auprès du malade et voyant que ce dernier ne pourrait supporter ce long voyage, décide alors de désobéir aux ordres: il réquisitionne une automobile, le fait transporter dans la bourgade la plus proche, le petit village de Grisolles et appelle son ami, le Docteur Roy, chirurgien de l'hôpital Larrey. L'urgence de l'opération est évidente: fracture du bassin avec éclatement de l'urètre.

Le mécanisme officiel se déclenche car l'affaire prend de l'ampleur et un tour politique. En effet, von Winterfeld, attaché d'ambassade à Paris, de milieu aristocratique, avait été chargé personnellement par le ministre de la guerre, le baron Schoen, d'un rapport sur les forces françaises (Pour la petite histoire, signalons que c'est ce même von Winterfeld qui, quelques années plus tard et promu au grade de général, sera un de ceux qui signeront l'armistice le 11 Novembre 1918 à Rotonde).

La situation est donc délicate: si une opération rapide ne fait aucun doute, encore faut-il prendre toutes les précautions pour éviter un incident diplomatique en cas d'issue fatale: visites des officiels avec le président Poincaré, le ministre de la guerre Eugène Etienne puis attente des Directeurs du service de santé des XVII^e et XVIII^e régions sans lesquels

aucune décision ne peut être prise. Le temps presse et c'est finalement von Winterfeld qui décide de l'opération qui sera orchestrée par Roy et Voivenel: "*Je m'en remets à votre habileté. J'ai toute confiance en vous deux...*". Le 17 Septembre à midi, Roy débute l'intervention qui se passe sans problèmes. Le blessé reste cinquante minutes sous chloroforme.

L'incident fait grand bruit et attire nombres de visiteurs. Des bulletins quotidiens de santé sont communiqués aux nombreux journalistes accourus pour couvrir l'événement (Cf documents de *l'Illustration*).

Après de longs mois de convalescence, émaillés de complications diverses, von Winterfeld se remet progressivement. En Décembre 1913, Voivenel et Roy se voient récompensés de leurs soins par la nation française: Roy est promu officier de la légion d'Honneur et Voivenel chevalier. Puis c'est le prince d'Oettingen Walerstein, secrétaire d'ambassade à Paris, qui vient leur remettre personnellement, au nom de l'Empereur Guillaume, la plus haute distinction prussienne, la cravate de commandeur de la couronne de Prusse (qui est encore conservée au Musée du Vieux Toulouse).

Ce n'est qu'au début de l'été 1914 que von Winterfeld quitte définitivement le Midi de la France. Il vient d'être nommé chef de division au Grand État Major. La situation est grave: l'archiduc d'Autriche-Hongrie, François Ferdinand, vient d'être assassiné le 28 Juin et toutes les grandes nations se mobilisent.

Le 3 Août, l'Allemagne déclare la guerre à la France.....

LA GRANDE GUERRE (1914-1918)

Lorsque la guerre "inévitabile" éclate, Voivenel a 34 ans et est en pleine ascension médicale et littéraire, multipliant conférences et articles de presse. Médecin réserviste, il rejoint la ligne de feu le 2 Août 1914. Comme homme et comme médecin, il va en connaître les heures les plus sombres: La Marne, Verdun, le chemin des Dames....

Pendant toute la durée du conflit, soit 50 mois, il reste au plus près des combattants et dans la même division, la 67°, composée de régiments du Sud Ouest.

Une présence constante auprès des combattants

Lors de sa mobilisation, Voivenel est affecté à un poste supposé de tout repos: le parc d'artillerie de la 67° division de réserve. Cependant, le 24 Août, il fait son "baptême du feu" au cours de l'offensive française, menée par la 3° Armée, vers la Belgique (Bataille dite de l'Othain). Médecin aide-major du 57° Régiment, il assiste aux premiers échecs sanglants, à l'avancée allemande puis à la bataille de la Marne en Argonne.

D'octobre 1914 à Mars 1916, Voivenel est médecin de bataillon au 211° régiment d'infanterie. La guerre de position succède à la guerre de mouvement. Les armées s'enterrent, creusent des tranchées, dressent des réseaux de barbelés. Un armement nouveau fait son apparition: grenades, mortiers, gaz, lance-flammes, armes automatiques.

Pendant plus d'un an, la 67° Division s'établit en Meuse, dans le secteur de Vaux, près de Verdun. 1915 est l'année de toutes les tentatives pour rompre le front allemand. A l'horreur des tranchées s'ajoute bientôt l'horreur de combats sanglants, dans des attaques locales aussi inutiles que meurtrières. Le 211° Régiment tient les premières lignes. Les positions sont disposées le long d'une petite vallée, La Selouze, qui se jette dans la Meuse. Voivenel est responsable du poste de secours avancé, situé à 300m des tranchées allemandes. Voici la description qu'il donne des offensives tragiques d'Avril 1915: "*Le poste de secours est encombré. Les blessés s'entassent. Le sol se couvre de portions rougies et gluantes de vêtements. L'odeur fade du sang écoeure. Manches retroussées, je travaille avec Vidailhac et Moreau. Un brancardier inscrit les noms et les blessures. La clientèle misérable et boueuse afflue et s'embouteille autour de nous. Les brancards passent difficilement. Nous piétons dans un mélange roussâtre de bave, d'eau, de sang et de coton jeté après étanchement sur le sol..*". Voivenel en restera profondément marqué. Par souci de mémoire, il signera plus tard ses chroniques de rugby dans le Midi Olympique du Pseudonyme de *La Selouze*.

Le 21 Février 1916, la 67° division est engagée à Verdun. Le séjour en ligne sera très coûteux: le 10 Mars, il ne reste que 200 combattants sur un effectif d'environ 2000. Le 211° Régiment est dissous. Voivenel est proposé pour un poste de tout repos "à l'intérieur" qu'il refuse pour rester dans "sa division".

D'Avril 1916 à Juillet 1918, il exerce les fonctions de médecin chef d'ambulance, la 15/6. Les déplacements se succèdent: secteur de Reims, retour à Verdun pour les opérations de dégagement de Vaux-le-Chapitre et de Thiaumont, puis stationnement pendant dix mois à Dieulouard en Moselle où il découvre avec stupeur les attaques par les gaz dits "suffocants" et "vésicants". De Juillet 1917 à Décembre 1917, il assiste aux offensives et

contre-offensives menées en Champagne, au Chemin des Dames, à la bataille victorieuse de la Malmaison puis aux derniers combats menés près de Compiègne.

Enfin, en Juillet 1918, il est nommé médecin chef d'une des premières ambulances Z, ces nouvelles ambulances spécialisées dans le traitement des gazés. Après avoir réchap-pé de justesse à la terrible épidémie de grippe espagnole, il termine la guerre avec le grade de lieutenant-colonel, six citations et officier de la légion d'honneur.

Démobilisé début 1919 et de retour sur Toulouse, il s'occupera "bénévolement" du centre de Neuropsychiatrie des armées jusqu'à sa liquidation en 1921.

Voivenel apparaît donc comme un témoin exceptionnel par sa présence constante au milieu des "Poilus". De la médecine de guerre, il va tout voir, tout observer, tout connaître. Médecin de troupe, il exerce aussi les fonctions d'expert auprès des tribunaux militaires. Dès 1915 mais surtout lors des mutineries de Septembre 1917, il est pressé d'assister en qualité de "neurologue" aux conseils de guerre pour juger du sort des déserteurs. Il en acquittera beaucoup, fort de sa théorie de la "Peur morbide acquise".

Si Voivenel se place en médecin observateur, il n'en reste pas moins homme avec son ressenti, ses "émotions", ses angoisses. Fort de son expérience personnelle, il va s'attacher à étudier les comportements nouveaux induits par la situation de guerre dans quatre ouvrages publiés entre 1917 et 1918.

Le front: un observatoire privilégié pour une analyse sociologique, psycho-pathologique et médicale

Dés les premiers jours, Voivenel se trouve confronté à la violence des combats et surtout à cette peur omniprésente: peur obsédante de la mort, peur de tous les instants dans ces abris qui n'en ont que le nom et où l'on risque à tout moment d'être anéanti par les obus, dénommés familièrement "les marmites". Il commence à consigner impressions personnelles et événements marquants dans une sorte de carnet de route, écrit au jour le jour. "*Un véritable besoin* " car, dit-il, "*observer et noter, c'est se défendre contre la peur.*" La guerre devient ainsi un sujet d'étude et la zone de front un observatoire privilégié.

Voivenel, médecin de régiment, est en première ligne, dans ce qu'on appelle les postes médicaux avancés. De ses observations quotidiennes de la vie de secteur, vont naître trois livres, écrits en collaboration avec le médecin divisionnaire Huot: *Le courage* (Éditions Alcan, 1917), *Le cafard* (Éditions Grasset, 1918), *La psychologie du Soldat* (La renaissance du Livre, 1918). Ces ouvrages sont rédigés sur les lieux même des combats, dans les tranchées lors des moments de calme ou dans les abris, les "cagnas". Destinés à un large public non spécialiste, ils tentent d'étudier "la psychologie individuelle et collective en temps de guerre". Anecdotes personnelles et cas cliniques viennent éclairer ces études centrées sur deux pôles: approche psycho-pathologique des troubles anxieux et approche sociologique. Dans toutes ces publications, aspect médical et témoignage se mêlent dans un souci évident d'analyse des circonstances mais surtout de vérité.

Si Voivenel apparaît comme novateur dans son analyse des troubles du comportements induits par la guerre, il l'est aussi dans un registre tout à fait différent: celui du traitement des gazés. Il expose ses conclusions et son expérience de médecin d'ambulance dans "*La guerre des gaz*", publié en 1919 et co-signé avec le docteur Paul Martin.

Enfin, non moins intéressant est la publication de son journal de guerre, beaucoup plus tard, entre 1935 et 1938, intitulé "*Avec le 67° Division de réserve*".

Les réflexions sur la guerre et l'analyse sociologique

"*C'était de simples hommes. Comment ont-ils fait tout cela?*". Telle est la question au cœur des réflexions de Voivenel et qui l'amène à s'intéresser aux comportements individuels et collectifs en temps de guerre.

Tout part de son expérience personnelle, de ce qu'il appelle son "auto-analyse".

Voivenel décrit avec précision la période des premiers mois de guerre: *Cette période ressemble au stade d'infection aiguë des grandes maladies. La fatigue au maximum, à cause des marches forcées. L'émotion au maximum à cause des batailles forcenées. Aucun entraînement ni à l'une ni à l'autre. Dès le premier contact avec la mort, un état d'angoisse, d'anxiété dont la fatigue et l'émotion multiplient les effets....* .

Mais, après cette période de "sidération", Voivenel constate que lui même, comme ses congénères, "s'adapte" à ces conditions au départ vécues comme atroces et insupportables: *Je vis depuis plus de trois ans au milieu des catastrophes. Je les vois. Je les accepte. Je vis. Je n'en suis pas "ennuyé" dans le sens pathologique, quand je ne suis pas épuisé* note-t-il en 1917 dans son journal de route.

Cette "adaptation" à la situation de guerre est présentée comme quelque chose de nécessaire. Car dit-il, *on conçoit que la persistance d'un état émotionnel de cette tonalité n'est pas possible. Il faut s'accommoder de cette existence nouvelle, si précaire, si amère qu'elle soit. Or, ce qui la rend intolérable, c'est la peur, la peur strangulatrice qu'il faut vaincre.*

Dans son premier livre intitulé "*Le courage*", Voivenel va étudier la mise en place des stratégies de lutte contre la peur, à l'origine du processus d'adaptation. Si interviennent au niveau individuel "l'habitude et l'expérience du combattant", il souligne surtout tous les facteurs sociaux mis en jeu dans l'apparition de nouveaux comportements.

Reprenant les travaux de Gustave Le Bon, de Durkheim et de la nouvelle école de sociologie, il note d'importance de "la psychologie collective" (84): *En période de guerre, l'instinct de conservation individuel doit être remplacé par l'instinct de conservation collectif. L'individu se sacrifie à un idéal social.* Les journaux et les revues du front sont chargés de véhiculer "l'idéal patriotique" et de développer "*l'âme collective qui est basée sur le sol, le passé,, la langue, la religion.....* Se crée alors ce que Voivenel appelle "l'altruisme logique" *qui permet l'apparition du fatalisme et donc l'acceptation du sacrifice.*

Cet idéal patriotique ou idéal social se manifeste surtout dans la notion d'appartenance au groupe des combattants: individus unis par le même sort, appartenant à une même unité, dirigés par un même chef, partageant les mêmes souffrances. Plus que l'esprit patriotique, ce qui va permettre "le sacrifice" est l'"*esprit de corps*" ou la "*morale du groupe*". La discipline interne, le rôle d'"éducation et d'exemple du chef", les effets "d'imitation" qu'il suscite vont parfaire la cohésion. Loin de sa famille, de ses repères mais entouré socialement, le soldat trouvera les moyens nécessaires pour lutter contre la peur et sera susceptible d'actes de bravoure.

Ces notions sociologiques, Voivenel va les développer et surtout les illustrer dans son dernier livre, intitulé "*La psychologie du soldat*" et publié en 1918 à la Renaissance du Livre, dans la Bibliothèque Internationale de Sociologie.

Cet ouvrage se présente à la fois comme une analyse intéressante des comportements sociaux suscités par la guerre et comme le témoignage de quelqu'un qui l'a vécue de l'intérieur. Son originalité est d'essayer de déconstruire la représentation tragique véhiculée par les médias: les atrocités quotidiennes, l'atmosphère si effroyable que *pas un système nerveux n'aurait pu y résister.....* Voivenel n'essaie pas de masquer l'horreur mais tente d'expliquer l'adaptation des hommes à ces conditions difficiles par l'organisation d'une véritable vie dans les tranchées, d'une véritable société.

"*La psychologie du soldat*" est d'abord une étude des différentes classes (Aristocratie, clergé, ouvrier, bourgeoisie, paysan) confrontée à la situation de guerre. Voivenel essaie de montrer comment, au début, le civil perd toutes ses caractéristiques sociales pour devenir le soldat indifférencié, le "Poilu" puis comment réapparaissent petit à petit les individualités dans la société nouvelle qui s'est créée. La période de guerre se trouve ainsi découpée en plusieurs périodes.

La première période, délimitée jusqu'à la période de la Marne est celle de "l'éréthisme émotif": *Fatigués par les longues marches, subissant ce choc émotionnel violent, beaucoup d'hommes s'en allaient, le soir des batailles, désorientés, obnubilés, par les routes incertaines, se couchaient sur le bord des fossés. Au moindre attouchement, ils sursautaient, s'effrayaient en proie à de véritables hallucinations, marchant devant eux, victimes d'une confusion mentale passagère, inévitable chez les moins résistants.....* Ce "choc émotionnel" du civil, ce désordre du début va ensuite disparaître pour laisser place à ce que Voivenel appelle la "période de l'hirsutisme".

La deuxième période est marquée par un début d'organisation sociale. Le soldat devient "*le poilu*" au sens littéral du mot. *Sa barbe et ses cheveux sont incultes....* A ce moment, ce qui semble manifeste est ce que Voivenel appelle "la digestion des individualités": *C'est à ce moment là que se fit au maximum la différenciation de l'ancien civil et du soldat qu'il était devenu. L'être social de jadis n'était plus reconnaissable dans ce combattant chevelu, barbu, couvert de boue, de crasse, mangé de poux, couvert de peaux de mouton, chaussé de bottes de tranchée....* La peur et l'anxiété des combats sont combattues de diverses façons. Voivenel note par exemple l'apparition et l'importance d'un langage commun, l'argot, qui est le meilleur moyen de dédramatiser la situation et de la rendre familière: *l'argot est une adaptation; il diminue l'action intimidante des choses dangereuses; il vivifie les choses ennuyeuses, les incorpore à notre personnalité, les fait accepter.. Le sac lourd que l'on doit transporter est comparé à un ami fidèle qu'on appelle "Azor", les obus meurtriers prennent le nom familial de "marmites" et les pièces d'artillerie se voit octroyer des surnoms ou des prénoms féminins (La Vaillante, la Joyeuse). Quant aux tirs, ils sont effectués par "Fritz": Fritz est un grand fainéant de boche qui roupille, une ficelle unissant son bras droit à la pièce de canon; de temps en temps il se retourne, baille, il s'étire, la ficelle se tend et le coup part...* A côté de l'argot qui fortifie l'idée d'appartenance sociale, se crée la "morale du groupe", elle-même consolidée par les "cérémonies collectives": le groupement autour du drapeau, lors de la messe, lors des enterrements, lors des remises de décorations.

La troisième période est marquée par l'organisation de l'environnement immédiat. Ce nouveau groupe social (Bataillon ou régiment) va créer un lieu de vie familial: *On aménage "son secteur", "sa cagna" pour la rendre confortable. Les animaux de compagnie apparaissent. Le soldat prend plus soin de sa personne. Il grogne moins contre les embuscades. Il a, aux tranchées mêmes, d'excellents amis, d'abord le chien fidèle qu'on utilisera plus tard largement, puis le chat, puis toute la série des animaux: oiseaux qu'il cueille au nid et apprivoise, écureuils, renards, petits sangliers....* On organise les loisirs, repas, invitations des autres unités, représentations théâtrales. Ainsi, *le poilu s'éloigne de l'obsession de la mort. La mort devient une idée de civil... On devient plus ému par la mort lue que par la mort vécue.*

Peu à peu, c'est toute une micro-société qui renaît avec ses individualités mais toujours regroupée autour du régiment ou du bataillon: *chacun reprend sa place. C'est le poète qui retrouve sa muse, c'est le peintre qui reprend ses pinceaux, c'est le géologue qui scrute le sol. Les fusées d'obus ont leurs amateurs passionnés, qui affrontent tous les périls pour se procurer la pièce rare, vont à la découverte entre les lignes, dévissent, démontent....* Les objets de guerre sont détournés de leur fonction première. Les obus ou balles deviennent des trophées militaires. Les morceaux de cuivre ou de laiton sont réemployés et c'est la naissance de "l'industrie des bagues" ou d'autres objets envoyés aux êtres chers.

Ainsi, à la fin 1917, Voivenel note que *l'être social a repris ses droits. Une nouvelle société se crée avec ses spécialités et ses inégalités....* Le soldat est redevenu le civil qu'il était avant la guerre: *plus il est soldat, plus le combattant redevient civil.*

Ceci donne lieu à la conclusion suivante: Les *classes sociales mélangées au début, fusionnées par la même flambée émotionnelle, se sont peu à peu différenciées de nouveau, se sont séparées dans cette société modifiée qu'est l'armée.* Et c'est peut-être avec un peu d'amertume que Voivenel constate la création de cette micro-société, celle des combattants qui a reproduit l'organisation et les inégalités de la société civile en temps de paix.

L'apport de Voivenel : création du concept "Peur morbide acquise" par "hémorragie de la sensibilité" et ses conséquences médico-légales

De cette étude sociologique dérive toute l'approche psycho-pathologique de Voivenel pendant ces années de conflit armé. De "la psychologie individuelle et collective en temps de guerre" va naître toute une élaboration sur les "troubles de l'émotivité" qui trouve son aboutissement dans la description de la "Peur morbide acquise".

Si la notion de trouble anxieux, de névrose traumatique ou d'état de stress post traumatique nous paraît désormais classique, il faut se replacer dans le contexte de l'époque. La démarche de Voivenel nous y apparaît alors comme profondément novatrice.

Des troubles du comportements induits par la guerre : le questionnement des médecins

Pour les aliénistes et neurologistes, la première guerre mondiale se présente comme une grandiose expérience de laboratoire. Elle apporte son lot de pathologies nouvelles: troubles organiques sans substratum anatomique (Troubles moteurs et sensitifs: tremblements, contractures, paralysies, cécités, surdités, dysfonctionnements viscéraux et neuro-végétatifs: troubles cardio-vasculaires ou vasomoteurs, le "coeur irritable de guerre", troubles digestifs etc...) et troubles du comportement (accès confusionnels, éclosions délirantes, états de panique) (74).

"Les psychonévroses de guerre" suscitent de nombreuses questions et de multiples travaux de par leurs conséquences médico-légales: désertions, fuite devant l'ennemi, refus d'obéissance caractérisé ou infractions aux consignes. Devenant passibles du Code de justice militaire, elles prennent aussi une importance stratégique capitale vu le besoin et le manque potentiel en hommes.

La durée imprévue de la guerre, les conditions de vie insupportables dans les tranchées, les attaques stériles menées plusieurs jours de suite par les mêmes unités combattantes provoquent la multiplication de ces pathologies et de ces comportements pouvant être jugés comme délictueux.

Dés 1915, les aliénistes sont amenés à intervenir auprès des comités de réforme et des conseils de guerre. L'expertise psychiatrique vise à distinguer les "simulateurs" des "mentaux". Si les premiers sont directement traduits devant les tribunaux militaires (peines d'emprisonnement ou peines de mort), les seconds font l'objet d'une évaluation soigneuse pour juger, selon la gravité de leur état, de leur exclusion ou d'un reclassement éventuel (zones plus calmes non loin du front ou évacuation vers les postes de l'intérieur).

La différenciation entre trouble psycho-pathologique et simulation est difficile à établir. En sont pour témoins les nombreuses réunions de consensus qui ont lieu entre 1916 et 1917 pour juger de l'attitude et du traitement à adopter face à ces situations limites entre problème psychiatrique et problème de répression militaire. (cf annexe 3: traitement des psychonévroses de guerre selon Roussy et Lhermitte en 1917).

Le problème se complexifie lorsqu'on prend conscience de la polémique qui existe dans les diverses étio-pathogénies proposées pour les "mentaux". Partisans d'une origine psychique (hystéropithiatisme et "simulation inconsciente", prédisposition: constitution émotive de Dupré, constitution anxieuse de Devaux et Logre, déséquilibrés alcooliques de Régis) et partisans d'une origine organique (syndrome "commotionnel" ou "shell shock" des anglo-saxons) s'affrontent dans les discussions houleuses de la Société de Médecine Légale ou de la Société Médico-Psychologique.

En résumé, les troubles du comportement relèvent de trois diagnostics principaux d'où découle l'orientation proposée: les "commotionnés" sont évacués vers les hôpitaux de l'intérieur, les "hystéropithiatiques" vers les asiles ou les centres de neurologie où débute un traitement solide: "conversations persuasives" par suggestion, "traitements brusqués" (émotion brutale qui provoque une levée des symptômes que l'on pointe au patient), méthode de Vincent (séances de "faradisation"). Quant aux sujets étiquetés "simulateurs", ils réintègrent rapidement leur unité ou, en cas de refus ou de nouveaux problèmes, sont traduits devant le Conseil de guerre comme déserteurs.

Certains aliénistes, un peu en marge, s'occupent de développer une réflexion différente avec la notion "d'émotion-choc"(66). Cependant, le rôle dévolu aux émotions brutales et à un "traumatisme psychique" dans la genèse de ces pathologies est fort controversé. Dans les "Précis de médecine de guerre" de la collection "Bleu Horizon"(1917), on ne trouve aucune référence à la "névrose traumatique" décrite en 1884 par Oppenheim. Et ce que nous appellerions aujourd'hui les troubles anxieux sont relégués dans le court chapitre regroupant la "crise d'anxiété chez le sujet prédisposé" et la "crise d'agitation hystérique" (65) (89).

Louis Ferdinand Céline nous donne une idée assez juste du peu de prise en compte des phénomènes anxieux dans son livre "Voyage au bout de la nuit". Le héros, lors d'un retour de permission, est "rendu fou par la peur". *Après quelques jours de surveillance*, nous dit-il, *on sortait discrètement pour s'en aller, soit vers l'asile d'aliénés, soit au front, soit encore souvent au poteau d'exécution.*" (68).

La position de Voivenel

Voivenel, en sa qualité de "neurologue" et d'expert, participe activement aux débats dans les sociétés parisiennes. Son expérience quotidienne du front lui fait développer, face à ces problèmes, une réflexion différente, basée sur la notion d'"émotion" et de "réactions" d'où découle une attitude thérapeutique elle aussi particulière.

Médecin de troupe, Voivenel est un témoin privilégié quant à l'apparition et à l'éclosion des troubles du comportement. Sa formation de "neurologue" lui donne la finesse du regard clinique. Sa formation de médecin légiste l'amène à rédiger dès 1915 des rapports d'expertises pour les tribunaux militaires. Et ses observations sont fort différentes de celles des hôpitaux de l'intérieur, les H.O.E (hôpitaux d'origine d'étape) vers lesquels on évacue les pathologies graves et avérées. Il suffit pour s'en convaincre de lire les conclusions du rapport d'André Léri (octobre 1915) qui témoigne assez bien du parti pris de l'époque: *Les névroses de guerre sont presque toutes des manifestations hystériques.... D'après notre dernière statistique, nous avons renvoyé au front 91% de tous les malades nerveux.* (86)

La grande originalité de Voivenel est de se détacher de la tendance nosographique, de la théorie des "constitutions" ou des "tempéraments" pour étudier des phénomènes plus généraux. "Les troubles de l'émotivité", ce que nous appellerions aujourd'hui les états

anxieux, états de stress post traumatique ou les dépressions traumatiques, sont au centre de son questionnement. Les troubles du comportement qui leur sont liés sont ainsi étudiés selon la personnalité de l'individu, la circonstance d'apparition, le contexte socio-environnemental. Voivenel voit dans l'émotion la base de tout comportement.

Les "réactions émotionnelles" sont étudiées dans ses deux premiers ouvrages: "*Le courage*" et "*Le cafard*". Ces livres correspondent à deux périodes différentes: guerre de mouvement pour le premier où sont étudiées les "pathologies de la bataille", guerre des positions pour le second où est étudiée l'asthénie et dépression des tranchées. Voivenel regroupera ensuite ses observations pour authentifier "*La peur morbide acquise*" par "*hémorragie de la sensibilité*".

"*Le courage*" : description des troubles du comportement liés à une émotion violente

Au début de la guerre et comme beaucoup de ses confrères, Voivenel note la fréquence accrue des consultations au poste de secours juste avant ou juste après la bataille: juste avant, ce sont les présentations pour des symptômes organiques (palpitations, diarrhées); juste après, ce sont les accès confusionnels, les états de panique. Pour expliquer cette chronologie, Voivenel fait appel à ses qualités d'observateur, ce qui lui fait distinguer trois phases successives. La première, avant le combat, est caractérisée par un "état de mise en tension psychique": *L'état émotionnel va jusqu'à l'angoisse (phénomène physique) et l'anxiété (phénomène psychique). Cet état se traduit par le silence tragique, les mouvements automatiques, les rituels superstitieux ou religieux.* La seconde, pendant le combat, est caractérisée par une brusque décharge motrice et émotionnelle: *tout ce potentiel s'écroule. Il y a ce que Dupuytren appelait si joliment "hémorragie de la sensibilité".* Cet état est comparé à l'ivresse ou à une véritable crise "passionnelle": *"on en oublie l'horreur de ce qui se passe autour de soi, la douleur des blessures."* La troisième phase, après la bataille, est celle d'un "état d'épuisement nerveux et pas seulement musculaire" où brutalement on reprend conscience du danger: *c'est le moment où la mort apparaît dans toute son horreur, où les blessés et les cadavres glacent d'effroi.*

Voivenel remarque que c'est souvent au cours de cette dernière phase que se produisent des actes de désertion ou de fuite devant l'ennemi chez les sujets jusqu'à présent reconnus pour leur courage et leur valeur militaire. Le même phénomène est décrit dans le *Bulletin des armées* de Juillet 1916 cette fois sur le plan stratégique: *une troupe d'infanterie doit enlever presque d'un bond toute la série des objectifs..... car aux violents efforts de l'assaut succèdent une période d'inertie qui entraîne une perte des places....".*

"*Le cafard*" : description des troubles du comportement induits par de petites émotions répétées, d'une sorte de "neurasthénie acquise"

Dans "*Le cafard*", Voivenel étudie les "réactions émotionnelles" lors des périodes de calme dans les tranchées. Il note la recrudescence des problèmes somatiques juste avant la reprise des combats: plaintes digestives, cardio-vasculaires. Si l'examen clinique s'avère tout à fait normal, un interrogatoire minutieux retrouve toute une série de petits signes communs *"qui passent souvent inaperçus s'ils ne sont pas recherchés"*.

Voivenel voit dans le "cafard", terme vulgaire employé par les soldats pour définir cet état, une véritable entité clinique: *"état psychique plus que neuro-organique", non lié à un traumatisme physique*, précise-t-il, pour le différencier du syndrome commotionnel ou contusionnel.

La clinique semble en être caractéristique: état d'émotivité particulier, palpitations, céphalées, asthénie, perte d'appétit, insomnie, cauchemars répétitifs, modifications du caractère avec tristesse et/ou impulsivité, crainte obsédante de la mort, état de passivité. Cet état est du, dit Voivenel, *à la série indiscontinue de petits chocs émotifs répétés., de petites hémorragies de la sensibilité. Véritable état de "neurasthénie acquise", il peut*

survenir chez les sujets les plus sains et provoquer actes délictueux et désobéissance. Et on retrouve bien souvent ces hommes courageux devant les conseils de guerre.

La "Peur morbide acquise" par "hémorragie de la sensibilité" et ses conséquences médico-légales

Recoupant ces diverses observations, Voivenel va développer son concept de la "Peur morbide acquise" par "hémorragie de la sensibilité". Sous cette dénomination, il décrit un véritable syndrome avec des symptômes physiques, psychiques et son étiopathogénie.

Les signes se regroupent comme suit:

- signes psychiques: tendance à l'irritabilité et à l'agression envers autrui, tendance au repli et préoccupations de sécurité personnelle, diminution de l'engrènement au réel, difficulté de sommeil, état de passivité.
- signes somatiques: troubles cardio-vasculaires à type de palpitations, troubles digestifs à type de nausées ou de diarrhées, troubles urinaires, hyperréflexie tendineuse.

Les conditions de survenue sont de deux types:

- soit d'une façon brutale dans les suites immédiates d'une bataille.
- soit d'une façon progressive et différée après une durée d'adaptation satisfaisante de l'ordre de plusieurs mois.

Voivenel rechigne à parler de trouble mental véritable car "*la peur est un caractère biologique, naturel, existant chez tout homme confronté à une situation de danger. Par "instinct de conservation", la première manifestation est la tendance à la fuite. Cet état semble "transitoire s'il est traité correctement dès le départ."* Voivenel dénie ainsi toute cause de "predisposition" entendant par là de troubles mentaux préexistants.

Le traitement qu'il applique consiste d'abord en une prise en considération des plaintes du patient, en une mise en "repos émotionnel" de quelques jours dans un village non éloigné de la zone de front avec amélioration de la nourriture. Cette thérapeutique simple permet en général un retour satisfaisant à l'unité. Voivenel traite avec la plus grande commisération ces soldats "*assez normaux pour ne pas être évacués, assez anormaux pour être examinés et traités avec indulgence*".

A défaut d'une prise en considération ou d'un dépistage précoce, les troubles se pérennisent et les sujets doivent être évacués à l'intérieur.

C'est avant tout le critère de durée qui trace la frontière entre le normal et le pathologique. Si les symptômes persistent ou entraînent une inadaptation (ce qu'il appelle une "déprésentification" ou un défaut "d'immédiatisme") et/ou parfois des délits, on est au stade des complications:

- tentative de fugue, de désertion, de fuite devant l'ennemi passibles de sanctions redoutables après passage devant le Conseil de guerre.
- actes de désobéissance, hospitalisations répétées pour de multiples plaintes somatiques "pour tenter d'échapper à la situation de combat". Ces sujets risquent d'être pris pour des simulateurs et traduits eux aussi en Conseil de guerre.
- complications psychiatriques avec apparition d'un état mélancolique avec dénutrition ou de véritables accès délirants.

L'étiopathogénie proposée est basée sur la notion de perte d'énergie psychique, d'"hémorragie de la sensibilité". Voivenel adopte en ce sens les théories développées par Janet ou Maurice de Fleury. L'organisme est dépositaire d'une certaine quantité d'énergie psychique. Cette énergie "s'écoule dans l'organisme comme un fluide" à la faveur des émotions. Des émotions intenses induisent une baisse d'énergie psychique: "hémorragie

brutale de la sensibilité" au cours de la bataille, "saignées itératives mais continues" lors des périodes de calme en zone de combat.

L'"hémorragie de la sensibilité" aboutit à un état d'épuisement, "*véritable neurasthénie acquise*";

Prenant en compte les récents travaux neuro-physiologiques, Voivenel n'oublie pas de signaler les conséquences organiques des "réactions émotionnelles": "*dérèglement des glandes à fonction interne: corps thyroïde, glandes surrénales, glandes génitales et pituitaires expliquant l'asthénie si caractéristique...*".

Voivenel reconnaît à la "Peur morbide acquise" des facteurs protecteurs. Il remarque la diminution des sensations de peur lors d'un temps assez long passé aux tranchées. Il développe la notion d'adaptation qui relève de facteurs individuels (rôle de l'expérience, de l'habitude, de l'accoutumance au milieu, mise en place de stratégies de lutte avec l'importance des "gestes automatiques", des "rituels" superstitieux ou religieux) et de facteurs collectifs (rôle des sanctions, de la discipline, phénomènes d'imitation du chef", rôle de l'esprit de corps").

Quant aux facteurs favorisants, ils sont essentiellement individuels: hérédité, personnalité antérieure (constitution émotive de Dupré, constitution anxieuse de Devaux et Logre), intoxications éthyliques. Ainsi, si les symptômes restent constants, leur manifestation sous forme de troubles du comportement pourra différer selon le "tempérament" du sujet: fuites, violences, désobéissance ou actes médico-légaux.

La grande qualité de Voivenel est donc de reconnaître ou de redécouvrir "la névrose traumatique" et ses complications, ce que nous appelons aujourd'hui les états de stress post traumatique selon la classification du DSM IV. Cependant, à notre connaissance, il n'est jamais cité dans les ouvrages de psychiatrie militaire sauf d'une manière détournée (Par exemple, on retrouve la notion d'hémorragie de la sensibilité dans l'ouvrage de Juillet et Moutin) (82).

Pourtant, dès 1917, Voivenel s'applique à faire authentifier la "Peur morbide acquise" et ses conséquences médico-légales par de nombreuses publications dans les journaux médicaux (Le Progrès médical, le Journal de Médecine légale) ou non médicaux (Le Mercure de France).

En Janvier 1918, il sollicite le soutien de la Société Médico-Psychologique pour faire reconnaître les troubles induits par la peur: *Le côté médico-légal de la Peur nous fait demander l'appui de la Société Médico-Psychologique, à seule fin de pouvoir dire à la justice militaire: La peur peut, dans certaines conditions, être un motif d'indulgence et non un motif de plus grande rigueur; le poltron est différent du lâche.* Les conclusions qu'il présente sont soumises, à sa demande, à un vote pour entraîner une prise en compte de cette pathologie par les conseils de guerre.

Dans sa communication, Voivenel s'attache à définir plusieurs types de peur qu'il éclaire par des observations cliniques personnelles et rapports d'expertises. S'il authentifie et différencie *les peurs où la prédisposition joue le premier rôle, les peurs dues à une commotion, à un état de déficience organique*, il définit aussi *des peurs où l'émotion peut être le seul facteur étiologique: peurs morbides consécutives soit à une émotion violente, soit à la série de petites émotions renouvelées.*

Voici une partie de la conclusion (le reste est situé en annexe 4): *il y a donc lieu de faire entrer la notion de peur morbide dans la justice militaire. S'il importe pour le pays que la lâcheté soit punie implacablement, il importe non moins que la peur soit reconnue dans ses rapports avec l'émotivité morbide. Lorsqu'au cours de la procédure d'un délit et dans les pièces du dossier on reconnaît soit une hérédité vésanique, soit une hérédité nerveuse; on reconnaît ou on soupçonne soit une débilité mentale, soit une débilité physique; si, à la suite d'une blessure, d'une commotion, d'une maladie, on constate une modification indiscutable du caractère et de l'énergie du sujet; si la même constatation s'impose, soit après une crise émotionnelle violente, soit après une longue période de tenue militaire excellente qui fait que le délit étonne les chefs et les camarades*

Dans ses conditions, il y a intérêt à ce que la justice militaire soit éclairée par une minutieuse expertise médico-psychologique faite par un médecin spécialiste.

Les conclusions du rapport sont adoptées à l'unanimité. Nous rappelons pour la petite histoire que la névrose traumatique ne sera reconnue comme pathologie et comme "blessure" ouvrant droit à une invalidité qu'avec le décret du Ministère de la Défense en date du 10 Janvier 1992.... soit 80 ans plus tard

Comme nous pouvons le voir, Voivenel développe une technique d'expertise finalement très moderne. Rappelons qu'à l'époque, il n'existe pas de sélection d'entrée dans l'armée ni de tests psychologiques pour juger de l'aptitude du sujet à la vie militaire. L'expertise se déroule en trois temps: interrogatoire de l'entourage immédiat (recherche de modification du comportement ou de la personnalité), étude précise des actes délictueux ramenés dans leur contexte (aspect brutal du geste, impulsivité, acte "surprenant" ou imprévisible), étude du sujet lui même (souvenir ou non de l'acte, vécu intérieur, évaluation de la personnalité antérieure, recherche systématique d'éléments dépressifs et/ou d'élément déclenchant).

Par cette attitude, Voivenel se verra souvent reprocher par ses supérieurs son "manque de discernement" et son "indulgence" vis à vis des "simulateurs". Malgré, cela, il continuera à " *traiter ces malades avec compréhension*" et ce au quotidien. Dans les archives et dossiers médicaux de l'ambulance 15/6 que nous avons pu consulter, il apparaît rarement des diagnostics psychiatriques et surtout jamais le terme "simulation". Seulement quelques mots: "A été examiné et soigné".

Fort de sa théorie de la "peur morbide acquise", Voivenel fera preuve de la même compréhension en sa qualité d'expert auprès des conseils de guerre. Pendant la tragique année 1917, après l'échec sanglant de l'offensive Nivelle en Champagne, les révoltes se multiplient dans l'armée française. Pétain prend des mesures exemplaires en faisant fusiller mutins et déserteurs mais aussi favorise le retour à l'ordre en prenant en compte l'épuisement et les besoins des hommes dans ce qu'on a appelé la "Circulaire Pétain": surveillance de l'ordinaire, organisation de permission. Voivenel note avec orgueil et fierté qu'aucun homme de sa division n'a été fusillé. Il accueille avec une grande satisfaction ces mesures, lui qui préconisait depuis longtemps cette thérapeutique de "repos émotionnel". C'est certainement de cette attitude humaine d'écoute des hommes que vient l'admiration sans limite que Voivenel portera toujours au général.

Une préoccupation plus médicale: la question des gazés

Ce souci d'équité et de préservation des vies, on le retrouve dans le dernier sujet qui va occuper Voivenel à partir de 1917: le traitement des gazés.

Voivenel est confronté à ce problème dès Juin 1916 dans ses fonctions de médecin d'ambulance.

De l'ampleur du phénomène sur un plan sanitaire et médical

Si les premières attaques par les gaz de combats ont eu lieu dès 1915 - malgré l'interdiction des Actes de La Haye du 29 Juillet 1899 -, la question prend une importance capitale à partir de 1916.

Les bombardements toxiques sont quotidiens. En dépit des précautions accumulées, le perfectionnement et la multiplication des substances chimiques employées (pas moins de 18 au cours des deux dernières années de guerre, seules ou associées) augmentent la gravité et le nombre des lésions: atteintes neurologiques des gaz "toxiques" du type acide cyanhydrique, atteintes pulmonaires gravissimes des gaz "suffocants" type chlore, atteintes cutanéomuqueuses atroces des gaz "vésicants" type ypérite.

Lors d'une attaque de ce type, les formations sanitaires de premiers soins sont les "ambulances médicales". Ces structures mobiles accompagnent les unités combattantes (une ambulance médicale et une ambulance chirurgicale pour chaque division). Équipées de matériel et de tentes démontables, elles se transforment en véritables hôpitaux d'une capacité de 100 à 300 lits et assurent des fonctions de triage des blessés avant l'évacuation vers les "hôpitaux d'origine d'étape" (H.O.E) pour les sujets gravement touchés ou intransportables (80).

Dans les années 1916-1917, et ce malgré l'importance médicale et sanitaire du phénomène, l'organisation en cas d'attaque par les gaz y est rudimentaire et surtout axée sur la prévention: préparation des lunettes et des masques sur place (une compresse rectangulaire imbibée d'un liquide neutralisant), cours d'instructions auprès des soldats. Manque de locaux, matériel inadapté, personnel non préparé, conduites à tenir diagnostiques quasi inexistantes (Quelques circulaires parues en Juillet 1916) ajoutent au désordre. Du point de vue thérapeutique, rien n'est clairement codifié si ce n'est l'utilisation, sans notion de dose, de la saignée et de l'ipéca. Si la nécessité d'une organisation spéciale s'impose, elle n'apparaît qu'en Juillet 1918 avec la création des fameuses ambulances gazières dites "Z".

" Chacun y allait de sa recette personnelle en allant voir comment se débrouillait les autres" nous dit Voivenel, médecin chef de l'ambulance 15/6. Et voici la description tragique qu'il fait de sa première expérience des gaz suffocants en Avril 1917: "Les salles de notre ambulance se garnirent vite. Malgré notre affairément et ce que nous avons vu en 14, nous étions saisis au coeur par le spectacle de nos malades. Dans chaque salle, un infirmier administrait l'ipéca, un autre faisait jaillir les veines, l'autre administrait l'oxygène. Contenu stomacal visqueux et liquide pulmonaire mousseux coulaient au pied de chaque lit, la misérable pourpre du sang tachait les draps. Les yeux convulsés, la bouche engorgée, les agonisants aspiraient l'oxygène qui ne trouvait pas à se loger dans les alvéoles pulmonaires remplis d'eau. Deux seulement avaient la triste chance de délirer et voulaient se jeter sur l'ennemi qui attaquait.... (p92).

L'implication de Voivenel sur le plan diagnostique et thérapeutique

De cette première confrontation avec les gaz suffocants et des difficultés rencontrées, va naître toute l'action de clarification de Voivenel dans le diagnostic et le traitement des gazés.

Il observe, note la latence d'apparition des symptômes puis leur évolution: l'atteinte pulmonaire prédominante, l'oedème aigu du poumon, l'épisode fébrile avec tachycardie puis la phase d'asthénie précédant la récupération. Il se sert de son sens clinique pour adapter la thérapeutique. Il emploie de très forte dose d'ipéca à visée vomitive. Le masque à oxygène s'avérant gênant, il préfère "revenir à la vieille méthode de Gréhan: un embout nasal relié au ballon d'oxygène. Il met en évidence l'intérêt de "*soigner le plus près possible de la ligne de feu les suffoqués en évitant les déplacements...*", allant ainsi à l'encontre de la circulaire qui prévoit une "évacuation et un transport rapide".

Les résultats obtenus sont bien supérieurs à ceux des autres ambulances. Voivenel et le médecin divisionnaire Huot exposent leurs conclusions à la Société Médico-Chirurgicale de la VII^e Armée: "*Au vu des nombreux travaux, les gaz suffocants agissant électivement sur le poumon, c'est l'oedème pulmonaire aigu qui commande tout. Il faut soigner le*

malade comme un noyé.... A leur arrivée, tous les malade ont été couchés, immobilisés, réchauffés.... Il faut faire vomir à tout prix le malade et ne pas avoir peur des hautes doses....La saignée doit être rapide et agit de façon surprenante... L'oxygénation ne doit pas être oubliée..." . Cette thérapeutique sera généralisée par la suite.

Reconnu désormais comme un spécialiste des gaz, Voivenel, à la tête de son ambulance 15/6 est chargé par le Haut Commandement d'organiser "un service de traitement des intoxiqués " en août 1917, lors de l'attaque du chemin des Dames. Le problème logistique est immense puisqu'il s'agit de gaz "vésicants". Ces gaz insidieux, à peine décelés par une odeur de moutarde, provoquent des lésions cutanées et des brûlures de toutes les parties exposées notamment les voies respiratoires; hautement volatiles, ils imposent des mesures drastiques de désinfection pour éviter la propagation: installation de hangars séparés pour les divers intoxiqués, pour le déshabillage, pour les douches, construction d'immenses cuves pour les vêtements.

Voivenel forme les hommes, distribue les rôles de chacun. Et le 17 Octobre 1917, le sombre défilé des gazés commence: *A la demi clarté du crépuscule, nous voyons descendre des voitures, péniblement, trébuchant, tâtonnant, des hommes aveuglés. Ils ont la tête baissée, une main sur les yeux, l'autre main étendue en avant comme pour tâter l'espace. Ils s'agrippent à l'infirmier et se laissent conduire à la tente Tortoise qui constitue la salle d'attente. Cette tente est si vite remplie qu'il faut utiliser les tentes voisines. Assis sur des bancs, sales, boueux, la tête entre les mains, les coudes aux genoux, on voit à peine leur visage sillonné de traînées grises qui sont des larmes.... Notre centre gazier est rempli comme une grenade trop mûre.... Presque tous gardent les yeux fermés. Quand on les ouvre, c'est un flot de larmes qui s'échappe des paupières contractées. Quelques uns ont le nez violacé, tomenteux, juteux. Il en est dont le corps entier est rouge comme au sortir d'un bain sinapisé. Celui ci a le derrière littéralement cuit; le dos de cet autre ne fait qu'une cloque; les parties génitales d'un troisième sont déformées monstrueusement par d'énormes champignons jaunes qui sont des phlyctènes...."* . En 10 jours, ce seront près de 1300 soldats qui sont soignés et traités à l'ambulance augmentée à une capacité de 375 lits. Dans son compte rendu adressé au médecin inspecteur, sont exposés l'organisation de la désinfection, les symptômes cliniques permettant de distinguer rapidement les suffoqués des vésicants et la thérapeutique avec critiques et suggestions. Le 3 Novembre 1917, l'ambulance 15/6 était l'objet d'une citation collective à l'ordre du 39° Corps d'armée: *Grâce à l'habile direction de Monsieur le médecin major de 2° classe Voivenel et au dévouement d'un personnel bien instruit, l'ambulance 15/6 a su faire face à une situation grave et est parvenue à donner les soins nécessaires en un temps très court à près de 1300 militaires intoxiqués ou vésiqués par les gaz ennemis.*

"La Guerre des Gaz : journal d'une ambulance Z"

Dés mai 1917, Voivenel soulignait la nécessité d'ambulances spécialisées dans le traitement des gazés dans une conférence: *"Il faut appliquer aux gazés une thérapeutique d'urgence avec un automatisme intelligent. Cet automatisme doit exister chez les infirmiers comme chez les médecins. Il est essentiel qu'il y ait à ce sujet dans chaque formation des équipes constituées comme le sont les équipes chirurgicales. Ainsi, connaissant le poison, sachant les altérations organiques qu'il cause, ayant sous la main un matériel sans cesse vérifié et des infirmiers éduqués et habitués à votre idiosyncrasie professionnelle, vous pouvez sauver de très nombreux malades en apparence désespérés..."* . Son voeu est exaucé en 1918. Vu son expérience des gaz, ses publications, ses capacités prouvées d'organisateur et de fin clinicien, il est tout naturellement choisi pour prendre la tête d'une des premières ambulances gazières Z de la III° armée. Il est responsable de près de 400 lits.

Voivenel ne quittera "son" ambulance que début 1919. Il relate ses souvenirs dans son livre intitulé la "Guerre des Gaz" , préfacé par Paul Bourget, co-signé avec le docteur

Martin et paru en Novembre 1919, une fois levée l'interdiction de publication pour secret défense.

Norton Cru (88) souligne la qualité de cet ouvrage, de *"cette étude technique si mêlée de souvenirs personnels, si vivante, qu'elle offre à l'historien au moins autant d'intérêt qu'au médecin..."*. L'ouvrage est une expérience vécue de la "Guerre des gaz". A la fin, Voivenel y expose quelques réflexions personnelles que nous ne pouvons nous empêcher de citer: *Les effets de la guerre des gaz ont été redoutables. Nous ne savons pas exactement les pertes qui lui sont redevables. Les chiffres seront publiés plus tard... Les gaz avaient une double action: action réelle physique et action morale. Des deux, l'action morale était peut-être la plus redoutable au début, alors que ce facteur était encore mystérieux, apportant avec lui toutes les terreurs et les hypothèses du danger inconnu, alors surtout que nos troupes n'étaient pas munies de moyens de protection ou n'avaient que des moyens rudimentaires et peu pratiques..... Ce que nous avons vu n'est peut être qu'une pâle ébauche. Interdits ou non, dans les guerres futures, les gaz réapparaîtront, plus terribles.... Les guerres futures seront de plus en plus scientifiques..... A propos de cette épidémie meurtrière de grippe qui sévit en fin 1918, on a chuchoté les mots de peste, de choléra. Des bruits fantaisistes ont circulé: les Boches auraient inoculés des chats, des rats, des pigeons qui seraient venus semer la contagion dans l'armée française. Folie aujourd'hui, oui! Mais demain, qui sait? Qui empêcherait un criminel savant de préparer un virus toxique et son vaccin? L'idée atroce n'est pas nouvelle. La convention de la Haye l'a interdite, une nouvelle convention l'interdira de nouveau.... Mais....*

Un témoignage exceptionnel: les quatre tomes de "Avec la 67° division de Réserve", Prix Montyon de l'Académie Française 1939

Pendant toute la durée de la guerre, Voivenel tient un journal de route où il consigne événements marquants, réflexions personnelles, croquis de plans de position ou caricatures de personnages. Les conditions de lieu et de temps de sa rédaction font de ce récit un témoignage exceptionnel et vivant de la période de guerre.

Voivenel n'aura l'idée de le publier que très tardivement. Il semble que la décision réponde aux reproches émis par Norton Cru en 1929 (88). Dans son livre "Témoins" - recensement précieux de toute la littérature écrite pendant la guerre -, ce dernier consacre quatre pages aux travaux de Voivenel. S'il loue la qualité d'observation et d'analyse, il remarque aussi que *"l'auteur était capable de mieux faire et que nous aurions beaucoup gagné à ce qu'il s'en tint à ses propres observations, à sa 67° Division et à son poste de secours...."*.

Les quatre tomes du journal de Voivenel, rebaptisé *"Avec la 67° Division de réserve"*, sont édités échelonnés entre 1933 et 1938 à la Librairie des Champs Élysées. La qualité fondamentale de ces ouvrages est l'honnêteté intellectuelle. Les notes sont celles d'un médecin mais surtout celles d'un homme: *"J'ai regardé, j'ai noté, j'ai eu peur, très peur..."*. dit Voivenel dès les premières pages. Proche des hommes les plus humbles, il rend surtout hommage aux plus discrets, aux "soldat-paysans". Il relève la dureté de leur existence, leur simplicité à accepter un sort ingrat, leurs joies modestes à se retrouver, le temps d'un bref repos, entre "pays" et à parler le patois. Au delà de son témoignage de soignant, il décrit également sans complaisance les civils restés auprès de la ligne de feu ou la vie toulousaine perçue avec étonnement lors des courtes permissions: *"on a l'impression que la guerre est ailleurs"*, souligne t-il. Observant l'indifférence voire l'égoïsme de l'arrière, il confesse avec révolte en 1916: *Chers camarades, vous êtes allés à la mort, non avec le sourire - ce n'est pas vrai - mais naturellement. Vous êtes morts pour la France... malgré d'autres Français....*

Le texte lui même, non retouché en vue de la publication, est dense en informations, écrit dans un style sec, sans concession qui lui confère une force parfois vibrante. Par ce souci de vérité, il apparaît très différent de toute la littérature romancée de l'après guerre et dénote presque à côté d'ouvrages comme "Les croix de bois" de Dorgelès ou "A l'ouest rien de nouveau".

Lors de sa parution, "Avec la 67° Division de Réserve" est saluée par les critiques élogieuses de Paul Léautaud, Georges Duhamel, Francis Carco ou Roland Dorgelès. Mais ce qui touche le plus Voivenel, ce sont les lettres des anciens et modestes "Poilus" ou peut être cette lettre de Maurice Genevoix, Secrétaire de l'Académie Française: *Je vous ai suivi jour après jour, au long du passé retrouvé. Retrouvé? Comment parler ici de rencontres, de souvenirs? Rien de tout cela n'est passé, rien ne s'est effacé pour ceux que la guerre a marqués. Je le savais sans y songer assez. Je viens d'en reprendre conscience à vos côtés: de sorte que je ne sais plus si cela, qui fut votre vie, ressemble à ce que j'ai vécu: indignation, pitié, mépris, exaltation, résignation, gaieté, révolte, c'est vous, c'est moi; nous tous qui avons été voués....*

"Avec la 67° Division de Réserve" se verra attribuer le Prix Montyon de l'Académie Française 1939.

A cause de sa publication tardive et à tirage trop modeste (1000 exemplaires en tout et pour tout), ce témoignage est resté longtemps ignoré dans les nombreux travaux sur la Grande Guerre.

Gérard Canini, historien et spécialiste de la bataille de Verdun, le découvre par hasard et note *la qualité des témoignages, la profonde sensibilité du médecin, les hauteurs de vues et d'analyse*. Il regrette que ce témoignage remarquable soit si souvent méconnu. "*Ce témoignage de tout premier plan, dit-il, devrait reprendre sa place parmi les récits inspirés par la Première Guerre Mondiale et contribuer à une meilleure connaissance de ces soldats confrontés à la plus formidable épreuve qu'une génération ait eu à connaître....*" (93) (69)

La partie du journal de Voivenel consacrée à Verdun a ainsi été rééditée en 1991 dans la collection "Témoins et témoignages" aux Presses Universitaires de Nancy.

La fin de la guerre: une difficile réadaptation à la vie civile

La guerre a définitivement marqué Voivenel. Voici les réflexions qui clôturent son journal de guerre:

"La guerre et l'humanité sont deux choses qui jurent d'être accolées. La guerre est inhumaine dans son essence, dans son but, dans ses moyens. De loin, on fait de beaux discours et de superbes descriptions. Ca se termine par

*Mourir pour la patrie
C'est le sort le plus beau
Le plus digne d'envie*

De près, c'est ignoble. C'est affreux la guerre. Ca ne se codifie pas, ou, du moins, ça ne se codifie qu'en temps de paix. Ca se fait, ça se gagne ou ça se perd. (Avec la 67° D.R, T IV, p 152)

La guerre est terminée et nous allons redevenir civils. Ah! Il fera bon vivre demain, pour nous, les victorieux. Nos infirmiers viennent nous serrer la main. Demain, sans transition, ils retourneront à leur sillon.... Demain, ce sera notre tour et nous médecins, qui n'avons jamais quitté les armées, nous retrouverons nos confrères de l'intérieur engraisés de notre clientèle, décorés comme des braves. Nous lirons dans nos rues des noms nou-

veaux sur des plaques nouvelles et nous aurons un peu plus à lutter dans ce monde où - demain- il fera bon vivre....

Un bruit de roues étouffées par la neige... C'est un mort qu'on emporte sous le ciel tourmenté. Sous la neige qui tombe, ils s'uniformisent, les cimetières où dorment les milliers de gazés... Ils étaient jeunes... Ils croyaient les guerres impossibles... Ils étaient à l'âge des enthousiasmes et des actes de foi, et leur âme rayonnait à travers la vie.... Demain, il fera bon vivre..... Ils gisent ceux qui furent confiants, dans un sol dévasté que panse la neige..... Demain.....

Le souvenir que garde Voivenel est celui des horreurs mais aussi de cette "communion" entre les hommes, communion qu'il voit petit à petit se désagréger avec le retour à la vie civile. Guerre absurde mais qui a créé des liens indestructibles entre les combattants, une "humanité" dans le partage des souffrances.

Voivenel marque son amertume, sa tristesse, sa révolte face à une société qui se reteinte d'"égoïsme". Il n'oubliera jamais les "paysans soldats", ses camarades, "ses frères", les vivants comme les morts.

Pour les morts, il fera acte de mémoire. En 1925, il fait élever à Toulouse le "Monument au Sport", en mémoire de tous les sportifs tombés au combat et plus particulièrement pour son ami Mayssonné. Voulant les honorer par ce qu'il y a de plus beau, il n'hésite pas à aller voir le sculpteur Bourdelle pour lui demander une de ses sculptures monumentales, "L'Héraklés". Depuis ce jour, tous les 11 Novembre, les sportifs se réunissent aux Ponts-Jumeaux pour une commémoration.

Pour les morts du village ariégeois de Capoulet-Junac, il fait ériger de la même façon une autre sculpture de Bourdelle, inaugurée en 1935 par le maréchal Pétain en personne.

Voivenel dit lui même qu'il a "le culte des morts".

Pour les survivants, Voivenel se dépensera sans compter. De retour sur Toulouse, il n'est pas immédiatement démobilisé et dès Mars 1919, est mis à la tête du centre de neuropsychiatrie régional. L'hôpital 58 A, situé à l'Institut Électrotechnique sur le bord du canal puis transféré à l'école Saint Stanislas, accueillait les "nerveux": les algiques, les paralysés et contractés, souffrant de séquelles de blessures du radial, du cubital, du sciatique, de commotion cérébrale qui exigeaient un traitement prolongé et délicat. Parmi les "mentaux", en dehors de quelques névrosés, la majorité se compose de déprimés. Les cas les plus graves sont orientés vers l'hôpital psychiatrique. La thérapeutique adoptée est avant tout la thérapeutique "affective": comprendre, soulager, constituer autour du patient une sorte de "famille", améliorer la nourriture, favoriser la réadaptation. Voivenel y exerce quasi bénévolement pendant près de deux ans, jusqu'en 1921. Il y rencontre pour la première fois l'interne Riser qui deviendra plus tard professeur de neurologie à la Faculté.

Voivenel exerce une dernière fois ses fonctions d'expert au Conseil de guerre lors des mutineries du 317° Régiment d'artillerie lourde en Juin 1919, acquittant encore quelques hommes.

Par la suite, commis expert auprès de la Commission de réformes, il défendra tant qu'il pourra les intérêts de ceux qui ont combattu, pour leur obtenir une pension décente. Dans son cabinet médical, il retrouvera les névrosés de guerre qu'il traitera avec la plus grande compassion, les anxieux, ceux qui ont du mal à se réadapter à la société civile. Société civile en laquelle lui même a du mal à se retrouver. Société civile avec ses injustices qu'il supporte avec amertume...

En effet, après quatre ans de guerre, tout a changé. C'est tout le quotidien qu'il faut reconstruire. Voivenel a du mal à reprendre sa place dans la société civile. Il est désorienté par cette ville et cette vie qu'il ne reconnaît plus: *Toulouse est surpeuplée. Tramways bondés. Consommations aux cafés, costumes neufs, dépenses. Tout le monde a l'air d'avoir de l'argent. Je reconnais les rutilants "usiniérs" d'occasion, jadis sans le sou; Et puis, que de médecins!* (Avec la 67° D.R, p 161 T IV).

Le cabinet du 21 rue de la Fonderie a été délaissé par les patients. Voivenel a 39 ans. Ce sont les difficultés pour refaire sa clientèle, le manque d'argent et les cruelles désillusions: *En Avril, j'envoie mes notes d'honoraires 1913-1914. Beaucoup d'ex-clients font les morts. Quelques uns que j'ai soignés à deux ou trois reprises disent: "je n'ai jamais vu le docteur Voivenel" alors que j'ai leur fiche d'observation sous les yeux. A quoi bon discuter? Je classe.*

Période morose des dettes auxquelles s'ajoutent les problèmes de santé: plusieurs épisodes d'hémoptysies, séquelles des gaz.

Malgré ces difficultés de "réadaptation", Voivenel se réorganise, aidé en cela par son activité au centre neuro-psychiatrique, sorte de transition entre vie civile et vie militaire où il retrouve les combattants, ses "patients-amis" . Et en quelques années, c'est la renaissance de la clientèle, la reprise d'une intense activité médicale, journalistique et littéraire, comme avant la guerre et même décuplée.....

LA PÉRIODE D'ENTRE DEUX GUERRES: 1919-1939

Cette période d'entre deux guerres se présente comme l'aboutissement de tout ce que Voivenel a essayé de construire et devient par là même la période la plus féconde.

Si dans les années 1908-1914 Voivenel effectue ses premiers pas de conférencier, d'écrivain et de journaliste, il conserve toutes ses activités pendant la Grande Guerre qui, comme nous l'avons vu, est loin de marquer une rupture et apparaît au contraire comme un tremplin: multiplication des publications, lien maintenu avec le milieu littéraire parisien, naissance d'amitiés avec des personnalités influentes (Pétain, Doumergue).

Dans ses travaux très divers et d'un nombre considérable, Voivenel apparaît comme un incorrigible "touche à tout". Nous nous intéressons successivement au médecin, à l'écrivain, au conférencier et enfin à ses amitiés pour le monde des Arts et Lettres.

Le médecin

Si on prend en compte toutes les activités de Voivenel, on aurait tendance à oublier ses fonctions de médecin, ce qu'il appelle "Le Beau Métier", source de toute sa fierté: *"Ma très grande richesse: avoir aidé, consolé et protégé de mon mieux - en guerre et dans la paix - avoir tendu la main pour relever..."* (Un homme, p414).

Une pratique médicale hétéroclite

Voivenel a une pratique libérale dès 1909. Si le cabinet est situé à l'origine au 21, rue de la Fonderie, un incendie l'oblige en 1922 à déménager pour le 18, rue de la Dalbade. Voivenel, amateur éclairé, aime les belles choses. Il loue un vaste appartement dans un hôtel particulier somptueux. Visiteurs et clients se rappellent de ce lieu, meublé avec faste, témoin de sa réussite professionnelle.

Voivenel est un "omni-praticien" à orientation neuro-psychiatrique autant par formation que par choix personnel. Il est néanmoins difficile de se faire une idée précise de son type de clientèle, les dossiers et les observations cliniques ayant été détruits par ses soins lors de sa cessation d'activité en 1963. Restent les "cas" exposés dans ses livres qui témoignent de son intérêt aussi bien pour la psychopathologie que pour la pathologie générale. En sa qualité de "neurologue", Voivenel est aussi consultant à la maison de santé de Saint Cyprien, tenue par le docteur Victor Parant. Son ami le docteur Noguès l'appelle pour certains avis spécialisés.

A côté de cette activité libérale, Voivenel exerce aussi des fonctions de "médecin d'administration" à la Compagnie du Midi où l'a introduit son ami et confrère, le général De Santi, directeur du service médical. Consultations à domicile et en dispensaire se succèdent dans cette institution qui, plus tard, prendra le nom de S.N.C.F et de P.T.T.

Ces nombreuses activités n'empêchent pas Voivenel de continuer à assister et à publier aux Congrès à peu près jusqu'en 1930. L'Encéphale ou les Annales Médico-Psychologiques - dont il est un des correspondants - reçoivent ses articles "neurologiques" dont certains sont écrits en collaboration avec Marcel Riser.

Il reste cependant difficile de se faire une idée des relations que Voivenel entretient avec ses confrères neurologues ou psychiatres toulousains - pourtant peu nombreux à cette

époque -. S'il marque son amitié pour le docteur Noguès ou le docteur Perret (médecin à l'asile de Braqueville et plus tard directeur), on peut par exemple s'étonner du peu d'éléments que nous avons pu recueillir sur ses liens avec le docteur Dide, grande figure de la psychiatrie d'entre deux guerres, que Voivenel ne cite que rarement dans ses écrits. Le fait est d'autant plus curieux que les deux hommes semblent avoir des approches semblables, du moins dans les suites directes de la guerre: analyse psychogénétique basée sur l'émotion et la notion d'énergie psychique, analyse psychosomatique ("l'âme somatique" de Dide). En ne récusant pas une possible concurrence, il semble plutôt que leur ignorance mutuelle vienne peut-être de préoccupations différentes. Car si Dide reste dans le domaine purement psychiatrique en s'occupant avec Guiraud de jeter les bases d'une nouvelle clinique de la démence précoce, Voivenel, quant à lui, explore d'autres horizons: ceux de la psychosociologie.

Voivenel, comme médecin, nous apparaît donc comme très "atypique" par l'éclectisme de ses centres d'intérêts. De toute façon, il nous dit détester les "étiquettes". Il se considère pas comme un "neurologue", encore moins comme un "aliéniste"- aliénistes vis à vis desquels il pourra parfois se montrer féroce. Le seul titre dans lequel il se reconnaît est peut-être celui que lui octroie un de ses patients, "médecin de l'espoir", titre dans lequel il trouve résumé toute sa philosophie de la médecine.

Une analyse existentielle basée sur une attitude empathique

Voivenel n'utilise que rarement le terme de "psychothérapie" pour parler du traitement de ces patients "nerveux". Adoptant une analyse de type existentielle, il souligne l'importance de la relation médecin-malade et l'intérêt d'une approche globalisante, à la fois psychique et somatique, dans l'appréhension de la maladie. Il résume le rôle du médecin en trois préceptes, *comprendre, aimer, aider* et prône les thérapeutiques prudentes que l'on retrouve dans quelques unes de ses formules préférées: *éviter les coups de trique médicamenteux, croire en tout et ne jurer de rien, donner une âme au médicament*.

Voici ce qu'il nous dit de sa pratique dans un livre "Le médecin devant la douleur et devant la mort" (1934):

L'humain se retrouve toujours dans la plus "humaine" des professions.... La sympathie! Elle est indispensable plus particulièrement à celui qui soigne les nerveux. Tous ces malades sont plus accablés de ce qu'ils craignent que de ce qu'ils ont et ils prouvent par leur état misérable, qui les pousse si souvent au suicide, que, même en pathologie, l'illusion est réalité. Ils ne guérissent que s'ils aiment leur thérapeute et celui-ci ne peut être aimé que s'il les aime, j'entends: s'il s'attendrit sur eux. La sympathie, comme l'amour, a sa part considérable de réflexion.... C'est essentiellement par la "sympathie" que la psychothérapie agit. La croyance en le traitant est le ferment de guérison chez le traité.... Il faut aimer pour connaître - car le nerveux n'est vraiment soulagé que s'il se confesse, et, à la moindre maladresse, il verrouille la porte du jardin secret - et on ne rassérène que quand on connaît. Il faut de la douceur, surtout de la persévérance, dont on est récompensé par l'impression ennoblissante qu'on est une sorte de dieu pour ses frères algiques. Et l'on finit par gagner. Mais combien d'échecs, quand on s'est entièrement donné, peuvent être dramatiques! (p268 et suiv.)

La thérapie pour Voivenel, c'est, en usant de "sympathie", aider le patient à "porter sa maladie", ce qu'il appelle l'"acceptation sthénique": *Se battre contre les obsessions, penser continuellement à ses maux, c'est mettre un barrage à une rivière qui monte et dévier l'eau plus profonde vers les névroses. Je casse le thermomètre de tel malade, je déconseille à d'autres les analyses trop répétées, j'évite de donner les chiffres de pression qui, mal interprétés, tombent sur la nuque des inquiets comme un couperet. Si la sagesse n'est pas de se cacher la tête comme l'autruche, elle ne consiste pas non plus à fixer le noir soleil de la crainte jusqu'à la paralysie de la rétine. Il faut savoir porter sa maladie, comme le soldat son sac. Une maladie "réalisée" est moins déprimante qu'une*

maladie "crainte". Capituler, c'est accepter la mort pour mieux vivre. Cette attitude, surtout dans les syndromes névropathiques, est la plus tonique. (p153).

La "confiance" dans le thérapeute devient la base de tout traitement, thérapeute qui s'implique affectivement et avec sa personnalité dans ce que Balint appellera plus tard "la fonction apostolique": *J'ai l'habitude de dire que , à côté de la "neurologie matérialiste", qui enlève les tumeurs, supprime les compressions, agit directement sur les centres et sur les nerfs existe, un peu en dehors du mental, une "neurologie spiritualiste", composée de patience, d'intuition, de compréhension, qui use avec persévérance du soulagement de la confession, des transferts affectifs, et orfèvre lentement cette "prothèse de l'âme" qui reconstruit la personnalité. Le thérapeute doit se faire "concave" pour écouter et recevoir les confidences, passer de l'autorité au sourire, pour aider le malade à collaborer avec lui dans une "cure duo", à "mériter sa guérison" et par une sorte de "parthogénétiqne", à s'évader de sa geôle, à se libérer de ce que j'ai appelé son "jansénisme physiologique"...Homme triple, le médecin doit avoir les trois vertus théologiques: la Foi, l'Espérance, la Charité. (Un homme, p 347).*

Une pensée médicale originale : "l'hydrodynamisme du système nerveux" et "l'incompressibilité de la sensibilité"

En témoin de son temps, Voivenel est ouvert à toutes les théories qui se développent à cette époque et donnent naissance à autant de courants de pensée différents: "psycho-analyse", travaux neurophysiologiques, psychologie et neuropsychologie. Sa qualité est peut-être d'en critiquer les excès tout en y reconnaissant les avancées significatives.

Voivenel apparaît ainsi en dehors de toute école médicale ou psychiatrique mais se sert de chacune d'elles pour élaborer une réflexion personnelle, sans cesse enrichie au gré des découvertes. C'est ce qu'il appelle "faire son miel". L'évolution de sa pensée médicale se mesure à la lecture de ses livres.

Nous avons vu l'intérêt que, dès le début de ses études médicales, Voivenel porte aux travaux de l'école de psychologie française. Si Ribot et Janet restent incontestablement ses maîtres, Voivenel va se montrer sensible, comme beaucoup, aux nouvelles théories freudiennes.

Dans ces années d'après-guerre, la psychanalyse prend en effet tout son essor. Jusqu'alors marginale, cantonnée au monde des médecins et aliénistes, son influence va bientôt s'étendre aux milieux intellectuels parisiens et infiltrer tout un univers littéraire, donnant naissance à des oeuvres psychologisantes comme celles de Paul Bourget, pour ne prendre qu'un exemple.

Voivenel n'échappe pas à l'attrait des nouvelles "théories de la sexualité" même s'il en critique les exagérations: *"On ne peut pas tout faire dire à la psychanalyse et interpréter n'importe quoi. En toute justice, je crois que la psycho-analyse ne mérite ni ces excès d'honneur, ni ces indignités. Le système de Freud est encore un amas où les champignons, le bois pourri et les branches vigoureuses sont mélangées. Une doctrine qui passionne tout le monde n'est cependant pas sans valeur et , pour mon compte, ayant à peu près tout lu des écrits de son dieu, j'ai été séduit par sa vigoureuse originalité. Je lui suis reconnaissant de nous avoir révélé le domaine inconnu de la sexualité infantile, d'avoir montré l'utilité thérapeutique de la confession, d'avoir introduit dans la clinique psychologique la jolie notion de fuite dans la maladie et du refoulement, et de m'avoir donné beaucoup de plaisir devant l'interprétation des actes manqués, oubliés, lapsus. Ses recherches, ses exagérations, jettent par éclairs des lueurs sur notre inconscient (La maladie de l'Amour, 1926)*

Cet extrait est tiré de son premier livre d'après-guerre et qui s'intitule "La maladie de l'amour" (1926), tentative de synthèse et de recouplement des points de vue psychologi-

ques, philosophiques et psychanalytiques sur le thème de la sexualité. Utilisant la classique dichotomie entre pensée et action, Voivenel essaie d'étudier "la pathologie de l'instinct sexuel" qui, contrarié, se libère soit dans un acte violent (suicide ou crime passionnel), soit dans "une imagination débridée" qui donne naissance aux "névroses".

Si le thème peut sembler limitatif et le titre un peu racoleur, ce livre est intéressant par la pensée théorique qui le sous-tend. Il apparaît comme la suite directe des études menées pendant le conflit 14-18, centrées sur le rôle des émotions dans la genèse des troubles psycho-pathologiques. Dans cet ouvrage mais surtout dans les suivants, Voivenel va développer une conception psycho-physiologique, basée sur des notions énergétiques et élaborer une réflexion étiopathogénique des troubles anxieux et dépressifs à partir de la notion héritée de la guerre d'"hémorragie de la sensibilité": il l'appelle, en reprenant les mots de Cabanis, l'"hydrodynamisme du système nerveux":

"Il y a en nous une nappe profonde d'énergie accumulée par nos organes. Cette nappe profonde, cette sève, cette sensibilité est comme un lac qui donne naissance aux deux fleuves de l'instinct (action) et de l'intelligence (pensée) dont les débits se contrebalancent.

Voivenel voit l'origine de cette énergie dans ce qu'il appelle "les glandes à sécrétion interne" qui régissent ainsi notre existence et notre façon d'être: *Notre humeur est le reflet de notre cénesthésie, c'est à dire de l'ensemble de nos sensations. Notre pessimisme, notre optimisme viennent en droite ligne de l'état de notre corps. Il est des organes spéciaux qui jouent un rôle indispensable: ce sont ce que nous appelons les glandes à sécrétion interne (thyroïde, surrénales, glande pituitaire). Nous pouvons schématiser tout cela en disant que nous avons une nappe intérieure de sensibilité sans cesse alimentée par nos organes et extériorisée par nos actes.*

De cette élaboration découle l'idée que cette énergie sans cesse renouvelée doit "s'écouler" à débit constant sous peine de voir apparaître, dans le cas contraire, des maladies par "congestion" ou par "hémorragie": *Cette sève intérieure doit s'écouler en actes et en pensées, en émotions: il y a des maladies par congestion de la sensibilité. Elle ne doit pas trop s'écouler: il y a des maladies par hémorragie de la sensibilité....* (La raison chez les fous, p97)....

Les émotions trop fortes et répétées créant une "hémorragie de la sensibilité", Voivenel y voit l'origine des troubles dépressifs et neurasthéniques car *le surmenage, dit-il, est de nature émotionnelle.*

Par contre, les émotions non extériorisées sont à l'origine de maladies par "congestion de la sensibilité", de troubles psychiques que Voivenel identifie aux "névroses": *parfois, quand nous ne pouvons pas exprimer, extérioriser nos émotions, les névroses apparaissent. Les neurologistes ont montré le rôle que joue dans l'apparition de l'hystérie ou d'autres psychonévroses, ce que les Allemands appellent "l'affectivité emprisonnée". Les Allemands ont greffé, sous l'influence du médecin viennois Freud, toute la théorie de la psychanalyse. La thérapeutique peut consister quelquefois à mettre à jour, à libérer l'émotion dont le refoulement -généralement inconscient- est la source de la névrose.*

On conçoit aisément les incidences sur la thérapeutique. Dans la congestion, il faut "purger" la sensibilité par l'extériorisation des émotions: rôle de la psychothérapie, de la production artistique, des loisirs, du sport. Dans les maladies par "hémorragie", ce seront les traitements d'économie.

Nous retrouvons ici, dans des termes différents, les conceptions de "force et de tension psychologique" développées par Janet dans ses "Médications psychologiques" (1925) et dans son ouvrage "De l'angoisse à l'extase" (1926).

Mais Voivenel s'éloigne quelque peu du modèle janétien pour intégrer à son système les apports psychanalytiques. Car, sans se départir de son approche neurophysiologique, Voivenel fait jouer un rôle primordial dans l'apparition de ces troubles à ce qu'il appelle "l'instinct sexuel", lui-même sous la dépendance directe des "glandes sexuelles": *Notre organisme physique et moral ne se développe pas sans à coups. Certains organes subissent des poussées rapides ou des involutions brusques qui modifient en peu de temps*

notre personnalité. C'est la modification organique qui précède et ordonne le changement de la personnalité.

Dans ce modèle, les troubles par "congestion de la sensibilité" (névroses) ou par "hémorragie" (neurasthénies et dépressions) trouvent ainsi une fréquence accrue dans trois périodes de vie où "les glandes sexuelles déterminent un changement de personnalité". Voivenel décrit ce qu'il appelle "les trois brisures de la personnalité": brisure de la puberté " *caractérisée par les désirs d'aventures, rêveries violentes, une imagination créatrice amplifiée, où les modifications psychiques suivent les modifications organiques et sculpturales* ", brisure de l'âge adulte " *entre vingt et trente ans où des déceptions, des désillusions trop brusques ou trop répétées ébranlent tout notre psychisme, nous mènent au désenchantement et souvent au suicide* ", brisure de l'âge critique " *où à côté des phénomènes de dépression nous trouvons des phénomènes d'excitation, à côté des sthénies, des crises de colère, à côté des impuissances des accès d'érotisme plus ou moins violents dénommés le démon de midi*"... (La maladie de l'amour p187).

Notons que cette dernière approche peut nous apparaître très moderne par les travaux récents consacrés à la "crise du milieu de la vie" (122) (123).

Toutes ses notions sur "la psychologie sexuelle" seront développées dans les ouvrages suivants, en y intégrant des facteurs psychosociologiques issus des faits de société ou de procès criminels: ce seront "*Les Belles Mères tragiques*" (1927), "*La Chasteté Perverse*" (1931) ou "*Du Timide au Satyre*" (1933).

Pendant, ce qu'il faut peut-être retenir de cette approche, est la corrélation constante que Voivenel fait d'une part entre pathologie et événements de vie, d'autre part entre trouble psychique et trouble organique. De la première dérive une analyse de type existentielle, de la seconde une analyse "psychosomatique" que Voivenel résume en deux formules: *Tout organe possède son double psychique. Nous avons la morale de notre chimie et la chimie de nos glandes à sécrétion interne.*

Cette idée "d'incompressibilité de la sensibilité" apparaît comme une constante et se retrouve dans les nombreux livres qui paraissent pendant cette période. Car si Voivenel écrit en médecin, il essaie surtout d'apporter son regard de clinicien et appliquer ses notions à autre chose que la médecine.

L'écrivain

Voivenel aime incontestablement écrire. S'il a publié déjà six ouvrages, la cadence va s'accroître pendant cette période 1919-1939: vont paraître aux éditions du Siècle ou à la Librairie des champs Élysées, pas moins de dix livres, traitant des sujets des plus divers. Destinés à un large public, ces ouvrages sont volontiers rédigés dans un langage simple, aisément compréhensible, émaillés d'exemples personnels ou de la vie quotidienne témoignant d'un souci de vulgarisation scientifique.

Par ordre chronologique, on trouve: *La maladie de l'amour* (1925), *La raison chez les fous et la folie chez les gens raisonnables* (1926), *Les belles mères tragiques* (1927), *Sous le signe de la P.G: la folie de Guy de Maupassant* (écrit en collaboration avec le docteur Lucien Lagriffe, 1929), *La chasteté perverse* (1931), *Du timide au satyre* (1933), *La madone de l'arsenic: l'affaire Lafarge* (écrit en collaboration avec Henri Ramet, président de la cour de cassation).

Trois autres livres méritent une place particulière: *Avec la 67^e division de réserve* (Journal de guerre dont nous avons déjà parlé et publié en quatre tomes de 1933 à 1938), *Les propos de Campagnou* (1935, regroupant certaines de ces conférences), *Le médecin devant la douleur et devant la mort* (1934), témoignage du médecin confronté à la souffrance et à la maladie.

Dans cette production foisonnante et d'inégal intérêt, il est possible d'y reconnaître une certaine unité si l'on considère ses écrits comme un témoignage personnel. Voivenel est un esprit curieux. Tous les thèmes de ses livres partent d'observations "vécues" débouchant sur des réflexions plus générales qu'il souhaite faire partager au plus grand nombre. Le Voivenel écrivain va porter son regard médical vers deux sujets: la littérature, poursuite des travaux d'avant guerre, et les faits de société notamment faits divers criminels.

Psychopathologie littéraire et psychosociologie deviennent ainsi les thèmes dominants des écrits.

L'étude des rapports entre maladie et production littéraire

Depuis sa thèse, Voivenel a effectué de nombreux travaux sur le problème de l'inspiration littéraire. Se départissant de la tentative d'explication du "génie créateur", il va désormais s'intéresser aux rapports pouvant exister entre maladie (psychique ou somatique) et production littéraire.

Poursuivant assidûment l'étude de biographies d'écrivains, il remarque que la maladie, si elle semble souvent tarir la production artistique, peut parfois influencer et marquer favorablement une oeuvre de ses caractéristiques, lui donnant une "coloration" et un "timbre" particulier: *La maladie qui nous immobilise peut nous ouvrir toute grande la fenêtre de l'imagination et la création littéraire est alors une somptueuse consolation. L'oeuvre géniale, certes est la rarissime exception. Si la maladie peut cependant la modifier, en mal en plus souvent mais parfois en bien, tout ce que j'ai dit sur le rôle de l'affectivité, des instincts, des forces obscures de l'organisme - la prépondérance de l'automatisme, l'apparition et la persistance des qualités esthétiques chez les aliénés, la fréquence des intoxications acquises, les infections graves chez les écrivains et les artistes, tout cela justifie la reconnaissance d'une psychopathologie littéraire et artistique qui tient dans la science de l'imagination créative.....La maladie n'est pas un ferment du génie mais elle agit sur lui. S'il est ridicule d'assimiler le génie à une maladie, il l'est aussi de lui attribuer la santé absolue....*

Il ne fait aucun doute que cette réflexion dérive de l'observation "directe" de son ami Rémy de Gourmont. Devenu son médecin et détenteur de son journal médical, Voivenel assiste à l'évolution de sa maladie mais aussi à la naissance de ses dernières oeuvres.

L'observation de Rémy de Gourmont

En 1924, Voivenel fait paraître, quelques dix ans après la mort de Gourmont, une sorte de livre-hommage intitulé *Rémy de Gourmont vu par son médecin*. Le sous titre, "essai de physiologie littéraire", témoigne de ses prérogatives: une tentative de compréhension de la production littéraire par le biais des événements de vie et de la maladie.

Dés 1908, Gourmont, frappé par la maladie, s'enferme dans un repli social quasi-complet. Les plaisirs du quotidien s'évanouissent, les phases de "découragement et de mélancolie" apparaissent. Or, paradoxalement, Voivenel constate que l'activité de l'écrivain s'en trouve décuplée et parle d'une sorte de "fuite dans l'imagination" et de "dérivation des émotions dans l'écriture". Il souligne la sensualité des textes du maître vivant cloîtré, limité dans sa vie affective et l'influence prépondérante de la sexualité qui, non agie et "par sublimation" donne naissance à des textes d'un érotisme inégalé: *La vie, pour être superbement chantée, demande à ne pas être vécue. Tout ce qui n'a pas été gaspillé de force nerveuse, dans les actes de l'amour physique, s'est retrouvé dans la plus complète, la plus frémissante, à la fois la plus intellectuelle des oeuvres dans laquelle les mots les plus inertes et les plus lourds sont tellement vivifiés par la sensibilité conservée, qu'ils deviennent sentiments. Elle est toute gonflée de ce "désir" dont la réalisation fait un cadavre".... (p78).*

Voivenel note aussi le renouveau de l'oeuvre de Gourmont à l'âge de soixante ans, ce qu'il appelle l'âge critique, par "l'émotivité" créée par une liaison amoureuse sublimisée et qui arrache à l'auteur une écriture à la jeunesse retrouvée: *ce sensuel cérébral tire ses feux d'artifice de l'imagination. Rien ne l'y gêne, ni sa timidité, ni son humeur, ni sa phobie des gestes violents. Il va jusqu'au bout de ses rêves de sensoriel chaste. Il peut imaginer à son aise les luxures byzantines, goûter et la perversité et la tendresse* (p100). Dans son livre sur "La maladie de l'amour", Voivenel prend d'ailleurs son exemple pour prouver la "dérivation" de l'énergie sexuelle non agie dans "l'imagination créatrice" et authentifier le rôle de la production artistique, littéraire comme facteur protecteur de l'apparition de troubles psychiques, des "névroses".

Tentative de décryptage de la production littéraire.

De cette observation dérive la réflexion de Voivenel sur la production littéraire qui s'organise autour de trois idées forces.

Tout d'abord, on écrit avec "son tempérament", "sa constitution", elle-même influée par l'hérédité, l'éducation et le milieu dans lequel on évolue.

Ensuite, la caractéristique de l'écrivain est, outre une énergie et une puissance de travail hors du commun, sa capacité "d'imagination". Voivenel postule que le trait fondamental de la création artistique est l'antinomie entre pensée et action qu'il retrouve dans le proverbe "vita proba, imaginatio lasciva". L'énergie psychique non dépensée dans l'acte se transforme en imagination, favorisant ainsi la création littéraire. Les émotions qui ne sont pas "dérivées" dans l'action se trouvent dérivées dans l'écriture. De là découle l'isolement social nécessaire dans la naissance d'une oeuvre littéraire. D'où l'influence parfois favorable de la maladie exacerbant la solitude de l'artiste et stimulant ses capacités créatives.

C'est ce que Voivenel appelle la "dérivation à bascule de la sensibilité", appliquant sa conception neurophysiologique "d'incompressibilité de la sensibilité" à la production littéraire: *L'antinomie entre l'action et l'imagination nous explique souvent que les oeuvres littéraires représentent l'opposé de ce que l'auteur est dans la réalité:....On nous reproche, à nous médecins, de trop nous attacher à la constitution et au tempérament quand nous nous mêlons de critique littéraire. Nous estimons au contraire qu'il ne peut y avoir de critique vraiment constructive sans cette connaissance. Le génie est construit de chair. Il doit être ausculté. La comparaison de la vie et de l'oeuvre s'impose et on ne saurait être trop renseigné ni sur l'une ni sur l'autre.... L'oeuvre peut donc s'expliquer par la vie. On peut multiplier les exemples de cette "fuite" de cette "dérivation", de cette "incompressibilité de la sensibilité"... (La chasteté perverse).*

Ainsi, l'auteur, s'il écrit avec ses "émotions" ou son "vécu" peut aussi écrire "à l'inverse de son tempérament". Ce paradoxe, Voivenel le recherche en faisant le parallèle entre la vie d'un écrivain et les caractéristiques de son oeuvre: Goethe ou Edgard Poe, anxieux et phobiques, hantés par la mort composant des textes à l'écriture maîtrisée et calme, Nietzsche nerveux et faible chantant la puissance, Stendhal, d'un naturel timide, peignant en fer Julien Sorel, Pierre Louys, délicat de poitrine et chaste se complaisant dans un érotisme enchanteur....

Mais l'étude des rapports entre maladie et création littéraire semble la plus achevée dans l'étude que mène Voivenel sur la maladie de Guy de Maupassant

"Sous le signe de la P.G: la folie de Guy de Maupassant" (1929)

En 1929, Voivenel fait paraître un ouvrage intitulé "*Sous le signe de la P.G: la folie de Guy de Maupassant*", écrit en collaboration avec le Docteur Lagriffe, aliéniste et ancien ami de faculté. Cet ouvrage s'organise autour de deux thèmes: montrer l'origine neurosyphilitique de la maladie de Maupassant, mettre en évidence les liens entre troubles psychiques et production littéraire.

Si l'hypothèse organique est toujours controversée, l'étude n'en reste pas moins remarquable.

Voivenel débute son exposé par l'étude de la personnalité de Maupassant. S'il dénie tout trouble psycho-pathologique patent au départ, il note "un tempérament particulier" chez ce "taureau triste" qui, dès sa jeunesse, trouve un apaisement à ses angoisses dans le sport (le canotage) et les expériences toxicomaniaques (alcool, éther): *"Maupassant présente l'état mental particulier des neurasthéniques: dégoût, misanthropie, accablement, plaintes continuelles, sentiment du vide et du manque intérêt de la vie, tristesse, découragement, toutes choses qui, sans un fond indéniable de névrose, étonneraient chez un littérateur de moins de trente ans, soutenu, protégé, ayant une situation officielle.....(p81). " Son âpreté, son orgueil, sa férocité sont ici une indication très nette de la nature fondamentale de son caractère et, comme la paralysie générale taille son costume dans l'étoffe de la constitution du sujet, nous nous expliquerons mieux qu'il fasse plus tard une forme processive et persécutrice de cette folie.....(p72)*

Voivenel voit l'apparition des premiers troubles psychiques dans les années 1880: exacerbation des troubles anxieux, peur de la mort, peur de la folie, nosophobie. Tout au long de l'exposé, il tente de récuser le diagnostic de "psychose" au profit de celui de syphilis: l'évolution lente et progressive, sur une personnalité particulière, de cette maladie contractée dans les années 1870 qui, en près de vingt ans, aboutit à la démence paralytique avec tentatives de suicide, internement à la maison de santé du Docteur Blanche en 1892 jusqu'à sa mort le 6 Juillet 1893.

Ce développement amène Voivenel à considérer trois phases: la phase prodromique de 1882-1883 avec le changement de comportement et de caractère, anxiété, irritabilité; la phase pré-paralytique de 1885-1887 caractérisée par l'apparition des premières hallucinations, éléments de persécutions, mégalomanie et un état "d'excitation" dont la production littéraire prodigieuse pendant cette période est le stigmate; la phase de paralysie générale proprement dite à partir de 1887 avec l'altération des fonctions cognitives, délabrement des associations d'idées, les troubles de l'écriture, de l'expression et de l'idéation, la perte du sens critique associé à l'altération de l'état général qui conduit au tarissement de l'oeuvre.

Pour appuyer son propos, Voivenel va effectuer une étude de l'évolution de l'écriture, du style, du contenu dans quatre contes correspondant aux quatre périodes identifiées: Sur l'eau (1881) avant la maladie, "Lui" (1883) dans la période prodromique, " Le Horla" (1887) dans la période pré-paralytique, "Qui sait" qui marque l'entrée dans la paralysie générale.

"Sur l'eau" est décrit comme l'oeuvre *"d'un bon ouvrier, d'un bon observateur mais qui manque cruellement d'imagination..."*. Pour Voivenel, Maupassant trouve en effet l'imagination créative dans le recours aux toxiques dont les perceptions et hallucinations ainsi induites sont tout simplement retranscrites: *"Sur l'eau", cauchemar d'alcoolique, sans rapport avec la paralysie générale, est écrit simplement, sobrement et porte entièrement la marque des qualités essentielles du style de Maupassant . Au début, l'observation est exacte; quand les ténèbres sont dispersées, le cauchemar s'explique; à ce moment, le fantastique est pour Maupassant, une sorte de transposition du romantisme dans le naturalisme; c'est son romantisme qui ressort, qui transpire, ce romantisme que son maître, Flaubert, avait délibérément étouffé.... Après, c'est la maladie.*

Voivenel, en médecin critique littéraire, caractérise ensuite le début de la maladie, le "merveilleux pathologique" où Maupassant, dans ce qu'on a appelé sa "seconde manière", se départit peu à peu de son écriture "naturaliste": *Les modifications sont déjà sensibles dans "Lui?". L'impassibilité cesse. L'émotion du conteur se traduit par des répétitions, des interjections. Combien ceci s'exagère dans "Le Horla" et dans "Qui sait"! Ce sont des répétitions, des interrogations, des points de suspension, qui, véritables points d'angoisse, à tout instant, coupent le récit. Il lui est, par moments, impossible de se débarrasser de certaines expressions.... En somme, dans ces deux derniers contes, le malade est devenu étranger au monde extérieur. Il est emprisonné dans son Moi délabré..... Ce fantastique ne peut se terminer que dans une maison de santé. C'est là ce qui arrive dans le conte "Qui sait?", et c'est aussi ce qui arriva dans la réalité.....*

Voivenel décrit la lente dilacération de l'esprit de Maupassant: *La blessure de l'oeuvre traduit la blessure de l'esprit et nous en suivons pas à pas l'aggravation. Cette excursion*

dans une pensée qui vacille est émouvante. On saisit d'un coup d'oeil les lézardes de l'édifice depuis la première faille jusqu'à l'écroulement définitif. Si les trois maîtres du conte fantastique sont Hoffman, Poe et Maupassant, c'est parce que ce qu'ils racontent, ce qu'ils décrivent a été aperçu et vécu par eux. Et ceci seul prouve que la maladie peut être un ferment du génie. Les autres servants du fantastique, Mérimée, Balzac ou Flaubert, n'usent que d'imagination; tout chez eux traduit l'effort, le convenu, l'artificiel... (p95)

Nous arrêterons là le résumé de cette étude si dense en soulignant la finesse de l'analyse du "Horla": *Le Horla est la plainte épouvantable d'un délirant qui souffre. Sa valeur scientifique est aussi grande que sa valeur littéraire. S'il existait une anthologie des observations médicales, il devrait être choisi en tête. Il est écrit sous forme de journal. Le phénomène morbide donne naissance à des conceptions délirantes... Sommeil éveillé peuplé de cauchemars dans cette inquiétude que ressentent ceux qui font difficilement le départ entre le rêve et la réalité et qui, bientôt, rêveront tout éveillés... On conçoit l'intérêt que présente un tel conte pour l'aliéniste... On ne saurait prétendre, quelques pieuses illusions que l'on veuille se faire, que c'est de propos délibéré que Maupassant l'a écrit alors qu'il était maître de son cerveau et de son art. D'où d'ailleurs aurait-il tiré ce thème? Il est des choses qui ne s'inventent pas. Nul écrivain ne saurait inventer dans le domaine médical. Quel médecin psychologue aurait conseillé et guidé Maupassant qui n'était ni savant ni psychologue, ni philosophe? Le Horla lui eût été interdit s'il n'avait pris naissance dans son destin tragique. Mais tout est-il délire dans le Horla? N'y-a-t-il pas une part d'invention? C'est ce qu'il est difficile de déterminer très exactement.....*

Ou encore ses conclusions sur la maladie de Maupassant: *"La maladie a tué son génie. Elle lui a donné cependant, pendant plusieurs années, une coloration particulière, le rendant plus émouvant sans lui enlever de sa perfection. Il semble quelle l'ait idéalisé et ennobli, lui permettant dans sa fièvre d'obtenir un rendement exceptionnel. Elle agit ici comme un ferment. Courte idylle... aux conséquences tragiques..."*

Les faits de société revus sous l'angle psychopathologique

L'après guerre, marquée par une évolution des moeurs et des idées, va devenir, pour Voivenel un terrain d'étude privilégié. Nombres de ses livres apparaissent comme de "réaction" face à des situations vécues et comme sa réponse à certains mouvements sociaux. S'établit ainsi une continuité dans le temps et avec certains événements. Le questionnement central porte sur les comportements, sur la limite tenue entre normal et pathologique. Le sujet est d'importance capitale dans ses implications médicales et surtout judiciaires, bien visibles dans les passions qui animent l'opinion publique autour de certains procès criminels. Voivenel, médecin et expert psychiatre auprès des tribunaux, essaie ainsi de faire entendre sa voix, d'exposer sa vérité dans une époque où la médecine et surtout la psychiatrie se trouvent bien malmenées....

La psychiatrie critiquée et la réponse de Voivenel: "La Raison chez les fous et la Folie chez les gens raisonnables" (1926)

Dans les années 20, la psychologie et la psychanalyse envahissent le champ du quotidien et le domaine public. Parallèlement à cet intérêt "psychologisant", se développe une critique ouverte de la psychiatrie qui se trouve attaquée de toute part et dans ses fondements même: les psychiatres sont des "interneurs", un certain milieu littéraire revendique le "droit à la folie" au nom de la liberté individuelle. Ce mouvement atteint son apogée en 1926 avec la publication du Premier manifeste du Surréalisme. Breton, fasciné par la psychiatrie dans son parcours médical avorté, est de tous les combats. Dans ce texte et les suivants, il attaque, invective, clame son horreur: " Je sais que si j'étais fou et depuis quelques jours interné, je profiterais d'une rémission que me laisserait mon délire, pour assassiner avec froideur un de ceux, le médecin de préférence, qui me tom-

beraient sous la main..." A la suite de ses propos, Janet et De Clerambault réagissent violemment et, dans une intervention restée célèbre à la Société Médico-psychologique, parlent de diffamation et d'incitation au meurtre.

Voivenel va, de même, répondre à de telles accusations par son livre "La Raison chez les fous et la Folie chez les gens raisonnables". L'ouvrage, organisé en petits paragraphes aisément lisibles, est écrit dans un souci de témoignage et de vulgarisation scientifique. Destiné au public tout venant, il s'occupe de replacer dans le contexte actuel le vieux débat philosophique entre raison et folie en apportant les lumières de la psychopathologie. Illustré par de nombreux exemples d'erreurs médicales et judiciaires historiques donnant les "fous" pour gens "raisonnables" (ou l'inverse), il essaie de démanteler la représentation sociale classique de l'aliéné, souligne la difficulté de reconnaissance de certains troubles psychiques même pour le "spécialiste": *En deçà, au delà du mur de l'asile, raison et folie, folie et raison sont intimement mêlées. Nul n'est tout à fait fou, ni tout à fait raisonnable psychiquement ou physiquement. Raison, folie, perfection ne sont que des mots du dictionnaire. Le public se fait une idée fautive de la folie. A tout instant trompé par les apparences, persuadé que l'aliéné ne saurait jamais ni parler ni écrire raisonnablement, impressionné par les façades raisonnables de certains fous, il croit facilement aux internements arbitraires. Qu'un persécuté, dont la logique est conservée, écrive des lettres cohérentes qui laissent dans l'ombre un délire systématisé - d'autant plus dangereux souvent qu'il est plus réticent - et voici que les journalistes, mieux intentionnés que compétents partent comme Don Quichotte pour redresser les torts.....*

Voivenel va jusqu'à proposer sa propre définition de la folie où l'on retrouve la notion qui lui est chère "d'adaptation": *L'aliéné est un malade dont les troubles de l'esprit sont un obstacle, transitoire ou permanent, à son adaptation à la société dans laquelle il doit vivre. Ce qui le caractérise est donc l'inadaptation*

L'implication directe de Voivenel dans l'affaire Lefèbvre et la discussion sur l'expertise psychiatrique

Ces débats entre folie et raison se stigmatisent dans certains procès retentissants de l'après-guerre et dans la discussion autour de l'article 64. Après la question de l'internement abusif, la question de la "responsabilité" et de l'"état de démence au moment des faits" mobilise l'opinion qui se place, là aussi, dans une critique ouverte de l'expertise psychiatrique.

Voivenel est impliqué dans ce débat houleux dans ses fonctions d'expert auprès des tribunaux. En octobre 1926, il est nommé comme "expert de défense" avec Maurice de Fleury dans la retentissante affaire Lefèbvre qui tient la Une de tous les journaux. Mme Lefèbvre, âgée de soixante ans est accusée de l'assassinat de sa belle-fille enceinte de cinq mois: coup de revolver à bout portant. Après avoir nié et plaidé l'accident, elle reconnaît le meurtre et la préméditation. Jugée comme criminelle et passible de la peine de mort, Voivenel, nommé contre expert, plaide la cause psychiatrique en parlant de "folie raisonnée" et de "constitution paranoïaque", tout comme Maurice de Fleury. Ces conclusions vont à l'encontre du rapport rendu par les Professeurs Rogues de Fursac et Logre. Appelé à témoigner, Voivenel se fait conspuer par la foule et par les journalistes lorsqu'il pose le diagnostic "d'aliénation mentale" et propose le recours à l'article 64. L'affaire, hautement médiatisée, devient une bataille de psychiatres.... Finalement, Mme Lefèbvre est condamnée à la peine de mort. Elle sera graciée quelques années plus tard par le Président Doumergue.

Il ne fait aucun doute que c'est de cette mise à mal de ses fonctions d'expert que va naître le livre intitulé "Les Belles Mères tragiques". Voivenel s'applique à démontrer l'origine psychiatrique de certains comportements criminels et le bien fondé de l'article 64.

La justification, l'implication et l'amertume de Voivenel est évidente dans la conclusion: *Ce crime est le plus odieux des crimes. Ce n'est pas par "sentimentalisme" que j'ai écrit tout ceci. Mais qu'on sache bien que jamais la peine capitale appliquée à un de ces criminels n'empêchera un seul crime d'un malade de ce genre. Supprimez donc, si vous en avez le courage, ce noble article 64. Supprimez si vous l'osez, l'expertise mentale. Mais, pour mon compte, si une affaire analogue se présente, si mon opinion est ancrée*

qu'un criminel a agi dans les conditions régies par cet article, rien ne m'arrêtera, ni la peur de vexer la "corporation médicale", ni l'incompréhension des jurés, ni la crainte des insultes d'un avocat général, ni surtout cette opinion publique que je suis gêné d'avoir entendu invoquer par le représentant de la justice. J'agirais comme j'ai agi....(p167)

Voivenel inaugure ainsi une série de trois livres s'intéressant aux faits de société et aux affaires criminelles revues sous l'angle de la psychopathologie. Suivront bientôt "La Chasteté perverse" et "Du Timide au satyre".

Étude psychopathologique du crime et des délits: "Les Belles Mères tragiques", "La Chasteté Perverse", "Du Timide au Satyre"

"Les Belles Mères tragiques" s'occupent ainsi d'étudier la "psychologie des belles mères" et surtout les liens pathologiques pouvant apparaître avec belle fille, gendre ou beau-fils. Reprenant les affaires criminelles récentes, Voivenel illustre son propos par des exemples pris dans la littérature: Phèdre pour les relations belle mère-beau fils, Génitrix pour les relations belle mère et bru etc.... S'appuyant sur les travaux de Freud - qui vient de publier "Totem et Tabou"- Voivenel reprend la notion d'inceste pour expliquer ces crimes: la prohibition de l'inceste par la société mais la lutte sourde et permanente contre cet interdit qui parfois, brusquement levé, aboutit aux meurtres les plus odieux. Le chapitre le plus intéressant concerne les rapports entre belle mère et bru. Voivenel y décrit les sentiments de haine qui s'établissent et leurs possibles mécanismes: mésentente conjugale qui se reporte sur un amour exagéré du fils "inconsciemment ou consciemment incestueux", lutte entre deux caractères féminins et enfin l'importance de l'attitude du fils "plus fils que mari". Le livre se termine - chose inconcevable aujourd'hui - par la publication des rapports d'expertise de Voivenel et de De Fleury dans l'affaire Lefèbvre, ce qu'on a appelé le "Drame du Chemin de la Solitude". Si les notions développées dans ce livre nous semblent aujourd'hui assez évidentes, il faut les replacer dans le contexte de l'époque. Elles semblent alors d'une grande pertinence.

C'est une approche identique qui anime le deuxième livre intitulé "La Chasteté Perverse". Son intérêt vient du regroupement et de la mise en parallèle d'affaires judiciaires dans lesquelles Voivenel, malgré leur diversité, reconnaît une unité: le rôle joué par une sexualité "réfoulée": *"Le domaine de la sexualité est beaucoup plus étendu et sa force beaucoup plus grande qu'on ne le pensait jusqu'ici. En étudiant le mensonge, les dénonciations calomnieuses, les lettres anonymes, les crimes d'empoisonnement, en retrouvant dans chacun de ces cas des ressemblances singulières, il y a là un mécanisme moins connu de la sexualité à élucider.*

En reprenant certaines données psychanalytiques et ses propres élaborations sur "l'incompressibilité de la sensibilité", Voivenel nous explique comment la base de tous ces délits semble être une "perturbation de l'instinct sexuel", une sexualité qui, non assouvie dans l'acte, "se dérive dans l'imagination": *Tous ces délinquants sont des sujets d'un aspect timide, doux, trompeur à l'extrême, à qui "on donnerait le Bon Dieu sans confession". La mythomanie, l'anonymographie, la psychologie des empoisonneuses et des empoisonneurs doivent gagner à être rapprochés....Combien plus passionnants depuis que nous sommes convaincus de l'influence prépondérante de la sexualité.... Et que connaissant le rôle de la chasteté sublime, nous devinons le rôle de la chasteté et de la frigidité perverse....(p19).* Étudiant le "terrain", Voivenel voit dans l'hystérie la grande pourvoyeuse des troubles: *Leur suggestibilité est telle qu'ils croient (mythomanes, anonymographes) à la réalité de leurs rêves; à plus forte raison de leurs hallucinations; qu'ils "réalisent" tous les symptômes qu'un médecin comme Charcot crée chez eux alors qu'il prétend les découvrir. Leur maladie est une maladie de l'imagination. La sexualité colore cette dernière, non parce que ces malades sont, contrairement à ce que pense l'opinion publique, des nymphomanes, mais précisément parce qu'ils souffrent de "refoulement", de "frigidité". Cette sexualité non directement agie mais "dérivée" dans les sphères psychiques, commande leurs délits et leurs délires..*

Dans le troisième livre intitulé "Du Timide au Satyre", est étudiée, comme l'indique le titre la façon dont un timide, un anxieux, un obsessionnel, par le "refoulement de sa sexualité", peut devenir un malade mental ou un criminel: *"Parti du timide, à travers*

l'obsédé, le jaloux, ce livre aboutit au sadisme et au meurtre délirant. C'est que, sous ces efflorescences diverses, existe la racine commune de l'instinct sexuel avec ses violences impulsives et ses idéalizations.. La médicopsychologie, bien avant Freud, avait mis en évidence les relations de l'angoisse, des obsessions, des névroses avec l'impuissance, que celle-ci soit celle de la frigidité féminine, de la chasteté imposée par la timidité, de l'inaptitude physique ou des perversions. Je donne au mot "impuissance" son sens le plus étendu: impossibilité d'accomplir en paix corporelle et mentale l'acte sexuel. C'est cette impossibilité qui explique certaines explosions. J'ai consacré tout un livre à la description des conséquences de la frigidité. J'ai montré le rôle de la chasteté perverse dans les accusations calomnieuses, les lettres anonymes et les crimes d'empoisonnements. Nous retrouvons l'explication chez le timide, chez l'anxieux, chez le satyre, chez le sadique, chez quelques aliénés criminels, l'imagination paralysante ou déformante abolissant ou compliquant la plus naturelle des joies. Qu'il monte en sourdine dans la timidité, avec aigreur dans la jalousie, furieusement dans ses rages physiques assassines, implacablement dans ses idéalismes passionnés meurtriers, le chant, surtout triste, qui s'élève de ce livre et lui confère son unité est celui de l'Amour, de l'Amour dont la chair amère et divine est inexorablement imprégnée du lait des bêtes féroces qui le nourrissent...".

De cette exploration de la pathologie criminelle, naît des réflexions sur l'expertise psychiatrique et sur la prudence à adopter pour présumer de l'aliénation dans les crimes. Voivenel prend l'exemple du procès Gorguloff, l'assassin du président Doumer, pour lequel il avait été sollicité mais avait refusé la contre expertise vu la complexité du dossier et son impossibilité de juger entre culpabilité ou aliénation sur les pièces à disposition. C'est ce même souci de vérité qui lui fait publier en 1936, en collaboration avec le Président de la Cour d'appel Henri Ramet un ouvrage très documenté sur l'affaire Lafarge, "La madone de l'arsenic" où, sans dénier la responsabilité, il fait le plaidoyer cette femme, accusée d'empoisonnement sans que personne n'aie pu en apporter la moindre preuve: *Mme Lafarge a été condamnée sur de simples présomptions et sur la notoriété du Professeur Orfila. Ce procès est autant celui de Marie Capelle que celui des médecins....* D'où un développement sur la difficile fonction d'expert et une critique raisonnée de l'expertise psychiatrique: *Une des caractéristiques de la psychiatrie est en effet l'incertitude et presque l'absence de limites. Ces limites que les experts jugent assez précises pour séparer sans hésiter une psychologie "assez particulière" d'une psychologie "anormale" changent sans cesse, et chaque aliéniste parle sa langue personnelle....Ceci doit nous faire réfléchir sur la valeur de la certitude des aliénistes -quels que soient leurs noms et leurs titres- quand ils prétendent séparer l'assez particulier de l'anormal, au point de vue de la psychopathologie de l'esprit. Il n'y a pas longtemps que les experts psychiatres sont couramment appelés au service de la justice. IL a fallu lutter pour les faire admettre, contre des magistrats éminents. Depuis, cela a changé et l'expert est roi. Mais royauté absolue est dangereuse. Une affirmation d'expert n'est pas une idole devant laquelle on s'incline sans discuter. Certes, la société ne doit pas unir qui n'a pas agi avec conscience et n'a pu résister à la force mauvaise mais il faut aussi que les aliénistes n'exagèrent pas trop et qu'ils freinent un peu la tendance, trop fréquente parmi eux, à considérer tout délinquant comme un malade.....* (cf p 245 et suivantes)

On conçoit aisément que Voivenel ne se fait pas que des amis dans le milieu des aliénistes dans cet exposé abrupt où certains noms sont cités en bonne place.... Peu lui importe puisque ce qu'il revendique, c'est la recherche de la Vérité et c'est surtout ne pas sacrifier sa liberté aux convenances....Sa grande fierté: avoir dit toujours ce qu'il pensait, à sa manière, sans fioritures, dans un langage qui en a choqué plus d'un.....

Le conférencier

Un talent reconnu

Avant la guerre, Voivenel a prouvé ses qualités d'orateur. Après sa première expérience en 1913, de nombreuses autres conférences vont se succéder, impossible à recenser dans leur nombre. Leurs sujets, très divers, sont orientés vers la médicopsychologie ou la psychopathologie littéraire, reprenant les idées et même les titres de ses livres: La maladie de l'amour, la chasteté perverse etc....

A partir de 1930, Voivenel délaisse un peu les congrès médicaux et les communications neurologiques auprès de ses confrères pour exercer ses talents devant un public tout venant mais fort hétéroclite: public toulousain étudiant ou des sociétés savantes, public littéraire et très parisien du Club du Faubourg ou de la salle Wagram, public plus scientifique des Académies ou des Grandes Écoles, en France comme à l'étranger.

A Toulouse, connu par ses activités de journaliste à La Dépêche et au Midi Olympique, il est invité à donner régulièrement des conférences-débats, qui prolifèrent dans ces années d'après guerre. De véritables cycles y sont organisés. Les joutes littéraires se déroulent habituellement dans l'amphithéâtre obscur et vieillot de l'ancienne Faculté des lettres, rue de Rémusat. Gratien Leblanc, dans son livre "Toulouse il y a cinquante ans" le désigne comme "le conférencier à la mode des années 1925 et nous donne une idée du succès et de l'ambiance entourant ses conférences (118):

"L'association des étudiants de Toulouse organise de Novembre à Avril les Lundi Littéraires. Ses conférenciers sont choisis de façon fort éclectique parmi les avocats tels Maître Duguet, les médecins comme le Docteur Maurice Dide directeur de l'asile de Braqueville, les hommes de lettres. La conférence qui eût le plus de succès, en cette année 1925, fut celle du Docteur Voivenel qui, le 16 Mars, traita de "la maladie de l'amour".

La Dépêche du Midi du 17 mars 1925 relate ainsi cette présentation mémorable: *"On s'est battu lundi autour de la chaire du docteur Voivenel... C'était pour l'entendre en plein carême prêcher de l'amour. Les femmes montaient littéralement à l'assaut de l'amphithéâtre; il a fallu leur laisser presque toutes les places et le conférencier a ouvert la séance devant une salle emplie comme un oeuf..... Il a des façons de s'exprimer qui ne sont pas de tout le monde: c'est le seul qui, en parlant, n'ait jamais endormi personne. Le conférencier ne recule pas devant la vérité; il appelle un chat un chat; les dames s'amusent et rient le plus fort....."*

A Paris, Voivenel connaît le même succès. Nous laissons le soin au docteur Pierre Vachet, membre du Club du Faubourg, nous faire en sa description (128): *"Voivenel est une des figures les plus attachantes et les plus originales parmi celles, nombreuses et souvent illustres, qui se sont succédées à la tribune libre du club du Faubourg, le pittoresque et étonnant laboratoire d'idées fondé par Léo Poldès.*

Paul Voivenel est toujours accueilli par le public difficile du Faubourg mais dont le goût est si sûr avec un enthousiasme significatif. C'est que celui-là a senti dès l'abord, la force de cette personnalité qui s'impose, sans coquetterie ni grâce facile, incapable de faire des concessions polies, toujours prêt à dire des vérités crues et même parfois brutales quand il veut heurter ceux qui l'écoutent.

Voivenel ne cherche pas à plaire ni à séduire: il se contente d'être lui-même..... Physiquement, un homme solide, large d'épaules, bâti pour les sports, il représente un être de santé et d'équilibre, duquel rayonne une force sereine et réconfortante.

Le visage est grave, volontaire, sérieux; le sourire, rare, l'éclaire de façon imprévue; la timidité prend chez lui un air de froideur. Car la timidité, chez cet homme fort, médecin éminent et écrivain remarquable, est un trait inattendu et qui a son prix: elle exprime la probité d'un esprit qui doute de lui et se juge, non par une évaluation de vanité à l'échelle des autres, mais en soi même et par rapport à la vérité cherchée et jamais atteinte.....

Voivenel est calme d'apparence, calme comme un Méridional peut l'être quand il le veut. Il s'est fait un visage imperturbable. Derrière les verres de lunette ronde, le regard, attentif et pénétrant, s'efforce de ne rien livrer de l'être intime.....

La voix est pleine et timbrée avec cet accent grave, savoureux et chaud, cette ardeur involontaire, cette vie communicative.... Cette bonne humeur mordante, cette verve gail-

larde et ironique, caustique comme un acide pour l'adversaire sous son air de bonhomie font que Voivenel charme et conquiert son public dès les premières phrases car chaque auditeur pressent que cet orateur qui consent à s'adresser à lui est un des rares hommes de valeur qui vivent par la pensée et se passionnent pour la vérité. Voivenel pense toujours ce qu'il dit et s'il est passionnant à entendre, c'est qu'il vibre lui-même intensément..... Voivenel parle simplement, sereinement: éloquence sobre d'un savant qui pèse ses mots, ne dépasse jamais sa pensée, est incapable d'une flatterie ou d'une concession. Et pourtant, après chacun de ses exposés, c'est une ovation indescriptible; le public lui sait gré de l'avoir noblement traité, de l'avoir élevé jusqu'à lui..... Voivenel cherche la vérité des êtres avec franchise, conscience, bonne foi. Il n'apporte aucun esprit doctrinaire, aucune croyance à priori, capable de fausser ses recherches et ses observations. C'est avant tout la réalité vivante qui l'instruit car il a développé une indépendance de pensée au souffle fécond de la pleine liberté qui vivifie. Un "Mohican cultivé" Aussi, quand on applaudit Voivenel, on rend hommage à ce qu'on rencontre trop rarement aujourd'hui: un caractère!....."

Un caractère, peut-être est-ce la définition la plus juste que l'on puisse donner du Voivenel conférencier. Un ton tantôt sévère, tantôt provocateur, un langage simple, parfois très cru: "*La voix joue sur les graves mais toute la force du discours vient de l'invention jaillissante*" souligne Georges Duhamel dans un article qu'il lui consacre en Mai 1934 dans le *Mercure de France* (105). Les exemples de la vie quotidienne agrémentent le propos savant et le rendent vivant. Voivenel se détache souvent de ses notes pour laisser libre cours à l'improvisation. Il rudoie, il choque, il intéresse. Il joue avec le public sur ce qu'il appelle "le clavier de nos émotions".

Un exercice d'acteur

Voivenel aime incontestablement paraître mais a surtout le don de la mise en scène ou de se mettre en scène: il instaure par exemple une sorte de rituel dans chaque ville où la classique bouteille d'eau est remplacée... par un bon verre de vin local... Provocation, marque d'originalité ou simplement besoin de réassurance, lui qui est sujet au "trac". Voivenel nous avoue que toute conférence est pour lui une sorte de "challenge": une sorte d'épreuve personnelle qui, surmontée, devient une victoire pour cet homme souvent en proie au doute sous son aspect d'assurance confiante. Mais au delà du plaisir de "paraître", ce qu'il aime le plus, c'est expliquer, transmettre un savoir. Ses conférences tiennent souvent plus du débat d'idées que du cours magistral. Provoquer sciemment est le jeu ou la technique qu'il adopte pour intéresser, éveiller la curiosité et l'intérêt du plus grand nombre, susciter la réflexion. Voivenel est par exemple très fier d'avoir été à l'origine de la vocation médicale et littéraire d'André Soubiran, l'auteur des "Hommes en Blanc", dont ce dernier viendra le remercier quelques années plus tard.

Ce qu'il recherche est avant tout une sorte de communion avec le public, ce qu'il appelle d'ailleurs le "point d'eutexie" faisant référence à ce temps particulier qui caractérise la fusion des métaux. Duhamel ne s'y trompe pas lorsqu'il parle de *ce médecin, cet orateur, ce violent, ce timide qui cherche toujours comme une bouée de sauvetage, comme un cordial, comme une clarté, un certain regard illuminant qui brûle quelque part dans le monde, qui brûle pour lui....*" (105).

Par ses formules frappantes à l'emporte pièce, son discours haut en couleurs et parfois excessif, Voivenel sera ou adulé ou détesté. Pas de juste mesure pour celui qui se présente comme un homme entier, sans concession ni pour les autres ni pour lui-même.

Cette voix rocailleuse et ses paroles qui dérangent, on les retrouve aussi sur les ondes de la toute nouvelle Radio-Toulouse. Voivenel, homme de son temps, sait utiliser les nouvelles voies médiatiques. Appelé à parler au départ épisodiquement, il aura, à partir de 1939, son émission radiophonique hebdomadaire, dénommée "A bâtons rompus".

Le journaliste, l'Ami des Lettres et des Arts

Comme nous l'avons déjà noté, dans ses années d'après guerre, Voivenel s'éloigne un peu du milieu médical pour se rapprocher de celui des Arts et des Lettres. Il est aidé en cela par ses fonctions de journaliste qui lui font côtoyer l'élite intellectuelle parisienne.

Le journaliste

Voivenel a débuté son activité de journaliste bien avant la guerre dans les revues toulousaines: articles satyriques dans le "Cri de Toulouse", articles sportifs et rugbystiques dans La Dépêche de Toulouse ou dans Les Sports du Midi.

A partir de 1910, cette fonction va prendre une toute autre dimension. Grâce à son amitié avec Remy de Gourmont, Voivenel entre comme chroniqueur médical au Mercure de France. Son nom apparaît à côté des signatures prestigieuses d'un Van Gennep, d'un Léautaud ou d'un Duhamel. Malgré la guerre et sa présence au front, il continue d'y publier régulièrement. Chargé de la rubrique "Sciences médicales", il sait se faire apprécier de ce milieu très fermé et bientôt ce sont d'autres journaux nationaux qui sollicitent sa collaboration. Dès 1920, ses "Causeries médicales" paraissent dans Le Figaro, L'Époque, Les Annales, Coemedia. Dans ses chroniques, le médecin évoque et commente pour le grand public les voies nouvelles explorées par la médecine: sérothérapie, lois de l'hérédité revues et expliquées par la découverte des structures chromosomiques, "endocrinothérapie". Faisant valoir son regard critique, il dénonce aussi avec humour les exagérations nées de ses découvertes comme par exemple "l'opothérapie chirurgicale" où il s'agit, par de savantes opérations, de pallier aux débuts de sénescence par des greffes de testicules ou d'ovaires de singes... (sic). De ses réflexions sur le médecin apprenti sorcier découle aussi ses développements sur le succès grandissant des "guérisseurs" dont certains procès défrayent la chronique, comme celui par exemple du toulousain Jean Béziat, expertisé par le docteur Dide.

A côté de ses revues généralistes, Voivenel possède aussi une rubrique dans les journaux médicaux. Le Progrès Médical, Le Journal des Praticiens ou La Vie médicale louent ses services, cette fois, de critique littéraire. Sous le pseudonyme de Silénos (le père des satyres...), Voivenel a tribune libre pour une chronique littéraire et philosophique faite des comptes rendus d'ouvrages sans concession et de portraits acerbes d'écrivains contemporains....

Cette même verve, parfois à la limite de l'insolence ou de la diffamation, on la retrouve dans ses articles de la Dépêche du Midi. Les lecteurs toulousains connaissent bien Voivenel sous la signature de "Campagnou", rustre à la logique paysanne, qui, dans ses "Propos" hebdomadaires, se moque vertement et ouvertement des petits ou gros travers de ses concitoyens....

Quant aux sportifs, ils attendent avec impatience chaque semaine les résultats et commentaires des matches de rugby dans le Midi Olympique, où sous le pseudonyme de "La Selouze", Voivenel fait partager à ces supporters fervents ses émotions, ses "coups de gueule" et l'atmosphère des rencontres du week end.

Ainsi, comme nous pouvons le constater, Voivenel a une activité journalistique des plus polymorphes, à la fois chroniqueur sportif, chroniqueur littéraire dans les revues médicales, chroniqueur médical dans les revues littéraires. Dans ses divers articles, Voivenel essaie toujours de concilier médecine et littérature. Cependant, il tient bien à différencier les fonctions en signant en son nom propre les rubriques médicales du Figaro ou des Annales et en utilisant des pseudonymes pour ses articles "d'humeur", au ton savoureux et léger.

Ami des Lettres et des Arts

Connaissances parisiennes

Par ses obligations journalistiques, Voivenel monte souvent à Paris et accroît peu à peu sa notoriété, ce qui lui permet de côtoyer personnalités et artistes de renom.

Dans le monde médical, il entretient des relations amicales suivies avec le Professeur Charles Fiessinger, le neurologue Raymond Mallet ou le docteur Augustin Cabanès, historien de la médecine réputé pour ses études sur "la pathologie de l'histoire" et qui lui avait proposé sa collaboration pour une vaste étude sur la pathologie littéraire qui ne verra pas le jour à cause de sa mort prématurée.

Ces médecins renommés et érudits reçoivent régulièrement à leur table écrivains et scientifiques. Voivenel fait partie de ces privilégiés et rencontre Maurice Barrès, Émile Male, Stromsky, Gustave Le Bon, Camille Mauclair ou Francis Jammes (Nombres de ces derniers préféreront d'ailleurs ses livres). Il se lie ainsi d'amitié avec Paul Bourget qui, féru de médecine et de psychiatrie, ami de Dieulafoy et de Dupré, le reçoit souvent à son domicile et le consulte au sujet de ses livres.

Par ses activités au Mercure de France, il côtoie également Léautaud, Valéry, Duhamel, nommé directeur à partir de 1934 et tout ce que Paris compte de célébrités: les romanciers en vogue, critiques d'art, poètes, acteurs ou hommes politiques influents comme Pétain ou le président Doumergue dont il devient le médecin.

Dans le milieu purement artistique, la rencontre déterminante est celle avec Bourdelle.

La rencontre avec Bourdelle et le Monument aux sports

En octobre 1922, le Comité des Pyrénées de la Fédération française de rugby caresse le projet d'élever un monument à la gloire du capitaine de l'équipe de la "Vierge rouge", Mayssonnié, tué le 30 septembre 1914. Le décorateur Jauvert convainc Voivenel, président du Comité, que rien ne conviendrait mieux au monument que "L'Héraklés", la statue de Bourdelle devenue célèbre depuis sa première présentation au Salon de la Société Nationale des beaux Arts en 1910. Reconnaisant à Toulouse de la formation artistique de sa jeunesse, le sculpteur montalbanais accepte tout de suite l'idée de le vendre "à prix coûtant, au prix du bronze". Le projet, qui entre temps s'est élargi - il s'agit désormais d'un monument aux sports et aux sportifs morts au combat - prend corps durant l'été 1923. Voivenel va rendre visite à Bourdelle pour lui signaler la nécessité de compléter son "fabuleux et sublime Héraklés" par une stèle à l'effigie de Mayssonnié. L'ensemble prend place sous un temple austère que Bourdelle dessine lui même: *"Pour créer cet ensemble, l'effort a été très dur. Pour échapper au monument qui déshonore l'art, le monument style fagot d'artichauts, qui déchire l'horizon, l'oeil et tout l'art du monde entier, il a fallu lutter, lutter... Or l'effort est immense pour créer tout un cadre harmonieux, nécessaire et comme issu des lois de l'Héraklés même..."* La réalisation se précise mais le portrait tarde et Voivenel doit rappeler le sculpteur à l'ordre à deux reprises: *"Faites du sport et battez vos records! Si le Mayssonnié n'y est pas, on critiquera. N'oubliez pas que Mayssonnié a été le prétexte. Héraklés, l'art, c'est le drapeau..."* Le monument, très sobre, soutenu par huit colonnes sans bases ni chapiteaux (qui s'apparente à la façade des Champs Élysées dont Bourdelle avait réalisé les dessins) est inauguré en grande pompe aux Ponts Jumeaux, le 19 Avril 1925. Voivenel admire le talent de Bourdelle, Bourdelle admire la ténacité et le "foutu caractère" de Voivenel. Naît une relation étroite entre les deux hommes et une correspondance régulière jusqu'à la mort de Bourdelle en 1929.

Le "Groupe des Vingt" et "L'Archer"

Dans sa lutte pour la réalisation du "Monument au sport", où il faut vaincre les nombreuses réticences de la municipalité, Voivenel rassemble autour de lui des personnalités toulousaines, amis des arts et des lettres. En 1925, il fonde dans la ville rose le "groupe des Vingt": vingt amis qui se réunissent chaque mois pour débattre, philosopher, "fumer des idées" dans une sorte de cercle littéraire et en toute convivialité. Vingt par le nom-

bre au départ mais qui fait certainement aussi référence à ce groupement d'artistes nés dans les années 1884 à Bruxelles en réaction à la culture et à l'art prôné par les Écoles officielles. Politiques, érudits de l'Académie des Jeux Floraux, artistes ou professeurs de faculté composent cette assemblée hétéroclite.

Fort de cette nouvelle équipe, Voivenel, animateur de groupe, va se transformer en directeur de publication en créant la revue baptisée "L'Archer", par référence au Monument aux Sports. Les articles sont très divers. Voivenel y écrit abondamment. Il a aussi le soutien de ses amis romanciers parisiens. Le journal existera jusqu'en 1939. Puis il le remplacera par la revue "L'Héraklès" qu'il rédigera à lui tout seul avant de la saborder au moment de l'occupation, en 1942.

Ainsi, la fréquentation des artistes, des écrivains, est pour Voivenel non seulement un plaisir - lui-même s'était essayé à la poésie dans sa jeunesse - mais surtout un observatoire particulier. Les études psychologiques qu'il fera de certains contemporains, artistes ou écrivains à la mode, et qui paraîtront dans les quotidiens seront parfois féroces et feront grincer certaines dents..... Cette attraction parisienne, cette fascination pour le monde des lettres durera jusqu'au début de la seconde guerre mondiale. Elle s'effacera peu à peu dans ce que Voivenel lui trouve, l'âge passant, de superficiel.

Conclusion : Homo multiplex

Cette période d'après guerre avec cette activité foisonnante reflètent assez bien la complexité du personnage. "Homo multiplex", Voivenel montre à chacun et selon ses centres intérêts un visage différent, une partie de lui-même. Les sportifs connaissent La Selouze, le personnage haut en couleur, enflammé, qu'ils voient sur les terrains de rugby ou lisent dans le Midi Olympique. Le lecteur de la Dépêche du Midi connaît Campagnou, le paysan un peu rustre qui s'exerce à la philosophie dans des chroniques sarcastiques. D'autres voient en Voivenel le conférencier vivant, dynamique qui choque, provoque et suscite autant d'inimitiés....

Autant de facettes pour un même homme dont il est difficile de se faire une idée de la véritable personnalité. *"Ce n'est pas sur la scène, nous dit-il, que les gens sont ce qu'ils sont. Ils y jouent le personnage qu'ils se sont choisis. Paraître n'est pas être. La vraie pièce se joue derrière le décor"* (Sagesse de la vie, p229). Voivenel est souvent décrit comme égocentrique (Ne le surnomme-t-on pas parfois Moi-Venel?), aimant "paraître" et se mettre en avant, à la recherche d'honneur et de reconnaissance sociale. Si cela n'en reste pas moins vrai, cet aspect quelque peu antipathique de l'homme public vient peut-être en réalité masquer une grande vulnérabilité, voire une grande souffrance qui lui échappe parfois, au hasard de ses écrits. Voici ce qu'il peut nous en dire, se présentant comme un rescapé de la vie: *"J'aime la vie parce que j'ai connu très vite la mort. Ma mère me "quitta" à dix huit mois, pour m'avoir tant attendu, puis soigné jour et nuit d'une congestion pulmonaire sans espoir. Elle me sauva, ayant ainsi engendré deux fois le fils de ses entrailles. L'orphelin ne connut jamais les caresses d'une mère, ce qui explique sans doute à la fois son émotion douloureuse et les piquants d'une bogue nécessaire. L'isolement m'incorpora mieux au monde. Et le bonheur dont je fus sevré, j'ai toujours désiré le donner à mes frères de solitude. Au fond de mon puits, j'ai trouvé la lumière.* (Sagesse de la Vie, p91).

Derrière le costaud un peu gouailleur, derrière ce caractère de fer qu'il affiche dans sa vie sociale, derrière ses prises de position souvent polémiques et critiquables, se cache un douteur perpétuel, en quête de lui-même et de la Vérité, en proie à son "complexe d'infériorité" et à une grande solitude. D'où son besoin incessant du groupe, à la recherche d'un soutien, mais aussi son attrait pour la "psychologie des foules" d'où dérivent ses travaux sociologiques.

Si Voivenel se dit agnostique, c'est qu'il croît profondément en l'homme et en la tout puissance de la volonté, lui qui "s'est forgé tout seul". Ainsi, sa plus grande admiration,

son plus grand respect va aux hommes les plus humbles, aux paysans qu'il côtoient dans son petit village d'Ariège où il vient se ressourcer toutes les fins de semaine et auprès desquels il apprend la "leçon de la prairie". *C'est le paysan qui se rapproche le plus de la vérité. Sur la mort, sur la folie et sur l'amour, le buraliste ou le paysan de ma commune savent l'essentiel. Ils s'en font une idée fort claire et fort simple alors que nous, nous ne pouvons les définir....*". Pour eux, Voivenel va se dépenser sans compter. Devenu maire de Capoulet Junac dans les années 1935, il les dote d'une somptueuse statue de Bourdelle pour leur Monument aux morts, inaugurée par le maréchal Pétain en personne qui y prononcera son "Discours au paysan soldat". Dans un idéal humaniste et très radical socialiste dans son désir d'apporter la culture là où elle manque, il crée la "Ca-Ju", maison de la culture avant la lettre où il se charge de monter une impressionnante bibliothèque ouverte à tous, d'organiser des représentations théâtrales en faisant venir les chanteurs en vue du Théâtre du Capitole ou des conférences-débats animés par ses amis ou écrivains parisiens prestigieux.

Peut-être est-ce dans ce petit coin de terre que l'on peut trouver le vrai Voivenel: un cercle réduit de proches et quelques amis fidèles; un homme solitaire, replié dans sa bibliothèque, méditant sur les ouvrages d'Aristote ou de Montaigne. Dans ce milieu feutré, dans sa "tour d'ivoire", il trouve le repos. Loin de l'agitation et des célébrations grandiloquentes où il se donne en spectacle dans ce que les gens attendent de lui, naissent la plupart de ses livres, ses réflexions sur la vie et surtout sur la mort.... Car pour chanter si bien la vie et l'espoir, Voivenel n'en reste pas moins obsédé par la mort, qu'il a côtoyé il est vrai plusieurs fois de près. Il voue un véritable culte aux disparus: son bureau est jonché de photos souvenirs, amis rugbymen tombés au combat, confrères ou amis emportés par la maladie. Il n'oublie pas non plus ses patients décédés dont il se refuse à jeter les dossiers, préférant les classer dans un grand carton qu'il appelle "le cimetière".

Ce thème de la mort et de la souffrance, on le trouve dans un de ses livres les plus touchants parce que le plus personnel, "Le médecin devant la douleur et devant la mort". L'homme devient ainsi plus visible, s'effaçant souvent derrière le médecin: *"Ma sérénité - traversée de sourdes inquiétudes, accompagnée de la conscience permanente de la mort - est tissée de compréhension, surtout d'acceptation et de travail. Ce dernier est mon péché. J'en augmente sans cesse les doses comme d'un opium dont les exigences me seraient salutaires. J'ai fait des obligations des habitudes et des habitudes un tempérament. Me devenant nécessaires, elles entrent dans la composition de mes voluptés. Cette obédience acceptée puis épousée m'a libéré de mes angoisses. La capitulation est une forme de victoire. Malgré que ma volonté ne soit pas généralement défaillante et que pour ce qui me tient à cœur mon débonnarisme apparent trompe les médiocres, je sais trop qu'il faut le plus souvent dire: agimur, et non: agimus....."*

Aimant la vie, n'exigeant pas qu'elle ait d'autre signification qu'elle même, ne manifestant aucune ironie au désaccord des hommes qui ont essayé de lui forger un sens, j'attends sans tristesse et sans impatience.... In pulverem reverteris.....

De là dérive aussi sa philosophie et son humanisme médical: *"Comme le roseau pensant de Pascal, prenons la noble conscience de notre beau métier de médecin où, depuis nos ancêtres, les Asclépiades, s'affirme la trinité du prêtre, du philosophe et de l'ouvrier. Homme triple, le médecin doit avoir les trois vertus théologiques: la Foi, l'Espérance, la Charité. La Charité parce qu'on a l'expérience. La Charité parce qu'on a compris et que comprendre, c'est aimer.... Et surtout, douter de tout et ne jurer de rien... Toujours reconforter, donner une âme au médicament, croire le miracle toujours possible, et parfois l'obtenir....."*

LES ANNÉES DE GUERRE: 1939-1945

Après l'effondrement provoqué par la Grande Guerre, la France, installée dans un climat de paix, subit un remodelage en profondeur. Occupée par ses conquêtes coloniales, conduisant les mutations économiques, politiques et sociales, le pays, malgré des alertes répétées ne veut pas croire à un nouveau conflit. Le 1er septembre 1939, l'armée allemande envahit la Pologne et conformément aux accords de non ingérence, la France et l'Angleterre déclarent, malgré toutes leurs réticences, la guerre à l'Allemagne le 3 Septembre 1939.

Voivenel a alors 59 ans. Même s'il a prévu ce nouveau conflit dès 1917 à la fin de son livre "La guerre des Gaz", il en éprouve un profond désarroi. Il est surtout exaspéré par la molle mobilisation, lui qui connaît l'importance de la préparation psychologique des hommes, l'importance des moyens d'armements et de matériel pour une résolution rapide.

On entre dans ce qu'on a appelé "La drôle de guerre". En mai 1940, il ne faut que quelques jours aux chars et aux avions allemands pour disloquer toute résistance. Que faire? Continuer à se battre coûte que coûte? Tomber dans une servitude qui s'avérerait à n'en pas douter sans cesse plus grande? Tenter de mobiliser les esprits et s'attaquer en ordre dispersé à l'armée la plus puissante du monde? Et finalement suivre Pétain ou suivre De Gaulle?

Époque trouble où rien ne fut simple. Époque difficile, longtemps éludée ou passée sous silence et qui, plus de cinquante ans après, déchaîne les passions dans des procès au combien d'actualité....

Tout comme pendant le conflit 14-18, Voivenel va exercer avec dévouement sa fonction de médecin militaire, se focalisant sur le bien être des soldats. Quant à la politique et ses prises de position, elles restent difficiles à définir. S'il désapprouve Vichy, il n'en reste pas moins son admiration sans limite pour Pétain, "l'épargneur d'homme".....

Le centre de neuropsychiatrie et le centre médico-légal interrégional

Médecin colonel "bénévole"

Voivenel est mobilisé dès Septembre 1939 comme lieutenant colonel et se voit chargé par le Haut Commandement d'organiser le Centre de neuropsychiatrie de la 17° région.

Ce centre, appelé Hôpital complémentaire Saint Stanislas et installé dans un établissement d'instruction des Jésuites, l'école Saint Stanislas, rue des Fleurs, accueille troubles neurologiques et mentaux dans deux services séparés mais jumelés.

Voivenel est bientôt secondé à la tête de ce service par Marcel Riser, professeur des maladies nerveuses et mentales à la Faculté et mobilisé au grade de commandant. Les deux hommes s'étaient déjà côtoyés en 1919 dans les mêmes circonstances. Se retrouvant en 1940, ils vont se partager les fonctions: Voivenel est nommé consultant titulaire de psychiatrie, Riser consultant titulaire de neurologie.

En Décembre 1939, Voivenel est chargé par le ministère Reynaud de créer le Centre médico-légal interrégional, un des quatre en France, chargé de recevoir les préventionnaires, les "suspects" des 16°, 17° et 18° Régions (Toulouse, Montpellier et Bordeaux).

Il est promu au grade de colonel en mars 1940. Atteint par la limite d'âge (60 ans), il est démobilisé en Août 1940 mais demande au Ministère de pouvoir poursuivre ses fonctions bénévolement et sans solde. Voici ce qu'il écrit à RISER pour lui expliquer sa requête: *".... Mené par mon désir de servir, j'ai désiré ce que je désire servir jusqu'au bout. J'ai ouvert, malgré les difficultés, le centre de neuropsychiatrie. J'ai obtenu du personnel civil engagé qu'il travaillât à l'oeil et manches retroussées comme moi vingt jours avant la date prévue. On m'a demandé de créer le centre médico-légal régional. Je me suis fait médecin légiste. J'ai bûché, j'ai rédigé des rapports.... J'accomplis cette mission comme avant l'armistice, humainement c'est à dire sans dureté mais sans faiblesse.... Comme c'est sans solde et avec l'oubli total d'une clientèle qui m'intéresse moins que l'honneur de servir, pour la première fois de ma vie, j'ai sollicité quelque chose. Ce quelque chose est le droit de me dévouer. Nous sommes d'accord, n'est-ce-pas?....."* (Phrases soulignées dans le texte)

L'année 1941 voit la séparation des services. Le professeur Riser obtient la création d'un service spécialisé à l'hôpital La Grave où sont orientés uniquement les cas neurologiques. Voivenel garde les "mentaux" et le centre médico-légal qui déménage pour s'installer dans un couvent de l'avenue de Lombez puis, à partir de 1942, dans un des pavillons - pavillon K- de l'hôpital Purpan. Cependant, les deux services continueront à collaborer étroitement.

Le C.N.P: "une Grande Famille"

Voivenel va ainsi s'occuper du Centre Neuro-psychiatrique jusqu'à sa liquidation en 1946, les derniers pensionnaires étant orientés vers l'Hôpital militaire Larrey.

Le recrutement de ce service est très large regroupant aussi bien des gens du Sud Ouest que de la région parisienne (Oise, Seine et Oise, Creuse). La durée moyenne des séjours est de quinze jours. Les soldats sont ensuite soit envoyés en convalescence, soit renvoyés dans leur corps d'armée, soit en cas de troubles persistants orientés vers l'hôpital psychiatrique ou réformés après passage devant la commission de Réforme.

Les observations de Voivenel sont simples, claires et précises. Les diagnostics semblent toujours d'une extrême prudence et on n'y retrouve jamais les diagnostics de simulation ou d'"hystérie".

Voivenel s'implique beaucoup dans les prises en charge, souvent au détriment de son exercice libéral. Si des traitements médicamenteux sont appliqués, l'importance est surtout donnée aux conditions d'hospitalisation: nourriture de bonne qualité, environnement le plus agréable possible, activités, travail d'équipe et "compréhension" du patient loin de tout jugement de valeur. Voivenel est très présent auprès de ses malades, n'hésitant pas à participer aux fêtes organisées à certaines dates symboliques comme Noël ou le Premier de l'An. Il aime d'ailleurs à considérer le centre comme une grande famille, ce qu'il appelle "La Maison"....

Cet humanisme, il le montre aussi dans ses fonctions au Centre médico-légal, chargé d'accueillir, pour une courte période, les individus suspects de trahison, désertion ou désobéissance. Ceux que l'on appellent les "préventionnaires" doivent être gardés dans un local spécial et surveillés par un gardien de prison vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cette observation de quelques jours vise à l'établissement d'un rapport d'expertise envoyé ensuite aux juges et tribunaux militaires. Les cas les plus nombreux, outre les problèmes d'alcoolisme, sont ceux que l'on nomme les "mutilés volontaires": histoire toujours identique du soldat d'une unité combattante qui, au cours d'une permission, sans témoin, toujours en franchissant un fossé ou une haie était victime d'une blessure par arme à feu à bout portant, toujours sur un orteil ou sur un doigt. Même si le caractère

"volontaire" de l'accident ne laisse aucun doute, Voivenel refuse toujours de mentionner ce mot, ayant encore en mémoire les dramatiques exécutions de 1917. Il conclue invariablement ses rapports par: "*Blessure à bout portant, identique dans son processus d'accident à toutes celles que j'ai pu examiner, si bien qu'il existe un indiscutable "syndrome de l'accident de chasse du permissionnaire d'une unité combattante"*". Il se garde bien de juger et de certifier: "*Je suis expert. Je ne suis pas juge, dit-il, je peux avoir une conviction mais ce ne peut être une certitude....*". Il n'hésite pas à "labourer la loi et le règlement" pour ses pensionnaires qui, quoique considérés comme des prisonniers, n'en restent pas moins à ses yeux et jusqu'à preuve du contraire des combattants pour lesquels il conserve une profonde estime.

Voivenel dans cette époque troublée

Voivenel n'échappe pas aux indécisions et aux doutes de cette période troublée où il est difficile à beaucoup de français de se positionner. Voici ce qu'il écrit le 27 Juin 1940, quelques jours après l'Armistice et l'appel du général De Gaulle: "*Nous souffrons. Notre tempérament va vers De Gaulle et nous vénérons Pétain...*". Ancien combattant de 14-18, il voit avec tristesse et rancoeur la progression de l'armée allemande dans des régions qu'il ne connaît que trop bien et s'insurge contre le manque de patriotisme, le laxisme d'avant guerre, la manque de préparation et la faiblesse des chefs d'armée. De cette réaction naît un livre "L'âme de la France" publié en 1941 par une imprimerie avignonnaise dont voici quelques extraits: "*Je ne dirai presque rien de nos illusions nouvelles. Nous avons fini par nous gargariser des mots de "drôle de guerre" et par nous figurer que les offensives dites de paix remplaceraient les autres.... On attendait à l'abri d'une ligne déclarée inviolable. On s'intoxiquait de mots et de clichés.... Et puis en quelques jours, le flot envahissait tout. la Somme fut franchie comme la Meuse. Quelles heures quand ils approchaient de Paris! Quelle misère quand ils y entrèrent.... Nous avons le mal du Pays, le terrible mal du Pays qui souffre. La Terre de chez Nous était devenue notre Chair....*La conclusion est un cri de ralliement derrière Pétain: "*La France possède la seigneurie d'elle même. Et son Honneur grandit avec les revers. On bat la France, on ne la dégrade pas. Son équilibre, son esprit, son coeur, sa noblesse se retrouvent dans le chef qu'elle s'est choisie dans son malheur. Unissons nous religieusement derrière lui pour que revive la France!*".

Voivenel restera toujours profondément pétainiste. Depuis 1918, les deux hommes ont entretenus des relations suivies. Dans l'après guerre, Voivenel est reçu régulièrement par le maréchal, lors de ses voyages à Paris. C'est Pétain en personne qui le décore en 1933 commandeur de la Légion d'Honneur, qui vient inaugurer en 1935 le monument au Mort de Capoulet Junac, qui l'honore de sa présence au cours de ses visites à Toulouse; ce même Pétain, enfin, qui lui propose, en 1942, un ministère que Voivenel s'empresse de refuser pour conserver ses activités au C.N.P: "*J'y fais du bien d'autant plus que j'ai refusé toute solde et que ça me rapporte ce que ça coûte...*".

Malgré toutes les exactions, Voivenel ne trahira jamais cette amitié mais ne fera rien de ce que lui demande Vichy. Par l'intermédiaire de son centre neuro-psychiatrique, il accueille des officiers, des juifs, des civils ou des résistants recherchés par la Gestapo. Il déclare systématiquement inaptes les jeunes gens des chantiers de jeunesse ou déclare malades les hommes désignés pour le Service de Travail Obligatoire (S.T.O). Mais jamais il ne reniera "Le chef", le généralissime victorieux de Verdun. Ceci lui sera d'ailleurs reproché à la Libération et il sera suspecté de collaboration. Mais les autres services rendus pencheront un peu plus dans la balance et surtout d'autres amitiés, notamment celles avec le fameux cardinal Saliège, figure emblématique de Toulouse par son tempérament et par sa fameuse "*Lettre sur la personne humaine*" d'Août 1942.

Pour ses services rendus, Voivenel sera élevé en Mai 1965 au rang de grand Officier de la Légion d'Honneur des mains même du Grand Chancelier, le Général Catroux, qui se déplacera en personne dans la petite maison de Capoulet-Junac.

Victime des règlements de compte d'après guerre, Voivenel n'est que plus sensible à ce qu'il appelle "La folie collective" de la Libération: "*On accusa, on jugea, on se vengea, on régla des comptes de haine au nom de la vertu et les derniers venus s'enrichirent souvent de la dépouille de leurs victimes.... Une folie collective où joies logiques et mauvais sentiments se mélangeaient dans une chaudière infernale...*" (In hoc signo", p 276). Mais si Voivenel est éprouvé par cette fin de guerre, c'est aussi à cause d'un autre événement, celui-ci personnel et d'importance: la mort de sa femme, Marie Louise, le 28 Décembre 1944.....

La mort de Marie Louise

Nous avons peu parlé de celle qui partagea la vie de Voivenel pendant près de 41 ans. Elle y tient pourtant une place fondamentale. Voivenel la rencontre dans les années 1902-1903. Petite couturière, fille d'un paysan ariégeois ruiné et émigré à Toulouse, elle semble être la pièce maîtresse de la destinée de Voivenel. D'abord par l'aide morale et certainement financière qu'elle lui apporte dans ses premières années d'internat, lui qui a rompu tout contact avec sa famille tarbaise. Ensuite par l'équilibre et la constance qu'elle donne au jeune homme fougueux, "nerveux", impulsif et ambitieux. Nul doute qu'elle est l'élément tempérant d'un homme qui sans elle se serait attiré beaucoup plus d'inimitiés....

Voivenel trouve à ses côtés un équilibre. Il s'occupe de restaurer la modeste maison familiale de Capoulet-Junac qui devient la "Petite Maison", endroit qui tranche avec le luxe voyant et un peu clinquant de son immense appartement toulousain. Lieu de villégiature où il se rend tous les week end, Voivenel trouve dans "son village renatal" l'apaisement et le calme nécessaire "pour ressourcer son énergie" et laisser libre cours à " sa philosophie paysanne".

Mme Voivenel est une femme discrète, toujours dans l'ombre de son mari. Mais elle est certainement pour beaucoup dans son ascension professionnelle et sa notoriété, l'accompagnant dans beaucoup de ses déplacements parisiens. Pour se convaincre de son influence, il suffit de se pencher sur la correspondance de Voivenel avec les quelques grands esprits de son temps. Que ce soit dans les lettres de Gourmont, de Duhamel, de Bourdelle, il y a toujours une place ou un petit mot pour celle qui l'accompagne, s'occupe, comme dit Voivenel de "l'intendance", rôle s'il en est pour lui réservé aux femmes. Et Mme Voivenel a certainement fort à faire puisque son mari mène grand train: chauffeur, femme de ménage etc.... Voivenel est loin d'être pour l'émancipation de la femme, pensant que chacun doit rester "à sa place". "*La femme se dévoue pour son mari et sa plus belle et plus grande fonction est celle d'être mère*". Signalons qu'aucun enfant ne pourra voir le jour de cette union.

Marie Louise meurt brutalement le 28 Décembre 1944, emportée par une mauvaise bronchite. Cet événement constitue un véritable drame pour Voivenel: "*Ma femme est morte dans la nuit de mercredi à jeudi, à 1h30 du matin. "N'avez aucune inquiétude, me disait Planques. C'est une bronchite banale avec une légère congestion des bases. Mais je sentais que son coeur ne tiendrait pas. Les émotions qu'elle m'avait cachées l'avaient minée....J'ai peur, j'ai froid, je me sens seul dans la vie, seul, seul....*" nous dit-il dans son journal. L'enterrement a lieu en toute intimité à Capoulet Junac.

Voivenel va vouer un véritable culte à celle qu'il appelle "Sa Conscience". Comme le soulignent différents témoins, la chambre de Marie Louise à Toulouse reste en l'état et fleurie tous les matins. La pièce close est devenue une sorte de sanctuaire où Voivenel vient prier et se recueillir: "*Chaque matin, quand je m'agenouille devant son lit, la douloureuse sensation de tout ce que je vois, tout ce que je touche, n'existe que par Elle et ma peine s'accroît dans la conscience plus aiguë qu'Elle a quitté cela....*"

Son second mariage, en 1947, avec France Micoulau n'entachera pas la place faite à Marie Louise et toutes les anciennes habitudes seront conservées. Rôle peut-être pas si fa-

cile pour cette seconde épouse que Voivenel tiendra à intégrer dans l'univers de Marie Louise en la poussant à prendre , en 1953, les fonctions de maire de Capoulet-Junac.....

L'APRÈS GUERRE ET LE RETOUR À CAPOULET-JUNAC

L'après guerre marque un tournant dans la vie de Voivenel. Se retirant peu à peu de la vie publique, il se prépare à une retraite bien méritée. Il poursuit ses conférences jusqu'en 1954, écrit encore de nombreux livres - dont les sujets, tirés de ses conférences ou de ses émissions de radio, apparaissent comme la synthèse de sa philosophie de l'existence et de plus de cinquante ans de pratique médicale et littéraire. Et puis, il commence à rédiger ses mémoires regroupées en trois volumes publiés entre 1955 et 1960, avant son départ de Toulouse.

La cabinet de la Dalbade est fermée au cours de l'année 1963, l'appartement est vendu. Et Voivenel va s'installer définitivement dans la "Petite Maison" de Capoulet-Junac.

Le retrait progressif de la vie publique

Après sa cessation d'activité au C.N.P en 1946, Voivenel revient à son exercice de médecin libéral et de médecin P.T.T et S.N.C.F. Si sa clientèle est encore d'importance, Voivenel sent l'âge venir: *"Je me prépare à vivre le drame silencieux et obligatoirement souriant du médecin vieilli qui, toujours donnant à l'Etat, ne recevant jamais - à une époque où les citoyens s'abreuvent de plus en plus à la Pompe à Phynance - doit, dans un aspect de jeunesse conservée, et sans rien diminuer de son lourd décor, se tenir dans la course, malgré l'importance, la qualité et le nombre des jeunes"*.

Le monde a changé et Voivenel a du mal à se reconnaître dans les nouvelles tendances qui émergent dans l'art et la littérature: *"Cubisme, existentialisme, surréalisme.... Je regarde le dernier ouvrage sur les dessins d'un peintre où Eluard, dans sa prose, me donne la notion de mon arriération mentale parce que je ne le comprends pas...."* (La méconnaissance de soi, p 55). Il s'éloigne de Paris, de ce "miroir aux alouettes" où *"les gens qu'il avait admirés, romanciers, poètes, rédacteurs en chef étaient perdus corps et biens, sans avoir rayé la sable de la postérité"* (La Courbe, p235).

En 1947, il clôt ses chroniques du Mercure de France et du Figaro. Ses livres, qui bénéficiaient auparavant du label des grandes maisons d'éditions parisiennes, sont imprimés désormais à compte d'auteur par de petites entreprises toulousaines ou ariégeoises. Sans publicité, ils sont pourtant couronnés par quelques prix (Grand Prix Broquette de l'Académie Française, Cigale du Félibrige, Prix Clémence Isaure). Éloigné du monde des lettres, Voivenel n'en conserve pas moins certaines amitiés avec Roland Dorgelès ou André Soubiran et reste encore celui à qui on demande des préfaces d'ouvrages ou son appui pour se lancer dans une carrière journalistique ou littéraire

Si les Toulousains le voient encore souvent au cours des matches de rugby, lisent ses articles de "La Dépêche" ou du Midi Olympique, l'entendent sur les ondes de Radio-Toulouse, Voivenel semble se faire plus discret et ses interventions moins tonitruantes.

Le 18 Décembre 1954, il clôture sa carrière de conférencier et fait ses adieux à l'amphithéâtre du Sénéchal, après plus de quarante ans d'exercice oratoire et devant le public toulousain qu'il affectionne. Le titre de cette dernière présentation, "L'angoisse humaine", n'est pas fortuit et se veut "la confession d'un homme", non sans émotion comme il le souligne dans son introduction: *"Chaque conférencier a son public; Je vois ici ceux que j'appelle mes fidèles. De toute façon, c'est ici, au milieu de vous, m'appuyant encore sur cette balustrade où je sens battre le pouls de la salle, au milieu de ma famille, que je*

devais terminer ma carrière. Et non à Paris comme on me l'a demandé. Le sujet et la circonstance exigent que, pour une fois, je ne me livre à aucune fantaisie et que je résiste au démon de la mutation brusque. Ce n'est pas par hasard que j'ai noté sur la page de garde de mon manuscrit - que, contrairement à mes habitudes, je vais lire -: Capoulet-Junac, lundi 1er Novembre 1954, fête de la Toussaint, Mardi 2 Novembre des morts. Dès cet instant, je ne cause plus...". Et l'homme s'efface derrière le conférencier pour parler de la Vie, de la Mort et de l'Espérance: "La vérité est certes que l'Homme tient à la vie et craint la mort et il sait apprécier les joies de la première comme il se prépare à la seconde. Si "l'instinct du vouloir vivre" est fondamental, l'instinct du "devoir mourir" ne l'est pas moins..... N'étant sûr de rien, sinon que je mourrai, je ne crains pas la mort et j'adore la vie. On n'est jamais vraiment seul dans sa solitude quand on a vraiment vécu dans l'amour de sa profession et fabriqué sa joie de celle des autres...Et puis, on s'en va à son heure. Il faut que les feuilles tombent pour que les nouveaux bourgeons poussent...

Sagesse de la vie

Tout en se retirant de la vie publique, Voivenel va continuer à beaucoup écrire: pas moins de 10 livres que nous nous contentons de citer vu qu'ils représentent la synthèse de ses travaux antérieurs dans une écriture épurée et clarifiée: *"Les forces mystérieuses de l'Esprit"* (1946), *"Les trois brisures de la personnalité"* (Tome I de "Mes conférences",1948), *"Autour des femmes et de l'amour: à propos de Balzac"* (1950), *"Le vin et l'esprit"* (Tome II de "Mes conférences",1950), *La leçon de la terre de Colomba et de Sampierro* (1951), *"La méconnaissance de soi"* (Tome III de "Mes conférences", 1954), *"Sur les fonctionnaires et le chef"* (1958), *"L'espérance au dessus de l'angoisse des hommes"* (1961), *"Sagesse de la Vie"* (1962), *"Mon beau rugby"* (Réédition de l'ouvrage de 1942 et paru 1962), auxquels il faut rajouter ses trois livres de mémoire *"La courbe"*(1955), *"Le toubib"* (1956), *"In hoc signo"* (1960).

Ne bénéficiant d'aucun service de presse, Voivenel distribue ses livres à ses amis. Peu lui importe d'ailleurs qu'il soit lu, lui qui considère ses livres non pas comme de la littérature mais comme un besoin nécessaire, une "délivrance": *"J'écris à toute allure, sans une rature, sans un repentir. Par là même, je n'ai jamais fait de littérature si ce n'est pour me "délivrer" de mon tempérament anxieux et du vide... J'ai horreur du vide..."*. Et si l'écriture est toujours aussi alerte, ses ouvrages s'imprègnent d'une philosophie nouvelle et d'une pensée métaphysique. Délaissant quelque peu rationalisme et positivisme, Voivenel fait la part belle aux "forces mystérieuses de l'esprit", intégrant les travaux d'Octave Béliard et de Richet sur la "métapsychie", à la voyance, aux phénomènes médiumniques, aux radiations, aux effets des guérisseurs.

A plus de 70 ans, Voivenel parle en vieil homme et en vieux médecin avec son expérience de la vie. Il s'attache dans tous ses écrits à apporter l'espoir à "ses frères de solitude". Ce mélange permanent de réconfort, de bon sens et de sagesse "paysanne" explique certainement le succès de ses émissions radiophoniques, devenues hebdomadaires en 1959. Nombres de Toulousains écoutent Voivenel le Mardi soir à Radio-Toulouse dans son émission baptisée "A bâtons rompus", présentée par le père Bergounioux. Les sujets, très divers, sont toujours orientés vers une compréhension de l'homme, des phénomènes sociaux en soulignant les malheurs quotidiens et la rudesse de la vie. Voivenel prend pour exemple des anecdotes personnelles pour développer une réflexion critique voire philosophique. Si le ton est souvent léger, il s'empreint de gravité voire d'une certaine mélancolie dans l'évocation des malheurs quotidiens, de la maladie, de la vieillesse. La fin de l'exposé se veut toujours un extraordinaire message d'espoir adressé à l'auditeur, émaillé de petits conseils pour lutter contre l'adversité, pour mieux comprendre, ne pas s'acharner dans le malheur dans ce qu'il appelle la "capitulation sthénique". Dans une émission intitulée "Carpe diem", voici sa conclusion: *Cueille le jour. Quelque soit ton âge, la vie est toujours devant. A chaque jour suffit la peine. Ami, ne démissionne*

pas...(Sagesse de la vie, p 26). Ou sur le sujet de l'angoisse: *sachez que la souffrance peut lentement sculpter le bonheur. Nous ne deviendrions jamais courageux et persévérants s'il n'existait que la joie. Il faut gagner cette joie...*(p 34). Et nous pouvons multiplier les exemples. Voivenel donne donc dans ses émissions les leçons de sa vie et en cela même ce qu'il appelle les secrets du bonheur.

"Ne jamais démissionner", "garder la seigneurie de soi même", telles sont quelques unes de ses devises que l'on retrouve dans l'Ex Libris qu'il met désormais au début de tous ses livres: "Ad vitae gloriam": *"Je crois que la santé est une confiance et par réaction de défense, j'ai imaginé l'ex-libris suivant: un homme, le torse nu, bat sur une enclume une barre de fer rougie (le travail éclaire sa vie); cet homme se détache sur un livre ouvert (l'action et la pensée); et, sur la page de gauche, au dessus de l'enclume, la devise Ad Vitae Gloriam, A la gloire de la vie. Oui, la vie est belle. Et parce qu'elle est dure, elle est une victoire prolongée: une lutte perpétuelle, un plaisir de la lutte. L'action et la Pensée, à la Gloire de la Vie"*.

En 1963, à l'âge de 83 ans, Voivenel cesse son activité médicale et rejoint définitivement le petit village de Capoulet-Junac après avoir fait ce qu'il appelle "son écobuage" : *"Eco-buer, c'est arracher d'un terrain les herbes qui le couvrent, les brûler avec la couche superficielle de terre et répandre la cendre sur le sol. Cela fertilise..."*. Après plus de soixante ans de pratique médicale et littéraire, il fait le tri: de nombreux livres sont donnés, notes et publications diverses brûlées ce qui explique le peu de traces que nous en ayons si ce n'est dans ses livres.

Cependant, "de ses montagnes", il gardera une activité journalistique quasiment jusqu'à sa mort, envoyant toutes les semaines une chronique à la Dépêche du Midi, "Les propos de Campagnou" et une au Midi Olympique, "Épilogues" signés La Selouze.

Désormais, il ne sortira que peu de son village, préférant la compagnie réduite de ceux qu'il appelle "ses isomères".

La Petite Maison

La Petite Maison, lieu de villégiature, va donc se transformer en lieu de retraite, au sens propre comme au sens figuré. Restée en l'état et transformée aujourd'hui en musée, elle nous donne une idée du repliement laborieux de Voivenel à la fin de sa vie.

De son "écobuage" professionnel et amical ne reste que les "fidèles": sa seconde femme France Micoulau, Jean le chauffeur, "son collaborateur en automobile", Marie, la cuisinière et quelques amis qui lui rendent régulièrement visite.

Voivenel écrit encore abondamment dans ce lieu austère, meublé avec simplicité: paraissent "Les grains de mil de Campagnou" (1964), "Le choix de l'Autre ou le destin du couple" (1966) et enfin une sorte de livre testament "Un Homme" (1970).

Il ne sort que très peu sauf pour se rendre au cimetière ou en pèlerinage devant le monument aux morts de Bourdelle où il retrouve devant les "Trois Têtes" ses souvenirs et la représentation la plus réaliste de la guerre: "L'Épouvante Héroïque, La Souffrance, La mort".

Voivenel passe la majorité de son temps dans son bureau, seul au milieu de sa vaste bibliothèque, auprès des auteurs qu'il affectionne: Montaigne d'abord puis Pascal, Aristote, Rabelais et Molière. Dans cet environnement familial s'amoncellent les souvenirs: *"Il y a là la pensée, l'action, la lumière des aurores par les fenêtres sur le jardin, la lumière des crépuscules qui éclairent en dernier le Montcalm, les fleurs et les fruits de l'amitié*. La vaste table est encombrée des photos des disparus: *"Marie Louise, la Fée de la Petite Maison, Bourdelle que j'aimais autant que je l'admirais, Valéry, Pétain "*. Les quelques objets ont aussi leur histoire et sont disposés autour du bureau pour leur valeur symbolique: le Taureau de Clésinger qui trônait sur la bureau de Remy de Gourmont rue

des Saints pères, la sculpture de Bourdelle La Vierge et L'enfant et surtout un bronze de Héraklès ; sans compter les couleurs chatoyantes de sa collection de fanions des équipes de rugby qu'on envoie de tous les coins de la France au Président d'Honneur de la Fédération Française de rugby.

"Et au milieu de tout ce monde, sont répartis, entassées les uns sur les autres, les dossiers de tout ce qui m'intéresse spirituellement, à la fois classés et en pagaille, ce qui est une forme de mon ordre... cela me fait penser à un terrain d'archéologie en travail. Je ne sors guère de ce bureau. Les yeux fermés, j'y vois le monde; je franchis les fleuves, les mers et les montagnes. Je ne sors quasiment plus de mon "pensoir" mais la porte s'ouvre assez souvent pour des amis qui en valent le plaisir...."

"Résoudre son équation"

Voivenel est en train de terminer "la courbe de sa vie", ce qu'il appelle aussi "avoir résolu son équation": *Garder son indépendance de pensée dans la discipline de l'action est résoudre l'équation. On a vraiment résolu son équation quand on sait que, selon la définition de Platon, le courage est la connaissance de ce que l'on doit craindre. On ne s'indigne plus inutilement. on sait que la vengeance ne paye pas et que l'entêtement est une forme de sclérose de l'esprit. On prend les virages au ralenti. On va moins vite. Connaissant les limites, on ne fait pas éclater le cadre (Sagesse de la vie,p201).*

Voivenel, vieillissant, se départit enfin de sa "bogue" dans son dernier livre, "Un homme" dont il dit ceci dans sa préface: *"Lisez ce livre comme une "observation". Je ne l'ai pas écrit. Il s'est écrit..... Au fond, c'est ma psychanalyse, celle d'un homme qui s'est toujours cherché - qui, dès son enfance, s'est rêvé "autre que ce qu'il était". Et qui est peut-être devenu ce qu'il avait rêvé. Le suis-je? Est-ce lui? Est-ce moi? C'est nous! Deux en un. Et peut-être trois..... L'homme est un animal mortel. Je suis à la fin de mon existence. Et je n'ai pas à me plaindre.... Tout adulte est un rescapé et je suis un quasi-international de la longévité.... Au dernier tournant de la vie, ne désirant plus rien que de durer...puisque je fais partie du bonheur de ceux qui m'entourent - simplement en étant là- bougeant très peu, souriant sans bruit, acceptant une sénescence qui est "une forme de la santé", subissant, la nuit, les cauchemars causés par les coups de sabots de la jument des songes, je me réveille dans la bruine de l'onirisme, lové dès mon réveil sur mon angoisse existentielle qui.... mais je ne jette pas par la fenêtre..... Je me suis défendu par ma devise - et par l'exemple que je suis devenu pour les autres - ceux qui se lèvent heureux et s'éclairent à la lumière du monde. J'ai beaucoup reçu parce que j'ai beaucoup donné. Et les gens croient que je "vois la vie en rose"..... Les piquants de ma bogue ont défendu la châtaigne. Affaissé, je me redresse devant autrui et rayonne mon sourire, le sourire qui est le lumineux Printemps de l'Esprit. On se tient toujours droit quand on regarde en face..... Victime dès mon adolescence de ce qu'on appelle un "complexe d'infériorité", j'ai infligé à mon individu les coups de pied au cul de ses hésitations et de sa frousse, et je me suis bien souvent jeté à l'eau pour ne pas me mouiller. Pour me reconnaître, je me suis regardé dans le miroir des autres, le mien ne me rendant qu'une anamorphose.... Je le répète: l'inquiet douteur, qui affirme pour fixer ses ondulations douloureuses, cherche à se reconnaître dans le regard des autres..."*

En vieux sage, Voivenel attend patiemment la mort. Isolé dans sa montagne, il n'attend plus ni reconnaissance ni honneur. Ce sont désormais ses amis qui la recherchent pour lui. En 1973, les "fidèles", avec l'aide de Roland Dorgelès, président de l'Académie Goncourt, montent un dossier pour lui faire attribuer le Nobel de Littérature. *Vanité*, dit Voivenel, *je préfère le Nobel de l'amitié....*

Cette sérénité affichée devant le destin va être ébranlée par la mort de sa seconde femme, Marie France, en 1969. S'en suit un profond découragement: *"Je passe des nuits affreuses. Quand je dors, sous l'influence d'un hypnotique, les cauchemars ordonnés et terribles naissent sous le sabot de la jument des songes, et mon réveil, rapide est atroce.*

L'anxiété existentielle et l'automatisme de l'onirisme me torturent. Dans le sommeil, on me poursuit, je rate tout ce que je fais, j'oublie, je me perds, on se moque de moi, je suis un pauvre bougre décrépi qui, redevenu lui-même, poursuivi par ces images, reste tassé en boule dans une angoisse où tournent des obsessions stupides et où me lancine un besoin de me lancer par la fenêtre... Jamais je ne me plains mais j'envie le plus modeste des paysans. Et peut-être que ma force vient de cette faiblesse que je cache. Je n'ai pas le droit de m'abandonner. Étant exemple, je dois paraître ce qu'on me croît...

Rongé par le chagrin, malgré l'amitié de Jean et de Marie et de ses amis, Voivenel attend la mort pour rejoindre "Les deux femmes de sa vie". Se détachant des choses matérielles, il abandonne nombre de ses objets familiers et de ses livres précieux aux personnes qu'il aime: *"Tu n'emporteras dans la tombe que ce que tu auras donné"* dit-il.

Il s'éteint le 9 Juin 1975 à l'Hôpital de Pamiers. Il repose désormais dans le petit cimetière de Capoulet Junac autour de "sa famille", Marie Louise, France, rejoint un peu plus tard par Jean et Marie dont il avait fait ses héritiers.

CONCLUSION

Que faut-il retenir de cette évocation? Le médecin et ses travaux sur la psychopathologie de guerre? Le médecin écrivain et ses études sur la psychopathologie littéraire et la psychosociologie ? Le conférencier ou le journaliste bien connu des Toulousains? La Selouze qui, avec l'abbé Pistre, ont été pendant de nombreuses années les mémoires vivantes et les plus grands défenseurs du rugby?

En se promenant dans Toulouse, on trouve de Voivenel quelques traces: une plaque commémorative au 18, rue de la Dalbade, apposée en 1970 par la Fédération Française de rugby, son buste qui trône encore dans la salle du Sénéchal, remerciement de la Mairie pour avoir enflammé le public pendant plus de quarante ans dans certaines conférences qui font date, ou tout simplement l'"Héraklès archer" des Ponts Jumeaux, une des réalisations dont il est le plus fier.

Le plus important est peut-être de déconstruire une certaine image et les histoires plus ou moins fantaisistes qu'il s'est amusé certainement à alimenter au lieu de les dénier. Le personnage antipathique, à la recherche d'honneur et de reconnaissance, dont l'indépendance d'esprit lui a valu pas mal de détracteurs, s'efface peut-être derrière le médecin qui, dans le secret de son cabinet, se montre autre, profondément humain, humble dans son exercice et devant la science: " *On explique toujours en médecine. Quelques sujets s'en trouvent bien et justifient les statistiques. L'esprit des savants est un miroir déformant où l'objet se reflète au gré des théories. Les plus honnêtes se croient sûr de la vérité parce qu'ils s'astreignent à ne noter que les faits. Mais on appelle fait une chose vue à travers l'imagination. Nul pourtant n'échappe à cette loi de la condition humaine; le médecin moins que tout autre puisqu'il travaille dans le plus individuel et le plus labile des domaines. Les savants avec leur formules mathématiques sont souvent le cocus des faits et le scepticisme en médecine est souvent une forme de prudence....J'ai ausculté des hommes nus et les auscultant, je m'auscultais moi même. Je n'ai rien caché de leur faiblesse. J'ai dit qu'elles faisaient partie de leur grandeur....*"

Le Musée de Capoulet Junac n'a que quelques visiteurs. Ce sont surtout les rugbymen qui en gardent la mémoire, viennent voir le bouclier de Brennus ou les fanions dédicacés de leurs équipes favorites. Un regain d'intérêt semble naître pour ses travaux de guerre. La Faculté d'histoire de Nancy a réédité une partie de son journal de guerre, celle se rapportant à Verdun. La Faculté du Mirail accueille un mémoire de maîtrise d'histoire sur le médecin soldat. A nous peut-être de reconnaître l'originalité et la qualité de sa pensée médicale et ses travaux sur la psychopathologie littéraire.

Plutôt que de citer les éloges posthumes d'André Soubiran ou de bien d'autres, nous laissons à Voivenel le dernier mot: " *Pour haïssable que soit le Moi, c'est tout de même à travers lui qu'on enregistre le monde....L'indulgence que je porte aux autres, j'espère que Dieu me la rendra; Ca le regarde. Je ne L'achète pas: ni Lui, ni les autres. Ad vitae gloriam.....*"

BIBLIOGRAPHIE

ENFANCE ADOLESCENCE

- 1 - BOVE J.P, *Tarbes pas à pas*, Horvath, Roanne, 1987.
- 2 - JOURNE J., *L'ère nouvelle, journal quotidien des Hautes Pyrénées de 1879 à 1902*, Mémoire pour le D.E.S d'histoire, Université de Toulouse, 1959.
- 3 - LAFFON J.B, SOULET F.(Sous la direction de) *Histoire de Tarbes*, 2° Ed., Horvath, Roanne, 1982.
- 4 - LIAUTAUD J., *Du délire des actes dans la paralysie générale*, Thèse Médecine Paris, 1898.
- 5 - VOIVENEL P., *La Courbe*, Imprimerie Lion, Toulouse, 1955.

LES ÉTUDES DE MÉDECINE

6 - Archives de la Haute Garonne:

Archives de l'Hospice de Lagrave, côte 3310/108, 3310/113, 3310/116 à 119.

H.C 124 Registre des délibérations de 1880 à 1893, F°27,189, 654, 712-716, 630, 787, 918, 962, 972.

H.C 125 Registre des délibérations de 1880 à 1892.

H.C 437 Registre des aliénés par commune du département de la Haute Garonne et Toulouse.

H.C 204 Correspondances de 1888 à 1891.

H.C 153 Registre des correspondances de 1891 à 1898.

H.G 684 Plan de l'Hospice de la Grave..

7 - BARBOT J., *Les chroniques de la Faculté de Médecine de Toulouse du treizième au vingtième siècle*, Tome II: 1793-1905, Librairie Dirion, Toulouse, 1905.

8 - BERCHERIE P., *Histoire et structure du savoir psychiatrique*, Éditions Universitaires, 1991.

9 - BODIS Jean Pierre, *Les origines du rugby à Toulouse*, in "*Cent ans de rugby*", Ed. Grasset et Fasquelle, 1991, p 11-35.

10 - JACOB Françoise, *L'application des techniques nouvelles de soins des aliénés par les docteurs Goute et Amiel à l'Hôpital Saint Joseph de la Grave de Toulouse*, 114° congrès national des sociétés savantes, Scientifiques et sociétés, Paris, 1983, p 383-393.

11 - JACOB F., MORON P., *La place de Toulouse dans l'histoire de la psychiatrie française*, Ann. Méd- Psychol., 1993, 151, n°3, p 246-251.

12 - HOERNI B., *La loi du 30 Novembre 1892*, Histoire des Sciences Médicales, T. XXXII, n°1, 1998.

13 - MAURIÈS R., *Ponts Jumeaux*, in "*Cent ans de rugby*", Ed. Grasset et Fasquelle, 1991, p 37-43.

14 - NAYROU H., *Le rugby des étudiants avant le bruit des bottes*, in "Cent ans de rugby", Ed. Grasset et Fasquelle, 1991, p 79-87.

15 - NUX Henri, *La vie de la société à l'Hospice Saint Joseph de la Grave*, L'Aut, p 41-48, Mars 1943.

16 - PICHOT P., *Un siècle de psychiatrie*, Ed. Dacosta, 1983.

17 - PONS H., *L'enseignement de la médecine au XIX° et XX° siècle*, Rev. Méd. Toulouse, 1978, XIV, p 701-710.

18 - *Le patrimoine de la santé à Toulouse*, Revue des Hôpitaux de Toulouse, Octobre 1996, n° 70, p 16-17.

19 - VOIVENEL P.

Cancer de l'oesophage, Toulouse Médical, Avril 1904.

Atrophie du foie, Toulouse Médical Avril 1904.

Anomalies du foie, Toulouse Médical, Juin 1904.

Hypertrophie du colon terminal coïncidant avec l'atrophie du caecum, Toulouse Médical, Avril 1906.

Chondrome de la plante du pied droit, Toulouse Médical, Avril 1906.

Cancer du rectum, Toulouse Médical, Novembre 1906.

Kyste dermoïde sacro-coccygien avec fistule, Toulouse Médical, Janvier 1907.

Deux cas de fracture extra capsulaire de l'extrémité supérieure de l'humérus, Toulouse Médical, Mars 1907.

Volumineux calculs de l'urètre prostatique, Toulouse Médical, Avril 1907.

Fractures du crâne, Toulouse Médical, mai 1907.

Reins lobulés coexistant avec un gros thymus, Toulouse Médical, Juin 1907.

Hernie graisseuse de la région lombaire, Toulouse Médical, Juillet 1907.

Lipome sous péritonéal d'origine périostique (en coll. avec Dr Grimoud), Toulouse Médical, Juillet 1907.

Tuberculose du rein droit (en coll. avec le Dr Grimoud), Toulouse Médical, Juillet 1907.

Sarcome primitif d'un muscle de la cuisse (en coll. avec le Dr Grimoud), Toulouse Médical, Août 1907.

Hydrocèle, hernie du gros intestin et phlegmon diffus des bourses (en coll. avec le Dr Grimoud), Toulouse Médical, Août 1907.

Sarcome de l'épaule, Toulouse Médical, Août 1907.

Fracture intracapsulaire du col du fémur chez un adulte. Excellents résultats du massage (en coll. avec Dr Dargein), Toulouse Médical, Octobre 1907.

Épulis du maxillaire inférieur (en coll. avec le Dr Grimoud), Toulouse Médical, Novembre 1907.

Angiome intramusculaire primitif du muscle cubital postérieur (en coll. avec C. Soula), Toulouse Médical, Mai 1908.

Contusion du nerf musculo-cutané à la jambe, Toulouse Médical, Mai 1908.

Un cas d'osthématome chez un dément sénile, Toulouse Médical, Décembre 1908.

20 - VOIVENEL P.

Hérédité mentale en psychiatrie (en coll. avec le Pr Rémond), Languedoc Médico-chirurgical, 1908.

Deux cas de troubles mentaux causés par une pneumonie et un rhumatisme articulaire aigu (en coll. avec Fabre M.), Toulouse Médical, 1908.

La folie de Guy de Maupassant (en coll. avec le Pr Rémond), Progrès médical, 1908.

21 - VOIVENEL P. (en coll. avec le Pr Rémond), *Mouches volantes physiologiques et obsessions*, Médecine moderne, n°14, Avril 1910.

LITTÉRATURE ET FOLIE

22 - ANTHEAUME et DROMARD, *Poésie et folie*, Doin, 1908.

23 - BALLEST G., *Le langage intérieur*, Alcan, 1888.

24 - BOURGEOIS M.,

Génie, création et psychopathologie: quelques travaux récents, Confrontations psychiatriques, 1992, n° 34, p 245-256.

Psychopathologie et psychogenèse du génie et de la créativité, Annales Médico-psychologiques, 1993, 151, n°5, p. 408-415.

25 - BRENOT P., *Le génie et la folie en peinture, musique et littérature*, Ed. Plon, 1997.

26 - CABANÈS

La dipsomanie d'Alfred de Musset, Chronique Médicale, 1906.

La maladie de Chopin, Chronique Médicale, 1899.

La folie d'Auguste Comte, Chronique médicale, 1902.

27 - CARRÈRE B., *Dégénérescence et dipsomanie d'Edgar Poe*, Thèse Toulouse, 1907.

28 - DE GOURMONT R.,

Le livre des masques, Mercure de France, 1891.

Le deuxième livre des masques, Mercure de France, 1895.

Folie et Art, La Dépêche de Toulouse, 18 Décembre 1907.

La création subconsciente, Mercure de France, Avril 1906.

29 - GRASSET

Les centres nerveux: physiopathologie clinique, Alcan, 1905.

Demi-fous et demi-responsables, Alcan, 1908.

30 - JANET P., *L'automatisme psychologique*, Essai de psychologie expérimentale sur les formes intérieures de l'activité humaine, Alcan, 1910.

31 - LACASSAGNE P., *La folie de Maupassant*, Thèse Toulouse, 1907.

32 - LAURENT E., *La poésie décadente devant la science psychiatrique*, Doin, 1897.

33 - LOMBROSO C.

L'homme criminel, Alcan, 1895.

L'homme de génie, Alcan, 1909.

34 - LOYGUE, *Étude médicopsychologique sur Dostoïevski*, Thèse Lyon, 1904.

35 - NORDAU M., *Dégénérescence*, Alcan, 1903.

36 - PETIT, *Étude médicopsychologique sur Edgar Poe*, Thèse Lyon, 1905.

37 - RÉJA M., *L'art chez les fous*, Mercure de France, 1907.

38 - RÉGIS

Génie et talent, Journal de médecine de Bordeaux, 1901-1902.

La poésie dans les maladies mentales, L'encéphale n°2, Mai-Juin 1906.

Poésie et paralysie générale, L'encéphale n°2, Mai-Juin 1906.

La phase de pré sénilité de Jean Jacques Rousseau, L'Encéphale, Août 1907.

39 - RIBOT T., *Essai sur l'imagination créatrice*, Alcan, 1908.

40 - ROGUES de FURSAC, *Les écrits et les dessins dans les maladies mentales*, Masson, 1905.

41 - SAINT PAUL *Le langage intérieur et les paraphrasies*, Alcan, 1904.

42 - TOULOUSE E. *Enquête médicopsychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*, Thèse Paris, 1896.

43 - VOIVENEL P., *Littérature et folie*, Ed. Alcan, 1908.

44 - ZALOSZYC A., *Les dégénérescences: une préhistoire?*, Confrontations Psychiatriques, 1978, n°16 supplément.

45 - ZYTNIICKI C., *Médecine et littérature: Max Nordau*, Bulletin du Centre d'Etudes d'Histoire de la Médecine, Toulouse, n°23, Janvier 1998, p 16-23.

LES ANNÉES D'AVANT GUERRE

46 - BEAUDEANT J., *Traitement de la mélancolie par l'opium*, Thèse Médecine Toulouse, 1907.

47 - DE GOURMONT J., *Souvenirs sur Rémy*, Les Amis d'Édouard, n°70, s.d.

48 - DESTOUESSE C., *Emploi de la trinitrine en psychiatrie*, Thèse Médecine Toulouse, 1907.

49 - ETIEMBLE, *Littérature symboliste*, in Encyclopédia Universalis.

50 - *Gazette des Hôpitaux de Toulouse*, 1908-1913.

51 - GUIRAUD G., *Essai de traitement de l'insuffisance cérébrale par les injections de suc de cerveau*, Thèse Médecine Toulouse, 1907.

52 - FERRERO F., JOLIAT DU BERG S., *Drogues et créativité littéraire*, Confrontations psychiatriques n°34, 1992, p 257-279.

53 - JACOB P.E, *Rémy de Gourmont*, P.U.F, 1931.

54 - HAUTEMULLE V., *La syphilis de Charles Baudelaire*, Thèse Médecine Marseille, 1993.

55 - L'illustration, *Reportage sur l'accident du colonel allemand Von Winterfeld*, n°3682 et 3683, Septembre 1913.

56 - *Le symbolisme en Europe*, Ed. des Musées Nationaux, Paris, 1976.

57 - MARIE-CARDINE M., FURTOS J., *Fonction du psychiatre de service public*, E.M.C, Paris, 6, Psy 6, 37958 A10, 1982.

58 - PEYRE H., *La littérature symboliste*, Que sais-je?, P.U.F, 1987.

59 - PRINZHORN H., *La production artistique des aliénés; contribution à l'étude de la psychologie et de la psychopathologie de la création artistique*, (1er Ed., Springer, Berlin, 1922), Ed. Gallimard, 1984.

60 - RÉMOND, VOIVENEL P., *Le génie littéraire*, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Ed. Alcan, 1912.

61 - STAROBINSKI J., *Le rêve, la création, la destruction dans l'expérience de Baudelaire*, Confrontations psychiatriques n°34, 1992, p 75-83.

62 - SUC R. (Dr), *Une intervention chirurgicale historique ou Siegfried et les Toulousains*, in "Profils de médecins", Toulouse, Librairie Labadie, 1953.

63 - VOIVENEL P.

Troubles psychiques et sclérose en plaques, Toulouse Médical, Février 1909.

Pseudo-délire de persécution chez une malade atteinte d'entérocolite (en coll. avec Périer M.), Toulouse Médical, Mars 1909.

Idées de persécution chez un cardiaque, Toulouse Médical, Mars 1909.

Rires et pleurs spasmodiques chez une ramollie (en coll. avec Rouvière M.), Septembre 1909.

Pseudo-paralysie générale chez un alcoolique tuberculeux (en coll. avec Tomey M.), Toulouse Médical, Septembre 1909.

Sur deux cas de mélancolie pure (en coll. avec le Pr Rémond), Toulouse Médical, Mars 1910.

Nouveaux cas de mélancolie pure (en coll. avec le Pr Rémond), Toulouse Médical, Avril 1910.

Sur deux cas de confusion mentale suivis de guérison (en coll. avec Sauvage M.), Toulouse Médical, Décembre 1910.

Délire aigu avec syndrome choréique et mort subite (en coll. avec le Pr Rémond), Annales médico-psychologiques, Nov. Déc. 1909.

Chorées aiguës et troubles psychiques (en coll. avec le Pr Rémond), La Presse médicale, Février 1910.

Le syndrome paralysie générale (en coll. avec le Pr Rémond), L'Encéphale, Octobre 1909.

Introduction à la psychologie pathologique, Revue des Idées, 15 Juillet 1910.

Nanisme mitral et glandes à sécrétion interne (en coll. avec le Dr Chevalier-Lavaure), XX° Congrès des Aliénistes et neurologistes, Bruxelles 1910.

Sur trois cas de paralysie générale régressive (en coll. avec le Pr Rémond), L'Encéphale, octobre 1910.

L'hystérie infantile: essai sur le sémiologie et la pathogénie (en coll. avec le Pr Rémond), Médecine Moderne, Novembre 1910.

Essai sur la valeur de la conception kraepelienne de la manie et de la mélancolie: enquête et critique (en coll. avec le Pr Rémond), Annales médico-psychologiques, Novembre 1910.

Considérations sur la criminalité infantile (en coll. avec le Pr Rémond), Progrès médical, Février 1911.

L'article 491 du code civil (en coll. avec le Pr Rémond), Archives d'anthropologie criminelle et de médecine légale, 1911.

Quelques observations nouvelles de psychoses puerpérales (en coll. avec le Dr Cazanove) Société obstétrique gynécologie et pédiatrie de Paris et Société d'obstétrique de Toulouse, T XIII mai 1911.

Du rôle de la ménopause en pathologie mentale (en coll. avec le Pr Rémond), L'Encéphale, Février 1911.

Les fous induits, Languedoc médico-chirurgical, Janvier 1912.

64 - VOIVENEL P.

Du rôle de la maladie dans l'inspiration littéraire, Mercure de France, 16 Juillet 1911.

Des résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démences: Rousseau, Schumann, Nietzsche, Revue des Idées, 16 Octobre 1911

Le chant du cygne (Manifestations pathologiques de Rousseau, Nietzsche, Schumann, Maupassant avant leur mort), Mercure de France, Septembre 1912.

LA GRANDE GUERRE 1914-1918

65 - BABINSKI J., FROMENT J., *Hystérie-pithiatisme et troubles nerveux d'ordre réflexe en neurologie de guerre*, Coll. Horizon, Précis de médecine et de chirurgie de guerre, Masson, 1917.

66 - BARROIS C., *Les névroses traumatiques*, Ed. Dunod, Paris, 1988.

67 - BIRMES P., *Facteurs prédictifs de l'état de stress post traumatique: les mécanismes de défense, l'environnement, le traumatisme*, Thèse Médecine Toulouse, 1996.

68 - CELINE L.F., *Voyage au bout de la nuit*, Ed. Gallimard, 1952, p 80-86.

69 - CHAPEAU B., *Le témoignage de Paul Voivenel*, in Canini Gérard (sous la direction de ...) *Mémoire de la Grande Guerre*, Presses Universitaires de Nancy, 1989, p 213-227.

70 - CLERVOY P., CORCOS M., DEVILLIÈRES P., *Les camptocormies du Val de Grâce*, La Revue du Praticien, 1er Février 1996, T.46, n°3.

71 - CROCQ L., *Névroses traumatiques*, in Deniker, Lempérière, Guyotat, Précis de psychiatrie clinique de l'adulte, Ed. Masson, 1990.

72 - CROCQ L., *Névroses traumatiques*, E.M.C, Psychiatrie, 37329 A10, 2-1983, p 1-12.

73 - CROCQ L., *Les paniques collectives: histoire, structure clinique, statut nosographique, étiopathogénie et traitement*, XXXIV Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, Masson, Paris, 1986 p 180-191.

74 - CROCQ L., DOUTHEAU C., SAILHAN M., *Les réactions émotionnelles dans les catastrophes*, E.M.C, Paris, Psychiatrie,, 37113 D10, 2-1987.

75 - Décret du 10 Janvier 1992, *Règles et barèmes pour la classification et l'évaluation des troubles psychiques de guerre*, in Journal Officiel de la République, 12 Janvier 1992, p 621-624.

76 - DE FLEURY M., *Deux cas de psychonévrose émotive*, Bulletin de l'Académie de médecine, T. LXXIX, n°8, p 157-169, 26 Février 1918.

77 - DUPRÉ E., *La constitution émotive*, Bulletin de l'Académie de Médecine, T. LXXIX, n°13, p 286-297, 2 Avril 1918.

78 - FOURNIER J.P., *Le service de santé pendant la bataille de Verdun. Phase défensive février-juin 1916*, Mémoire de maîtrise sous la direction du professeur Jules Maurin, Université Paul Valéry, Montpellier, Octobre 1988.

79 - GENEVOIX M., *Ceux de 14...*

80 - *Histoire de la Médecine aux Armées*, T III: *De 1914 à nos jours*, Ed. Lavauzelle, Paris, 1987.

81 - HUGONOT R., *Le médecin psychiatre dans la sélection du contingent* (Le contrôle psychique dans l'armée), Thèse Médecine Lyon, 1947.

82 -UILLET P., MOUTIN P., *Psychiatrie militaire*, Masson, Paris, 1969.

83 - LAUGA M., *L'hémorragie de la sensibilité ou syndrome de Voivenel*, Thèse Médecine Toulouse, 1973.

84 - LE BON G., *Psychologie des foules*, Ed. Alcan, 1921.

85 - MAURAN Liliane, *Troubles nerveux et pithiatisme chez les soldats français pendant la Grande Guerre*, Histoire des Sciences Médicales, T.XXIX, n°1, 1995, p 63-70.

86 - MAURAN Liliane, *André Léri et l'évolution du concept de commotion et d'émotion pendant la Grande Guerre*, Histoire des Sciences Médicales, Tome XX, n°3, 1996, p 341-349.

87 - MOURADOFF J., *La sélection psychiatrique dans le cadre des armées*, Thèse Médecine Reims, 1972.

88 - NORTON CRU J., *Témoins*, Ed. Les Étincelles, Paris, 1929, p 487.

89 - ROUSSY G., LHERMITTE J., *Les psychonévroses de guerre*, Coll. Horizon, Précis de médecine et de chirurgie de guerre, Masson, Paris, 1917.

90 - Service de Santé des Armées, Section des Archives médicales Hospitalières des Armées, Limoges.

Bulletin 46 C: ambulance 15/6.

4T 16 bloc 305 carton 33.

1T 17 bloc 306 carton 302-303.

2T 17 bloc 307 carton 532.

3T 17 bloc 307 carton 767.

4T 17 bloc 307 carton 965-966.

2T 18 bloc 308 carton 1371.

3T 18 bloc 309 carton 1658.

91 - VOIVENEL P.

Sur la peur morbide acquise, Société médico-psychologique, Janvier 1918, Annales médico-psychologiques Mars 1918, p 283-287, Progrès Médical, n°13, Mars 1918, p 107-112.

Sur un cas de peur morbide acquise, Progrès Médical, n°16, Avril 1918, p 144-147.

La peur morbide chez les combattants, Société de médecine légale, Mars 1918.

Notes sur la confusion mentale grégaire passagère du soldat en campagne, Réunion de la Société clinique de Médecine Mentale, de la Société Médico-psychologique et de la Société de psychiatrie de Paris, 7 Juillet 1917, Bulletin de la Société clinique de Médecine mentale, an X, p 110-113, Décembre 1917.

L'idéalisme et l'objectivisme cérébral contemporains, Annales Médico-psychologiques, Mars 1918.

92 - VOIVENEL P., *Paradoxe sur l'odorat*, Progrès Médical, n°52 du 29 Décembre 1917, n°10 du 9 Mars 1918, n°14 du 6 Avril 1918.

93 - VOIVENEL P., *A Verdun avec la 67° D.R. Notes d'un médecin-major, Paul Voivenel*; prés. Gérard Canini, Nancy; Presses Universitaires de Nancy; Paris: secrétariat d'État chargé des Anciens Combattants et Victimes de guerre, 1991, Coll. Témoins et Témoignages.

94 - VOIVENEL P., HUOT L., *Le diagramme psychologique de la bataille*, Mercure de France, 16 Juin 1917

LES ANNÉES D'APRÈS GUERRE

95 - ROQUES J.P., *La psychiatrie privée Midi-Pyrénées*, Bulletin trimestriel de l'A.P.L.C.P, n°1, p 2-6 et 24, 1997.

- 96 - ANZIEU D., *Vers une métapsychologie de la création*, in *Psychanalyse du génie créateur*, Ed. Dunod, 1976.
- 97 - BALINT M., *Le médecin, son malade et la maladie*, Ed. Payot, 1966.
- 98 - BÉNÉZECH M., ADDAD M., GRASSET A., *Criminologie et psychiatrie*, E.M.C, Psychiatrie, Paris, 37906 A10, 10-1981.
- 99 - BESANCON G., *Théories en psychosomatique*, Editions Techniques, E.M.C, Psychiatrie, 1992, 37400 C10.
- 100 - BOURGET P., *Le démon de midi*, Ed. Plon, 1914.
Essais de psychologie contemporaine, 2 Tomes, Ed. Lemerre, 1936.
- 101 - BRENER P., *Tableau de la vie littéraire en France d'avant guerre à nos jours*, Ed. Luneau Ascot, 1982.
- 102 - BRETON J., LEYRIE J., *La formation des experts psychiatres*, *Revue pénitentiaire et de droit pénal*, 1988, 112, 1, p 49-60.
- 103 - CORDIER B., LEYRIE J., *Expertises psychiatriques*, Éditions Techniques, E.M.C, Psychiatrie, 37902 A10, 1992.
- 104 - DAUDET L., *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1915*, Nouvelle Librairie Nationale, 1915.
- 105 - DAUDET L., *Études et milieux littéraires*, Ed. Grasset, 1927.
- 106 - DUHAMEL G., *Le Docteur Voivenel*, Mercure de France, 1er Mai 1934.
- 107 - FREUD S., *Introduction à la psychanalyse*, Ed. Payot, 1988.
- 108 - FREUD S., *Psychopathologie de la vie quotidienne*, P.B.P, Paris, 1986.
- 109 - FREUD S., *Totem et tabou*, P.B.P, 1988.
- 110 - GACHES P., *Toulouse: les jours heureux 1919-1936*, Imp. Boisseau, Toulouse, 1975.
- 111 - GAYRAL L.F., *Guy de Maupassant et le Horla*, Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, Vol. 135, T IV, 1973.
- 112 - GAYRAL L.F., *L'azur, la mélancolie et Stéphane Mallarmé*, Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, Vol. 146, T V, 1984.
- 113 - GAYRAL L.F., *Maupassant et le Horla*, Nouv. Rev. Méd. Toulouse, 1984, III, p 113-114.
- 114 - GAYRAL L.P., *Un savant des lumières à l'Académie: Maurice Dide*, Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, Vol. 157, T V, 1995.
- 115 - GOGNALONS-NICOLET M., *La maturation: les 40-65 ans, âges critiques*, Ed. Favre, Lausanne, 1989.
- 116 - HENRIOT E., *Courrier littéraire XIX^e-XX^e siècle. Maîtres d'hier et contemporains*, Ed. Albin Michel, 1956.
- 117 - JANET P.,
Les médications psychologiques. Études historiques, psychologiques et cliniques sur les méthodes de la psychothérapie, T I: L'action morale, l'utilisation de l'automatisme, T II: Les économies psychologiques, T III: Les acquisitions psychologiques, Ed. Alcan, 2^e Ed., 1928.
De l'angoisse à l'extase, Ed. Alcan, 1926.
- 118 - JAQUES ., *Mort et crise du milieu de la vie*, in *Psychanalyse du génie créateur*, sous la direction de Anzieu D., Ed. Dunod, 1976.
- 119 - LEBLANC G., *Toulouse il y a cinquante ans*, Ed. Privat, 1978.

- 120 - LE NORMAND-ROMAIN A., *Héraklès Archer, naissance d'une oeuvre*, Musée Bourdelle, Octobre 1992.
- 121 - MANGIN-LAZARUS C., *Maurice Dide: un psychiatre et la guerre*, Ed. Érès, 1994.
- 122 - MILLET L., PON J.R., *La crise du milieu de la vie, mythe ou réalité clinique*, Annales Médico-Psychologiques, 1983, 141: 134-141.
- 123 - MILLET L., PON J.R., MILLET-BARTOLI F., *Crise du milieu de la vie: aspects psychopathologiques*, Éditions Techniques, E.M.C, Psychiatrie, 37 345 A10, 1994.
- 124 - RIESSE L., *Les salons littéraires parisiens du second Empire à nos jours*, Ed. Privat, 1962.
- 125 - RIVET Luce, *Bourdelle et Toulouse*, Gazette des Beaux Arts, Vol. CIV, Juillet-Aout 1984, p 132-137.
- 126 - TATOSSIAN A., AZORIN J.M., *Phénoménologie et analyse existentielle*, Éditions techniques, E.M.C, Psychiatrie, 37815 A10, 4-1990.
- 127 - VOIVENEL P., MALLET R., *L'hémorragie de la sensibilité*, Extrait du Mercure de France, I-VII-1920.
- 128 - VACHET P. (Dr), *Voivenel au Faubourg*, L'Archer, Avril 1930.
- 129 - VOIVENEL P., RISER M., *Démence et encéphalite*, L'Encéphale, n°9, 1922, p 653-655.
- 130 - VOIVENEL P., RISER M., *A propos de quelques observations d'aliénés et de névrosés devant le conseil de guerre*, Congrès des Aliénistes et Neurologistes, Août 1922.
- 131 - VOIVENEL P.,
Le crépuscule de l'Esprit: psychologie de l'âge critique, Mercure de France, 15 Mars 1924.
Les mélancolies savoureuses (à propos d'Amiel et de Sénancour), Mercure de France, 3 Mai 1922.
Le médecin devant la douleur et devant la mort, Mercure de France du 1er Février 1926.
- 132 - VOIVENEL P., *Le Docteur Campagnou au Congrès des Médecins Aliénistes et Neurologistes de Luxembourg-Metz*, Journal des Praticiens, n° 38, 39, 40, 1921.

LA GUERRE 1939-1945

- 133 - BORGÉ J., VIASNOFF N., *Archives des médecins*, Éditions Trinckvel, Paris, 1995.
- 134 - GUITTON J., *Le Cardinal Saliège*, Ed. Grasset, 1957.
- 135 - *La Haute Garonne à travers ses archives. La seconde guerre mondiale*. Archives départementales de la Haute Garonne, Service éducatif, 1996.
- 136 - *Le livre de l'histoire de France*, Librairie Tallandier, Paris, 1980.
- 137 - PONS H., *Cinquante ans d'hôpitaux, I-1925-1945, "Le moyen âge", II-1945, La renaissance*, Rev. Méd. Toulouse, 1974, X, p 1733-1763.
- 138 - Service de santé des Armées, Section des archives médicales hospitalières des armées, Limoges: Registres entrées et diagnostics de l'hôpital Saint Stanislas, bloc 225, 1939.

L'APRÈS GUERRE ET LE RETOUR À CAPOULET-JUNAC

139 - BOUTRY M., *Nouveau plaidoyer pour un prix Nobel*, Ed. Lion, Toulouse, 1975.

140 - BOUTRY M., CHAMPEAUX R., PRADINES T., *Le testament spirituel du médecin humaniste Voivenel*, Imprimerie Lion, Toulouse, 1980.

141 - DOUYAU J., *Paul Voivenel*, Imprimerie Lion, 1950.

142 - MARTY G., *Philosophie d'une correspondance avec Paul Voivenel*, Ed. Lion, 1975.

143 - MARTY G., *Le docteur Paul Voivenel; essai de psychologie*, Préface du Pr. L. Lareng, Imprimerie Lion, 1977

144 - Revue Masques et Visages, *Paul Voivenel*, n°127, Ed. de la maison des intellectuels, Juin 1965.

145 - SOUBIRAN A., *Le vrai visage de Paul Voivenel*, in Les cahiers de Marottes et Violons d'Ingres, n°15, Paris, mai-juin 1953.

146 - Club Paul Voivenel. Commémoration du dixième anniversaire de la mort du médecin humaniste Paul Voivenel, Plaquette de la réunion du 15 Juin 1985, salle du Sénéchal.

147 - GUARRIGUE G., *Le centenaire de Campagnou*, Imprimerie Tarbes.

LISTE DES OUVRAGES DE VOIVENEL

Sensations et idées, Prose de Paul Voivenel, poésies de Jean Laurent, Imprimerie Gadrat, Foix, 1904.

Littérature et folie, Ed. Alcan, Paris, 1908.

Le génie littéraire (en coll. avec le Pr Rémond), Bibliothèque de philosophie contemporaine, Ed. Alcan, Paris, 1912.

Le courage (en coll. avec le Dr Huot), préface de Eugène Étienne, ancien ministre de la Guerre, Ed. Alcan, Paris, 1917.

Le cafard (en coll. avec le Dr Huot), préface du Dr Helme, Ed. Grasset, Paris, 1918.

La psychologie du soldat (en coll. avec le Dr Huot), préface de Paul Margueritte, Ed. La Renaissance du Livre, Paris, 1918.

La guerre des gaz (en coll. avec le Dr Martin), préface de Paul Bourget, Ed. La Renaissance du Livre, Paris, 1919.

Rémy de Gourmont vu par son médecin; essai de physiologie littéraire, préface de Jean de Gourmont, Ed. du Siècle, Paris, 1924.

La maladie de l'Amour, préface du Pr Fiessinger, Ed. du Siècle, Paris, 1925.

La Raison chez les fous et la Folie chez les gens raisonnables, Ed. du Siècle, Paris, 1926.

Les belles mères tragiques, Ed. Renaissance du Livre, Paris, 1927.

La chasteté perverse, Ed. La Renaissance du Livre, Paris, 1928.

Sous le signe de la P.G: la folie de Guy de Maupassant (en coll. avec le Dr Lagriffe), préface de Camille Mauclair, Ed. Renaissance du Livre, Paris, 1929.

Du timide au satyre, Librairie des Champs Élysées, Paris, 1933.

Le médecin devant la douleur et devant la mort, Librairie des Champs Élysées, Paris, 1934.

Les propos de Campagnou, Ed. des Champs Élysées, Paris, 1935.

La madone de l'arsenic; l'affaire Lafarge (en coll. avec H. Ramet), Librairie des Champs Élysées, Paris, 1936.

Avec la 67° Division de Réserve, 4 vol., préface de Francis Jammes, Librairie des Champs Élysées, Paris, 1933-1938.

L'âme de la France, Imprimerie Lion, Toulouse, 1941.

Les sources profondes de notre énergie, Ed. Aubanel, Toulouse, 1941

Mon beau rugby, Imprimerie Lion, Toulouse, 1942.

Les forces mystérieuses de l'esprit, Imprimerie Lion, Toulouse, 1946.

Les trois brisures de la personnalité (Tome I de "Mes conférences"), Imprimerie Lion, Toulouse, 1948.

Autour des femmes et de l'amour; à propos de Balzac, Imprimerie Lion, Toulouse, 1950.

Le vin et l'esprit (Tome II de "Mes conférences"), Imprimerie Lion, Toulouse, 1950.

La leçon de la terre de Colomba et de Sampiero, Imprimerie Lion, Toulouse, 1951.

La méconnaissance de soi (Tome III de "Mes conférences"), Imprimerie Lion, Toulouse, 1954.

La courbe, Imprimerie Lion, Toulouse, 1955.

Le toubib, préface de Marcel Riser, Imprimerie Lion, Toulouse, 1956

Sur les fonctionnaires et le chef, Imprimerie Lion, Toulouse, 1958.

In hoc signo, Imprimerie Lion, Toulouse, 1960.

L'espérance au dessus de l'angoisse des hommes, Imprimerie Lion, Toulouse, 1961.

Sagesse de la vie, Ed. Privat, Toulouse, 1962.

Grains de mil de Campagnou, Imprimerie du centre, Toulouse, 1964.

Le choix de l'autre ou le destin du couple, Imprimerie Barré, Foix, 1966.

Un homme; étais-je lui? était-il moi?, Imprimerie Maury, Saint Girons, 1969.

1939: Prix Montyon de l'Académie Française.

1960: Grand Prix Broquette de l'Académie Française.

1962: Grand Prix du dirigeant sportif.

1963: Stylo d'Or des Écrivains Sportifs.

1964: Prix Clémence Isaure.

ANNEXES

ANNEXE N° 2

C'est en Mars 1896 qu'est officiellement lu devant le Conseil d'administration le règlement de la clinique des Maladies Mentales: " *il est lu la lettre par laquelle monsieur le Recteur informe que Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique a retourné le projet de règlement de la clinique des maladies mentales sans présenter aucune objection :*

Article 1:

Le service d'observation de la clinique des maladies mentales, ouvert à l'Hospice C Saint Joseph de La Grave, en exécution de la convention du 30 Octobre 1890, est autorisé à recevoir à titre provisoire conformément à la loi du 30 Juin 1838, des sujets des deux sexes, atteints ou suspects d'aliénation mentale.

Article 2:

Peuvent être admis dans ce service comme malades en observation:

- Les sujets dangereux envoyés par l'autorité compétente, par application de l'article 19 de la loi du 30 Juin 1838.

- Les sujets placés dans les conditions de l'article 8 de la même loi

- Les sujets évacués des services intérieurs de La Grave ou de l'Hôtel-Dieu Saint Jacques comme agités ou délirants et ce sur demande signée par le chef de service.

- Les sujets évacués d'un asile d'aliéné soit par l'autorité administrative, soit par l'autorité judiciaire lorsque ces autorités, saisies d'une demande de sortie, en vertu des articles 16 et 29 de la même loi, voudront, avant de se prononcer, soumettre le malade à une période d'observation spéciale.

Le Service sera constitué conformément à l'article 24 de la loi précitée.

Article 3:

Le prix de journée sera fixé:

- Pour les malades placés par les familles et pour les malades non indigents de la Commune de Toulouse par la Commission administrative des Hospices.

- Pour les indigents de Toulouse par Monsieur le Préfet, contrairement avec la même commission, ces frais devant venir en déduction de la subvention de 20000 payés annuellement par les Hospices à l'asile de Braqueville.

- Pour les malades envoyés par les autres communes du département et pour les évacués des autres asiles d'après le taux établi pour les sujets de l'assistance médicale gratuite.

Article 4:

La commission administrative des Hospices pourvoit à la surveillance du service et aux besoins matériels. La direction appartient au médecin de la Faculté chargé de la clinique des maladies mentales. En conséquence, celui ci est préposé à l'admission, à la garde, aux soins médicaux et à la sortie des malades.

Il est seul responsable des infractions visées à l'article 41 de la loi de 1838, suivant le départ établi dans l'article 11 de l'ordonnance du 18 Décembre 1839.

Article 5:

Le médecin fait tenir sous sa responsabilité par le service du contrôle général de l'Hospice de La Grave les registres prescrits par la loi du 30 Juin 1838, articles 12 et 18.

Article 6:

Les recettes prévues à l'article 3 ainsi que toutes autres ressources dont pourra être doté le service d'observation et les dépenses du même service sont réglées par l'administration des Hospices recouvrées et engagées sous son autorité par les agents placés sous ses ordres.

Article 7:

Le service médical comprendra, outre le médecin chef de service et son chef de clinique, un personnel dont la composition sera réglée de concert entre le préfet et l'administration des Hospices.

Article 8:

Le chef de service et le chef de clinique seront tenus d'être constamment l'un ou l'autre à Toulouse. Ils ne peuvent s'absenter l'un ou l'autre plus de vingt quatre heures sans prévenir celui qui restera, celui ci assurant alors les obligations et la responsabilité sus énoncée.

Article 9:

L'administration des Hospices est tenue d'assurer la présence constante d'un veilleur et d'une veilleuse dans chacune des sections hommes et femmes.

Article 10:

Le médecin tient ou fait tenir au moment de la visite le cahier de visite, le cahier de pharmacie et le cahier des notes d'observations. Ce dernier comprend, pour chaque malade, les noms, prénoms, sexe, âge, lieu de naissance, domicile, profession, jour d'entrée et de sortie, résumé de la maladie. Ces observations seront conservées aux archives.

Article 11:

Les sujets envoyées par les autorités aussi bien que ceux envoyés par les familles seront admis de 8 heures du matin à 6 heures du soir. Néanmoins, en cas d'urgence, les malades de la commune de Toulouse seront admis à toute heure sous réserve de la régularisation de leur situation dans les trois premiers jours qui suivent leur entrée.

Article 12:

Le séjour des malades, en principe, n'excédera pas vingt jours y compris le temps nécessaire pour obtenir leur évacuation à l'asile de Braqueville ou l'ordre de sortie. Néanmoins, ils pourront être maintenus dans ce service pour une nouvelle période de vingt jours, sur la réquisition du chef de service déclarant par certificat de forme, que le temps d'observation est insuffisant. Sous aucun prétexte, les malades ne pourront et ne devront être maintenus dans le service après l'une et l'autre de ces périodes.

Article 13:

Le médecin sera tenu de consigner sur les registres soit la sortie du malade, soit son transfert à Braqueville (Article 12 de la loi de 1838).

Article 14:

En cas de décès par suicide, meurtre ou accident, le médecin prévient aussitôt la commission des Hospices qui appelle un officier de police pour constater l'état de cadavre et les circonstances se rapportant au décès. Le médecin rédige un procès verbal qui est transcrit sur le registre légal.

Article 15:

Les malades placés en observation ne pourront être visités que sous l'autorisation du médecin qui limite la durée des visites.

Article 16:

Les permissions de visite sont délivrées par le médecin et doivent porter le nom de la personne qui se charge du malade.

Article 17:

Pour tous les cas non prévus au présent règlement, il y aura lieu de se référer à la loi du 30 Juin 1838 ainsi qu'à l'ordonnance royale du 18 Décembre 1839 et à la circulaire ministérielle du 20 Mars 1857.

ANNEXE N° 1

ANNEXE N° 3

ANNEXE N° 4